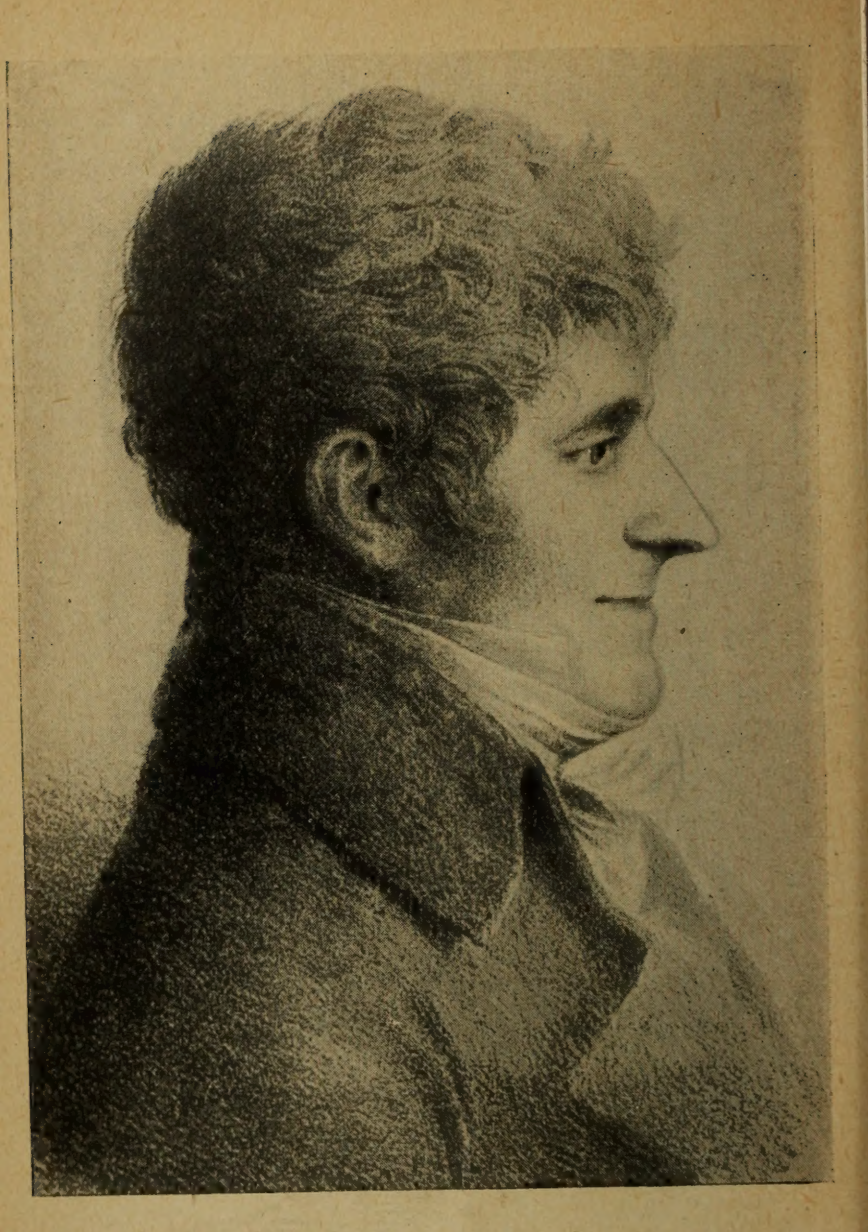

PARNY
Sté des Editions
LOUIS-MICHAUD
168, Bd St GERMAIN, PARIS


PARNY
Prix : 1 franc
SOCIÉTÉ DES ÉDITIONS
LOUIS-MICHAUD
168, Bd St-Germain, Paris

PARNY



PARNY.

D'après Isabey.

BIBLIOTHÈQUE DES POÈTES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS
(couronnée par la Société des Critiques littéraires)

PARNY

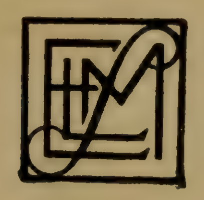
— POÉSIES CHOISIES —
LA JOURNÉE CHAMPÊTRE
LA GUERRE DES DIEUX

Biographie, Bibliographie et Choix de Poésies

PAR

ALPHONSE SÉCHÉ

Avec 3 Portraits de PARNY



SOCIÉTÉ DES ÉDITIONS
LOUIS-MICHAUD
168, boulevard Saint-Germain
PARIS



PARNY

SUR PARNY

> Parny, demi-Tibulle, écrivit mollement
> Des vers inspirés par les Grâces
> Et dictés par le sentiment.
>
> LE BRUN.

On ne peut que souscrire au jugement de Le Brun; de la mollesse — que nous appellerons une aimable facilité, de la grâce — où il entre de l'élégance et de l'harmonie, un joli *sentiment, voilà bien, en effet, ce qu'on aime à reconnaître au talent de Parny. — Demi-Tibulle, dit Le Brun; Voltaire se montrait moins réservé qui l'appelait, à son lit de mort, son « cher Tibulle ».*

Pourquoi j'ai souligné le mot « joli »? C'est que, en vérité, la destinée littéraire de Parny est curieuse. Vivant à une époque dissolue et qui ne demandait à ses poètes que des couplets libertins, Parny, quoique ayant commis nombre de petits vers dans la manière élégante d'un Boufflers ou d'un Dorat, passe pour avoir apporté dans la poésie érotique — c'est le terme dont il désigne lui-même ses poèmes — certaines des qualités de l'élégie. On se plaît à lui reconnaître de la « sentimentalité »; on le distingue aussi de ses rivaux inspirés seulement par le libertinage. Enfin, on en fait un poète élégiaque.

Pour nous, il faut l'avouer, nous ne distinguons pas toujours ses productions de celles des poètes de son temps. Les grands lyriques nous ont gâtés: nous avons lu des élégies autrement émouvantes que les meilleures de Parny. Que de cris d'amour dans nos oreilles! A quelle profondeur et à quelle élévation dans le sentiment n'ont pas at-

teint un Musset, un Lamartine! Et, vraiment, comment pourrions-nous trouver mieux que « joli » le ton des élégies de l'amant d'Eléonore? — Cependant, les premiers vers de Lamartine n'étaient-ils pas dans la manière de Parny? Et Chateaubriand, lui-même, n'avait-il point commencé par le subir? C'est que, alors, les poésies de Parny étaient assez nouvelles pour paraître neuves; leurs fraîches couleurs étaient dans tout leur éclat: elles ont un peu passé depuis. Mais, pour un Chateaubriand, pour un Lamartine essayant leur plume, elles s'offraient en gracieux et tendres modèles.

Peut-être sommes-nous un peu agacés de l'attirail mythologique qui les encombre. Est-ce une raison pour nier leurs mérites réels? — Parny manque d'invention, ses images sont pauvres et, trop souvent, ses poésies ont des accents de romances. On le lit en fredonnant. Mais ce sont là des défauts qu'il partage avec tous les poètes de son temps. Par contre, il a la tendresse et l'abandon; son vers est d'un heureux rythme, simple et pur, limpide, harmonieux. Nous ne pouvons guère lui reprocher que de manquer de vraie passion. Encore en a-t-il infiniment plus que les Pezai et les Dorat. Et puis, il fuit le maniérisme; il est sincère, il est ému. Lisez sa première élégie: Enfin, ma chère Eléonore..., *elle demeure fraîche, sensible et pure. On en peut dire autant de celle intitulée:* Projet de solitude. *Sainte-Beuve a écrit à son propos: « La pièce de Parny (trente-deux vers en tout) est pure, tendre, égale, d'un seul souffle, d'une seule veine. C'est du parfait Tibulle retrouvé sans y songer, et la flûte de Sicile n'a rien fait entendre de plus doux. » N'est-ce pas Sainte-Beuve encore qui trouvait d'une « simplicité exquise, indéfinissable, qui se sent et ne se commente pas », les vers de Parny:* Sur la mort d'une jeune fille, *qu'il qualifie de « chef-d'œuvre des modernes épigrammes à inscrire sur une tombe ».*

Qu'on lise aussi trois élégies dont voici le premier vers de chacune:

D'un long sommeil j'ai goûté la douceur...
J'ai cherché dans l'absence un remède à mes maux...
Calme des sens, paisible indifférence...

Elles sont d'une vraie beauté; elles palpitent d'une vraie douleur.

On a reproché à Parny de manquer de pittoresque, et c'est exact; le don de la description lui est d'ailleurs re-

fusé. Il voit la nature sous un aspect conventionnel. Il n'est occupé que d'aimer, il n'a d'yeux que pour sa maîtresse. Ainsi, sa Journée Champêtre *contient de charmants tableaux, mais ce sont plus des tableaux d'amour que des paysages. Néanmoins, cette œuvre est tout à fait jolie,*



PARNY.
D'après Devéria.

bien qu'un peu longue: Parny était un délicieux conteur, grâce au tour léger de son vers, à son ton familier.

Il y a dans les pages si fines et si justes que le critique des Lundis *a consacrées à Parny, quelques lignes assez faites pour surprendre lorsque l'on connaît la liberté de pensée de leur auteur. C'est au sujet de* La Guerre des Dieux. « *Un tel poème, écrit Sainte-Beuve, qui n'aurait pas eu d'inconvénient lu entre incrédules, aux derniers soupers du grand Frédéric, et qui aurait fait sourire de spirituels mécréants, prit un tout autre caractère en tom-*

bant dans le public; il y fit du mal; il alla blesser des consciences tendres, des croyances respectables, et desquelles la société avait encore à vivre. »

Sainte-Beuve moraliste chrétien, n'est-ce pas bien amusant? Il ne nie pas que La Guerre des Dieux *soit digne de Parny « par le talent et la grâce de certains tableaux », mais, enfin, il en regrette l'existence. Et, il y a beaucoup à parier que si Parny n'était l'auteur que de ce seul ouvrage, Sainte-Beuve ne s'en serait pas occupé: il l'aurait tenu pour inexistant, ou presque!...*

Cependant, si l'on ne s'embarrasse point des scrupules de Sainte-Beuve, et nous n'avons aucune raison de nous en embarrasser, il n'y a pas à hésiter un seul moment: La Guerre des Dieux *est le chef-d'œuvre de Parny. Si Parny l'a conçu dans un esprit sectaire, avec le désir de froisser des croyances qui avaient cessé d'être les siennes, cela est regrettable, assurément. Mais nous pouvons blâmer son dessin sans aller jusqu'à méconnaître la valeur littéraire de son œuvre. Il serait grandement désirable, lorsqu'on lit* La Guerre des Dieux, *que l'on oublie le caractère blasphématoire de ce poème pour le considérer seulement comme une fantaisie — irrespectueuse, si l'on veut, mais uniquement pour une fantaisie. On en pourrait alors juger sans parti pris, sans aigreur, sans colère — comme sans exagération dans un autre sens. En vérité, nulle part plus que dans* La Guerre des Dieux, *Parny n'a mieux usé de ses talents. On retrouve là toutes les qualités que nous aimons dans ses élégies: la grâce, l'aisance, l'élégance, la pureté avec, en plus, beaucoup d'esprit — un esprit non grossier — et une manière de conter rapide, souple, facile et vivante.*

***

Parny (Evariste-Désiré de Forges, chevalier, puis vicomte) était créole, ayant vu le jour à l'île Bourbon, le 6 *février* 1753*; mais il fit toutes ses études en France, au collège de Rennes. L'enseignement religieux qu'il reçut dans cet établissement le trompa sur ses propres sentiments, au point de le faire entrer, à dix-sept ans, au séminaire de Saint-Firmin. D'un tempérament ardent, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il n'était pas fait pour la vie monastique. Passant d'un extrême à l'autre, il suit alors les cours de l'Ecole militaire: il veut être soldat. Ce faisant, d'ailleurs, il obéit aux vœux de son père. Versé aux dragons, il se lie avec le chevalier de Bertin, né, comme lui, à l'île Bour-*

bon, poète, comme lui aussi. Car Parny écrivait déjà des vers, des petits vers licencieux, à la mode du temps. Puis, il menait joyeuse vie, en compagnie de jeunes gens de son âge, amis des femmes et du vin, mais qui avaient encore du goût pour les choses de l'esprit. Ils avaient constitué un petit groupement, la Caserne, *dont Parny nous a dit l'agrément, dans ses poésies.*

Ses débuts de poète remontent à 1777, *époque à laquelle il fit imprimer quelques petites pièces dans l'*Almanach des Muses.

Il avait vingt ans lorsque sa famille le rappela auprès d'elle. Ce voyage à l'île Bourbon allait avoir la plus profonde et la plus heureuse influence sur sa destinée littéraire. C'est un libertin qui débarque là-bas; il en reviendra l'esprit mûri, le cœur douloureux, en pleine possession de son talent: c'est qu'il aura aimé. A Bourbon, en effet, il rencontre celle qu'il a célébrée sous le nom d'Eléonore. C'était une demoiselle Trousaille, à laquelle il donna des leçons de musique — avant de lui apprendre à conjuguer le verbe aimer. Blonde, assez grande, elle n'était pas précisément belle, mais il y avait dans toute sa personne un air de volupté qui la rendait extrêmement désirable. De son côté, Parny, au témoignage de Chateaubriand, qui fut très lié avec lui, était « grand, mince, le teint brun, les yeux noirs, enfoncés et fort vifs ». L'idylle aurait abouti à un mariage, si le père du jeune homme n'avait refusé son consentement. Le chevalier revint alors en France, espérant peut-être fléchir un jour la volonté paternelle et donner son nom à celle qu'il aimait. Hélas, il avait compté sans l'inconstance féminine! Eléonore manqua à sa parole et, quand Parny retourna à Bourbon, quelques années plus tard, elle était la femme d'un autre. On ne l'avait cependant pas oublié; s'il était revenu plus tôt, Eléonore lui aurait sans doute appartenu. Il avait tant tardé, la jeune créole s'était crue supplantée dans le cœur de son amant... Pourtant, quel trouble la saisit lorsqu'elle apprend son retour!...

Va-t-elle le revoir? Elle le craint et l'espère tout à la fois. On lui a dit que M. de Parny est capitaine de dragons, attaché, en qualité d'aide de camp, à M. de Souillac, le nouveau gouverneur de l'île: qu'il doit être bien sous l'uniforme d'officier! Mais Parny, dès qu'il sait la fatale nouvelle du mariage d'Eléonore, n'a plus qu'un désir: s'éloigner de Bourbon. Déjà il est sur le vaisseau qui doit l'emporter loin de l'infidèle; partira-t-il ainsi?

Eléonore n'y tient plus, elle lui envoie une négresse pour le prier d'aller la voir. — « Cette négresse, raconte Chateaubriand, qui tenait ces détails du poète lui-même, était la même qui l'avait introduit en de plus doux rendez-vous. Le vaisseau qui devait ramener Parny en Europe était à l'ancre; il devait partir dans la nuit. Qu'on juge des sensations que l'amant d'Eléonore dut éprouver lorsque après douze ans de silence, il reçut ce message au moment de son départ, par cette négresse. Que de souvenirs!... »

Rentré en France, Parny quitta l'armée. En 1778, *au retour de son premier voyage à l'île Bourbon, il avait donné le recueil de ses* Poésies érotiques, *qui avaient eu tout de suite un gros succès. Installé dans sa magnifique résidence de Feuillancour, près de Saint-Germain, faisant des vers à ses moments perdus, Parny connut quelques belles années de plaisir et de poésie. La Révolution ne le troubla pas; elle allait pourtant le ruiner. Il fut alors contraint de solliciter un emploi au ministère de l'Intérieur; mais, bientôt, il reprit sa liberté pour se consacrer entièrement aux lettres. Il avait la naïveté de croire que sa plume suffirait à le faire vivre!*

Il publia La Guerre des Dieux, *en* 1799 (1)*; quatre ans après, l'Académie lui ouvre ses portes. Quelques mois auparavant, il avait épousé une créole, une veuve, Marie-Françoise Vally.*

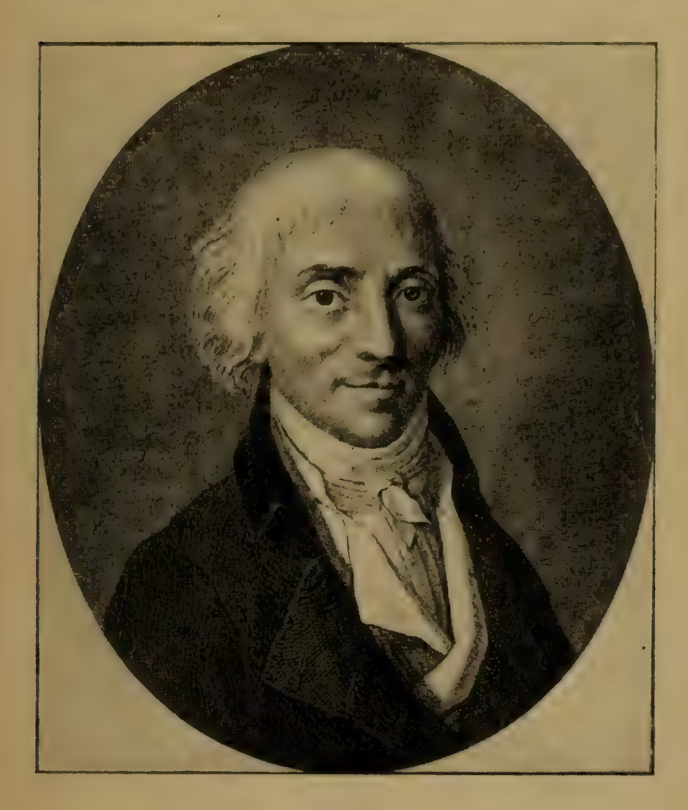
Parny jouissait d'une renommée réellement considérable, mais la médiocrité matérielle dans laquelle il vivait l'avait sinon aigri, du moins désabusé. Le poète Dorange ayant été le voir, Parny cherche à le dissuader de faire des vers, il savait à quoi cela conduisait et voulait éviter à un jeune homme les déboires dont lui-même avait souffert. — « Plus vous aurez de mérite, disait-il, plus vous serez malheureux. Ne vous livrez jamais à la poésie qu'avec une fortune indépendante. Ne m'imitez pas, j'ai levé le masque; privé par la Révolution de 50.000 *livres de rente qui assuraient mes loisirs, je me suis déclaré poète. J'ai préféré la médiocrité et la gloire à tout ce qui m'eût été avantageux; un poète reconnu pour tel, est repoussé de tous les emplois; j'ai langui dans un état indigent, où je serais encore sans une place que M. Français de Nante (directeur des Droits réunis) a créée pour moi. Que voulez-vous? Cette gloire enivrante m'a tenu lieu de tout; j'ai entendu dire:*

---

(1) En 1827, la congrégation redevenue toute puissante, l'ouvrage de Parny fut condamné par les tribunaux.

« M. de Parny est réduit à ne manger que des pommes de terre. » J'ai répondu : « Oui, mais il y a une sauce à ce plat, plus piquante que celle des ragoûts les plus exquis. »

En 1813, *Napoléon lui accorda une pension de trois mille francs. Il n'en devait pas jouir longtemps. En effet,*



PARNY.

malade depuis plusieurs années, il s'éteignit le 5 *décembre* 1814.

Il avait, paraît-il, composé une histoire travestie, en vers, du Christianisme : la Christianide ; *on assure que le manuscrit lui en aurait été payé trente mille francs par la Restauration, pour le détruire ? ? ?*

A. S.

BIBLIOGRAPHIE

DES ŒUVRES DE PARNY

Voyage de Bourgogne, Paris, 1777. — *Epître aux insurgents de Boston*, Paris, 1777. — *Poésies érotiques*, Paris, 1778, in-8. — *Opuscules poétiques*, Amsterdam et Paris, 1779, in-8. — *Chansons Madécasses*, trad. française, suivies de *Poésies fugitives*, Paris, 1787. — *La Guerre des Dieux*, Paris, 1799. — *Œuvres diverses*, Paris, 1803, 2 vol. in-12. — *Goddam!* poème en quatre chants, Paris, 1804, in-8. — *Le Portefeuille volé*, Paris, 1805, in-12 (recueil contenant le *Paradis perdu*, poème en quatre chants, les *Galanteries de la Bible*, sermon en vers, etc.). — *Le voyage de Céline*, poème, Paris, 1806. — *Les Rose-Croix*, poème en douze chants, Paris, 1808. — *Poésies inédites*, précédées d'une notice sur la vie et les ouvrages de Parny, par P.-F. Tissot, Paris 1826, in-18. — *Œuvres choisies*, par C. Berriat Saint-Prix, avec notice, Paris, 1826, 2 vol. in-32 ; par Boissonade, 1827.

Œuvres complètes, Paris, 1787, 2 vol. in-12 ; 1808, 5 vol. in-18 ; 1824, 2 vol. in-8 ; 1831, 4 vol. in-18 ; 1862, nouvelle édition, avec une préface de Sainte-Beuve.

A CONSULTER SUR PARNY

P.-F. Tissot, *notice* dans son édition des *Poésies inédites* de Parny. — Boissonade, *notice*, dans son édition des *Œuvres choisies* de Parny. — Quérard, *La France littéraire*, t. VI. — Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, III. — Michaud, *Biographie universelle*, t. XXXII.

POÉSIES CHOISIES

LE LENDEMAIN

A ÉLÉONORE

Enfin, ma chère Éléonore,
Tu l'as connu ce péché si charmant,
Que tu craignais, même en le désirant ;
En le goûtant, tu le craignais encore.
Eh bien ! dis-moi : qu'a-t-il donc d'effrayant ?
Que laisse-t-il après lui dans ton âme ?
Un léger trouble, un tendre souvenir,
L'étonnement de sa nouvelle flamme,
Un doux regret, et surtout un désir.
Déjà la rose aux lis de ton visage
Mêle ses brillantes couleurs ;
Dans tes beaux yeux, à la pudeur sauvage
Succèdent les molles langueurs,
Qui de nos plaisirs enchanteurs
Sont à la fois la suite et le présage.
Ton sein, doucement agité,
Avec moins de timidité
Repousse la gaze légère
Qu'arrangea la main d'une mère,
Et que la main du tendre Amour,
Moins discrète et plus familière,
Saura déranger à son tour.
Une agréable rêverie
Remplace enfin cet enjouement,
Cette piquante étourderie,
Qui désespéraient ton amant ;
Et ton âme plus attendrie
S'abandonne nonchalamment
Au délicieux sentiment
D'une douce mélancolie.
Ah ! laissons nos tristes censeurs
Traiter de crime impardonnable
Le seul baume pour nos douleurs,

Ce plaisir pur, dont un dieu favorable
Mit le germe dans tous les cœurs.
Ne crois pas à leur imposture.
Leur zèle hypocrite et jaloux
Fait un outrage à la nature :
Non, le crime n'est pas si doux.

LA DISCRÉTION

O la plus belle des maîtresses !
Fuyons dans nos plaisirs la lumière et le bruit ;
Ne disons point au jour les secrets de la nuit ;
Aux regards inquiets dérobons nos caresses.

L'amour heureux se trahit aisément.
Je crains pour toi les yeux d'une mère attentive ;
Je crains ce vieil Argus, au cœur de diamant,
Dont la vertu brusque et rétive
Ne s'adoucit qu'à prix d'argent.

Durant le jour tu n'es plus mon amante.
Si je m'offre à tes yeux, garde-toi de rougir ;
Défends à ton amour le plus léger soupir ;
Affecte un air distrait ; que ta voix séduisante
Evite de frapper mon oreille et mon cœur ;
Ne mets dans tes regards ni trouble ni langueur.

Hélas ! de mes conseils je me repens d'avance.
Ma chère Éléonore, au nom de nos amours,
N'imite pas trop bien cet air d'indifférence :
Je dirais : « C'est un jeu », mais je craindrais toujours.

LES PARADIS

Croyez-moi : l'autre monde est un monde inconnu
Où s'égare notre pensée.
D'y voyager sans fruit la mienne s'est lassée :
Pour toujours j'en suis revenu.
J'ai vu, dans ce pays des fables,
Les divers paradis qu'imagina l'erreur.
Il en est bien peu d'agréables ;
Aucun n'a satisfait mon esprit et mon cœur.

« Vous mourez », nous dit Pythagore :
« Mais sous un autre nom vous renaissez encore,
« Et ce globe à jamais par vous est habité. »
Crois-tu nous consoler par ce triste mensonge,
Philosophe imprudent et jadis trop vanté ?
Dans un nouvel ennui ta fable nous replonge.
Mens à notre avantage, ou dis la vérité.

Celui-là mentit avec grâce
Qui créa l'Elysée et les eaux du Léthé.
Mais, dans cet asile enchanté,
Pourquoi l'amour heureux n'a-t-il pas une place ?
Aux douces voluptés pourquoi l'a-t-on fermé ?
Du calme et du repos quelquefois on se lasse ;
On ne se lasse point d'aimer et d'être aimé.

Le dieu de la Scandinavie,
Odin, pour plaire à ses guerriers,
Leur promettait dans l'autre vie
Des armes, des combats et de nouveaux lauriers.
Attaché dès l'enfance aux drapeaux de Bellone,
J'honore la valeur, aux braves j'applaudis ;
Mais je pense qu'en paradis
Il ne faut plus tuer personne.

Un autre espoir séduit le Nègre infortuné,
Qu'un marchand arracha des déserts de l'Afrique.
Courbé sous un joug despotique,
Dans un long esclavage il languit enchaîné :
Mais, quand la mort propice a fini ses misères,
Il revole joyeux au pays de ses pères,
Et cet heureux retour est suivi d'un repas.
Pour moi, vivant ou mort, je reste sur vos pas.
Esclave fortuné, même après mon trépas,
Je ne veux plus quitter mon maître.
Mon paradis ne saurait être
Aux lieux où vous ne serez pas.

Jadis, au milieu des nuages,
L'habitant de l'Écosse avait placé le sien.
Il donnait à son gré le calme ou les orages ;
Des mortels vertueux il cherchait l'entretien ;
Entouré de vapeurs brillantes,
Couvert d'une robe d'azur,
Il aimait à glisser sous le ciel le plus pur,
Et se montrait souvent sous des formes riantes.

Ce passe-temps est assez doux ;
Mais de ces Sylphes, entre nous,
Je ne veux point grossir le nombre.
J'ai quelque répugnance à n'être plus qu'une ombre.
Une ombre est peu de chose, et les corps valent mieux :
Gardons-les. Mahomet eut grand soin de nous dire
Que dans son paradis l'on entrait avec eux.
Des Houris c'est l'heureux empire.
Là les attraits sont immortels ;
Hébé n'y vieillit point ; la belle Cythérée,
D'un hommage plus doux constamment honorée,
Y prodigue aux élus des plaisirs éternels,
Mais je voudrais y voir un maître que j'adore,
L'Amour, qui donne seul un charme à nos désirs,
L'Amour, qui donne seul de la grâce aux plaisirs.
Pour le rendre parfait, j'y conduirais encore
La tranquille et pure Amitié,
Et d'un cœur trop sensible elle aurait la moitié.
Asile d'une paix profonde,
Ce lieu serait alors le plus beau des séjours ;
Et ce paradis des amours,
Auprès d'Éléonore on le trouve en ce monde.

DÉPIT

Oui, pour jamais
Chassons l'image
De la volage
Que j'adorais.
A l'infidèle
Cachons nos pleurs,
Aimons ailleurs ;
Trompons comme elle.
De sa beauté
Qui vient d'éclore
Son cœur encore
Est trop flatté.
Vaine et coquette,
Elle rejette
Mes simples vœux :
Fausse et légère,
Elle veut plaire
A d'autres yeux.

Qu'elle jouisse
De mes regrets ;
A ses attraits
Qu'elle applaudisse.
L'âge viendra ;
L'essaim des Grâces
S'envolera,
Et sur leurs traces
L'Amour fuira.
Fuite cruelle !
Adieu l'espoir
Et le pouvoir
D'être infidèle.
Dans cet instant,
Libre et content,
Passant près d'elle,
Je sourirai,
Et je dirai :
« Elle fut belle. »

A MES AMIS

Rions, chantons, ô mes amis,
Occupons-nous à ne rien faire,
Laissons murmurer le vulgaire :
Le plaisir est toujours permis.
Que notre existence légère
S'évanouisse dans les jeux.
Vivons pour nous, soyons heureux,
N'importe de quelle manière.
Un jour il faudra nous courber
Sous la main du temps qui nous presse,
Mais jouissons dans la jeunesse,
Et dérobons à la vieillesse
Tout ce qu'on peut lui dérober.

SOUVENIR

Déjà la nuit s'avance, et, du sombre orient,
Ses voiles par degrés dans les airs se déploient.
Sommeil, doux abandon, image du néant,
Des maux de l'existence heureux délassement,

Tranquille oubli des soins où les hommes se noient ;
Et vous, qui nous rendez à nos plaisirs passés,
Touchante illusion, déesse des mensonges,
Venez dans mon asile, et sur mes yeux lassés
Secouez les pavots et les aimables songes.
Voici l'heure où, trompant les surveillants jaloux,
Je pressais dans mes bras ma maîtresse timide ;
Voici l'alcôve sombre, où d'une aile rapide
L'essaim des Voluptés volait au rendez-vous ;
Voici le lit commode, où l'heureuse licence
Remplaçait par degrés la mourante pudeur.
Importune vertu, fable de notre enfance,
Et toi, vain préjugé, fantôme de l'honneur,
Combien peu votre voix se fait entendre au cœur !
La nature aisément vous réduit au silence ;
Et vous vous dissipez au flambeau de l'Amour,
Comme un léger brouillard aux premiers feux du jour.
Moments délicieux, où nos baisers de flamme,
Mollement égarés, se cherchent pour s'unir ;
Où de douces fureurs, s'emparant de notre âme,
Laissent un libre cours au bizarre désir ;
Moments plus enchanteurs, mais prompts à disparaître,
Où l'esprit échauffé, les sens, et tout notre être,
Semblent se concentrer pour hâter le plaisir ;
Vous portez avec vous trop de fougue et d'ivresse ;
Vous fatiguez mon cœur qui ne peut vous saisir,
Et vous fuyez surtout avec trop de vitesse.
Hélas ! on vous regrette avant de vous sentir.
Mais non ; l'instant qui suit est bien plus doux encore.
Un long calme succède au tumulte des sens ;
Le feu qui nous brûlait par degrés s'évapore ;
La volupté survit aux pénibles élans ;
L'âme sur son bonheur se repose en silence ;
Et la réflexion, fixant la jouissance,
S'amuse à lui prêter un charme plus flatteur.
Amour, à ces plaisirs l'effort de ta puissance
Ne saurait ajouter qu'un peu plus de lenteur.

LE SONGE

Corrigé par tes beaux discours,
J'avais résolu d'être sage ;
Et, dans un accès de courage,

Je congédiais les Amours
Et les chimères du bel âge.
La nuit vint. Un profond sommeil
Ferma mes paupières tranquilles ;
Tous mes songes, purs et faciles,
Promettaient un sage réveil.
Mais quand l'Aurore impatiente,
Franchissant l'ombre de la nuit,
A la nature renaissante
Annonça le jour qui la suit,
L'Amour vint s'offrir à ma vue.
Le sourire le plus charmant
Errait sur sa bouche ingénue :
Je le reconnus aisément.
Il s'approcha de mon oreille.
« Tu dors », me dit-il doucement,
« Et tandis que ton cœur sommeille,
« L'heure s'écoule incessamment.
« Ici-bas tout se renouvelle ;
« L'homme seul vieillit sans retour ;
« Son existence n'est qu'un jour
« Suivi d'une nuit éternelle,
« Mais encore trop long sans amour. »
A ces mots j'ouvris la paupière.
Adieu, sagesse ; adieu, projets.
Revenez, enfants de Cythère,
Je suis plus faible que jamais.

MA RETRAITE

Solitude heureuse et champêtre,
Séjour du repos le plus doux,
La raison me ramène à vous ;
Recevez enfin votre maître.
Je suis libre ; j'échappe à ces soins fatigants,
A ces devoirs jaloux qui surchargent la vie.
Aux tyranniques lois d'un monde que j'oublie
Je ne soumettrai plus mes goûts indépendants.
Superbes orangers, qui croissez sans culture,
Versez sur moi vos fleurs, votre ombre et vos parfums :
Mais surtout dérobez aux regards importuns
Mes plaisirs, comme vous enfants de la nature.

On ne voit point chez moi ces superbes tapis
Que la Perse à grands frais teignit pour notre usage ;
Je ne repose point sous un dais de rubis ;
Mon lit n'est qu'un simple feuillage.
Qu'importe ? le sommeil est-il moins consolant ?
Les rêves qu'il nous donne en sont-ils moins aimables ?
Le baiser d'une amante en est-il moins brûlant,
Et les voluptés moins durables ?
Pendant la nuit, lorsque je peux
Entendre dégoutter la pluie,
Et les fils bruyants d'Orithye
Ebranler mon toit dans leurs jeux ;
Alors si mes bras amoureux
Entourent ma craintive amie,
Puis-je encore former d'autres vœux ?
Qu'irai-je demander aux dieux,
A qui mon bonheur fait envie ?
Je suis au port, et je me ris
De ces écueils où l'homme échoue.
Je regarde avec un souris
Cette fortune qui se joue
En tourmentant ses favoris ;
Et j'abaisse un œil de mépris
Sur l'inconstance de sa roue.
La scène des plaisirs va changer à mes yeux.
Moins avide aujourd'hui, mais plus voluptueux,
Disciple du sage Epicure,
Je veux que la raison préside à tous mes jeux.
De rien avec excès, de tout avec mesure :
Voilà le secret d'être heureux.
Trahi par ma jeune maîtresse,
J'irai me plaindre à l'Amitié,
Et confier à sa tendresse
Un malheur bientôt oublié.
Bientôt... Oui, la raison guérira ma faiblesse.
Si l'ingrate Amitié me trahit à son tour,
Mon cœur navré longtemps détestera la vie ;
Mais enfin, consolé par la philosophie,
Je reviendrai peut-être aux autels de l'Amour.
La haine est pour moi trop pénible ;
La sensibilité n'est qu'un tourment de plus :
Une indifférence paisible
Est la plus sage des vertus.

AU GAZON FOULÉ PAR ÉLÉONORE

Trône de fleurs, lit de verdure,
Gazon planté par les Amours,
Recevez l'onde fraîche et pure
Que ma main vous doit tous les jours.

Couronnez-vous d'herbes nouvelles,
Croissez, gazons voluptueux.
Qu'à midi Zéphyre amoureux
Vous porte le frais sur ses ailes.
Que ces lilas entrelacés,
Dont la fleur s'arrondit en voûte.
Sur vous mollement renversés,
Laissent échapper goutte à goutte
Les pleurs que l'Aurore a versés.
Sous les appas de ma maîtresse
Ployez toujours avec souplesse ;
Mais sur-le-champ relevez-vous ;
De notre amoureux badinage
Ne gardez point le témoignage :
Vous me feriez trop de jaloux.

DÉLIRE

Il est passé ce moment des plaisirs
Dont la vitesse a trompé mes désirs,
Il est passé ; ma jeune et tendre amie,
Ta jouissance a doublé mon bonheur.
Ouvre tes yeux noyés dans la langueur,
Et qu'un baiser te rappelle à la vie.

Celui-là seul connaît la volupté,
Celui-là seul sentira son ivresse,
Qui peut enfin avec sécurité
Sur le duvet posséder sa maîtresse.
Le souvenir des obstacles passés
Donne au présent une douceur nouvelle ;
A ses regards son amante est plus belle.
Tous les attraits sont vus et caressés.
Avec lenteur sa main voluptueuse
D'un sein de neige entr'ouvre la prison.

Et de la rose il baise le bouton
Qui se durcit sous sa bouche amoureuse.
Lorsque ses doigts égarés sur les lis
Viennent enfin au temple de Cypris,
De la pudeur prévenant la défense,
Par un baiser il la force au silence.
Il donne un frein aux aveugles désirs ;
La jouissance est longtemps différée ;
Il la prolonge, et son âme enivrée
Boit lentement la coupe des plaisirs.

Éléonore, amante fortunée,
Reste à jamais dans mes bras enchaînée.
Trouble charmant ! le bonheur qui n'est plus
D'un nouveau rouge a coloré ta joue ;
De tes cheveux le ruban se dénoue,
Et du corset les liens sont rompus.
Ah ! garde-toi de ressaisir encore
Ce vêtement qu'ont dérangé nos jeux ;
Ne m'ôte point ces charmes que j'adore,
Et qu'à la fois tous mes sens soient heureux !
Nous sommes seuls ; je désire, et tu m'aimes ;
Reste sans voile, ô fille des Amours !
Ne rougis point : les Grâces elles-mêmes
De ce beau corps ont formé les contours.
Partout mes yeux reconnaissent l'albâtre,
Partout mes doigts effleurent le satin.
Faible Pudeur, tu résistes en vain,
Des voluptés je baise le théâtre.
Pardonne tout, et ne refuse rien,
Éléonore ; Amour est mon complice.
Mon corps frissonne en s'approchant du tien
Plus près encore, je sens avec délice
Ton sein brûlant palpiter sous le mien.
Ah ! laisse-moi, dans mes transports avides,
Boire l'amour sur tes lèvres humides.
Oui, ton haleine a coulé dans mon cœur ;
Des voluptés elle y porte la flamme :
Objet charmant de ma tendre fureur,
Dans ce baiser reçois toute mon âme.

A ces transports succède la douceur
D'un long repos. Délicieux silence,
Calme des sens, nouvelle jouissance,
Vous donnez seuls le suprême bonheur !

Puissent ainsi s'écouler nos journées,
Aux voluptés en secret destinées !
Qu'un long amour m'assure tes attraits ;
Qu'un long baiser nous unisse à jamais.
Laisse gronder la sagesse ennemie ;
Le plaisir seul donne un prix à la vie.
Plaisirs, transports, doux présents de Vénus,
Il faut mourir quand on vous a perdus.

ÉLÉGIE

Calme des sens, paisible Indifférence,
Léger sommeil d'un cœur tranquillisé,
Descends du ciel ; éprouve ta puissance
Sur un amant trop longtemps abusé.
Mène avec toi l'heureuse Insouciance,
Les Plaisirs purs qu'autrefois j'ai connus,
Et le Repos que je ne trouve plus ;
Mène surtout l'Amitié consolante
Qui s'enfuyait à l'aspect des Amours,
Et des Beaux-Arts la famille brillante,
Et la Raison que je craignais toujours.
Des passions j'ai trop senti l'ivresse ;
Porte la paix dans le fond de mon cœur :
Ton air serein ressemble à la sagesse,
Et ton repos est presque le bonheur.
Il est donc vrai : l'amour n'est qu'un délire !
Le mien fut long ; mais enfin je respire,
Je vais renaître ; et mes chagrins passés,
Mon fol amour, les pleurs que j'ai versés,
Seront pour moi comme un songe pénible
Et douloureux à nos sens éperdus,
Mais qui, suivi d'un réveil plus paisible,
Nous laisse à peine un souvenir confus.

ÉLÉGIE

Il est temps, mon Éléonore,
De mettre un terme à nos erreurs ;
Il est temps d'arrêter les pleurs
Que l'amour nous dérobe encore.

Il disparaît l'âge si doux,
L'âge brillant de la folie :
Lorsque tout change autour de nous,
Changeons, ô mon unique amie !
D'un bonheur qui fuit sans retour
Cessons de rappeler l'image,
Et des pertes du tendre amour
Que l'amitié nous dédommage.

Je quitte enfin ces tristes lieux
Où me ramena l'espérance,
Et l'Océan entre nous deux
Va mettre un intervalle immense.
Il faut même qu'à mes adieux
Succède une éternelle absence ;
Le devoir m'en fait une loi.
Sur mon destin sois plus tranquille :
Mon nom passera jusqu'à toi ;
Quel que soit mon nouvel asile,
Le tien parviendra jusqu'à moi.
Trop heureux, si tu vis heureuse,
A cette absence douloureuse
Mon cœur pourra s'accoutumer.
Mais ton image va me suivre,
Et, si je cesse de t'aimer,
Crois que j'aurai cessé de vivre.

ÉLÉGIE

Cesse de m'affliger, importune Amitié.
C'est en vain que tu me rappelles
Dans ce monde frivole où je suis oublié ;
Ma raison se refuse à des erreurs nouvelles.
Oses-tu me parler d'amour et de plaisirs ?
Ai-je encor des projets ? ai-je encor des désirs ?
Ne me console point : ma tristesse m'est chère ;
Laisse gémir en paix ma douleur solitaire.
Hélas ! cette injuste douleur
De tes soins en secret murmure ;
Elle aigrit même la douceur
De ce baume consolateur
Que tu verses sur ma blessure.
Du tronc qui nourrit sa vigueur

La branche une fois détachée
Ne reprend jamais sa fraîcheur,
Et l'on arrose en vain la fleur,
Quand la racine est desséchée :
De mes jours le fil est usé ;
Le chagrin dévorant a flétri ma jeunesse,
Je suis mort au plaisir, et mort à la tendresse.
Hélas ! j'ai trop aimé ; dans mon cœur épuisé
Le sentiment ne peut renaître ;
Non, non : vous avez fui pour ne plus reparaître,
Première illusion de mes premiers beaux jours,
Céleste enchantement des premières amours.
O fraîcheur du plaisir, ô volupté suprême !
Je vous connus jadis, et dans ma douce erreur,
J'osai croire que le bonheur
Durait autant que l'amour même ;
Mais le bonheur fut court, et l'amour me trompait.
L'amour n'est plus, l'amour est éteint pour la vie :
Il laisse un vide affreux dans mon âme affaiblie ;
Et la place qu'il occupait
Ne peut être jamais remplie.

A ÉLÉONORE

« Aimer à treize ans ! » dites-vous,
« C'est trop tôt. » Eh ! qu'importe l'âge !
Avez-vous besoin d'être sage,
Pour goûter le plaisir des fous ?
Ne prenez pas pour une affaire
Ce qui n'est qu'un amusement :
Lorsque vient la saison de plaire,
Le cœur n'est pas longtemps enfant.

Au bord d'une onde fugitive,
Reine des buissons d'alentour,
Une rose à demi captive
S'ouvrait aux rayons d'un beau jour.
Egaré par un goût volage,
Dans ces lieux passe le Zéphyr.
Il l'aperçoit, et du plaisir
Lui propose l'apprentissage ;
Mais en vain : son air ingénu
Ne touche point la fleur cruelle.

« De grâce, laissez-moi », dit-elle,
« A peine vous ai-je entrevu.
« Je ne fais encore que de naître.
« Revenez ce soir, et peut-être
« Serez-vous un peu mieux reçu. »
Zéphyr s'envole à tire d'ailes,
Et va se consoler ailleurs ;
Ailleurs : car il en est des fleurs
A peu près comme de nos belles.
Tandis qu'il fuit, s'élève un vent
Un peu plus fort que d'ordinaire,
Qui de la rose, en se jouant,
Détache une feuille légère.
La feuille tombe, et du courant
Elle suit la pente rapide ;
Une autre feuille en fait autant,
Puis trois, puis quatre ! en un moment
L'effort de l'Aquilon perfide
Eut moissonné tous ces appas,
Faits pour des dieux plus délicats,
Si la rose eût été plus fine.
Le Zéphyr revint : mais, hélas !
Il ne restait plus que l'épine.

PORTRAIT

Zélis est aimable et jolie ;
On lui trouve de loin un air de volupté.
De près c'est bien Vénus, mais Vénus assoupie ;
L'âme et l'expression manquent à sa beauté.
Le travail d'exister accable sa paresse.
Sa langueur quelquefois ressemble à la tendresse,
Et dans sa langueur elle plaît.
Un long sommeil fait son bonheur suprême.
En vous jurant qu'elle vous aime,
En vous disant l'heure qu'il est,
Son ton sera toujours le même.
Si je peignais Zélis, sous mes crayons nouveaux
S'élèverait une île solitaire,
Inaccessible au bruit, chère au dieu du repos.
Un fleuve avec lenteur y traînerait ses flots ;
Jamais l'Aquilon téméraire

N'oserait y troubler la surface des eaux ;
Zéphyre même y soufflerait à peine.
Sur le gazon, qui couvrirait la plaine,
Je sèmerais des lis et des pavots ;
Les ruisseaux couleraient, mais sans aucun murmure ;
De tranquilles amants, couchés sur la verdure,
Dans leurs molles chansons rediraient leurs plaisirs ;
Les regrets ni les soins, l'espoir ni les désirs
Ne troubleraient le sommeil de leur âme ;
Jamais l'amour n'y serait une flamme.
Sur un autel de marbre on y ferait des vœux
Au dieu du calme et du silence.
Zélis régnerait dans ces lieux,
Et son nom serait l'Indolence.

VERS

SUR LA MORT D'UNE JEUNE FILLE

Son âge échappait à l'enfance ;
Riante comme l'innocence,
Elle avait les traits de l'Amour.
Quelques mois, quelques jours encore,
Dans ce cœur pur et sans détour
Le sentiment allait éclore.
Mais le ciel avait au trépas
Condamné ses jeunes appas.
Au ciel elle a rendu sa vie,
Et doucement s'est endormie
Sans murmurer contre ses lois.
Ainsi le sourire s'efface ;
Ainsi meurt, sans laisser de trace,
Le chant d'un oiseau dans les bois.

LA JOURNÉE CHAMPÊTRE

(*Avec coupures*)

On m'a conté qu'autrefois dans Palerme,
Ville où l'Amour eut toujours des autels,
L'amitié sut d'un nœud durable et ferme
Unir entre eux quatre jeunes mortels.
Egalité de biens et de naissance,
Conformité d'humeur et de penchants,
Tout s'y trouvait : l'habitude et le temps
De ces liens assuraient la puissance.
L'aîné d'entre eux ne comptait pas vingt ans ;
C'était Volmon, de qui l'air doux et sage
Montrait un cœur naïf et sans détour,
Et qui jamais des erreurs du bel âge
N'avait connu que celle de l'amour.

Loin du fracas et d'un monde frivole,
Dans un réduit préparé de leurs mains,
Nos jeunes gens venaient tous les matins
De l'amitié tenir la douce école.
Ovide un jour occupait leurs loisirs.
Florval lisait d'une voix attendrie
Ces vers touchants où l'amant de Julie
De l'âge d'or a chanté les plaisirs.
« Cet âge heureux ne serait-il qu'un songe? »
Reprit Talcis, quand Florval eut fini.
« N'en doutez point », lui répondit Volny,
» Tant de bonheur est toujours un mensonge. »

FLORVAL

Et pourquoi donc? Toute l'antiquité,
Plus près que nous de cet âge vanté,
En a transmis et pleuré la mémoire.

VOLNY

L'antiquité ment un peu, comme on sait ;
Il faut plutôt l'admirer que la croire.
Ouvre les yeux, vois l'homme ; et ce qu'il est
De ce qu'il fut te donnera l'histoire.

TALCIS

L'enfant, qui plut par ses jeunes attraits,
A soixante ans conserve-t-il ses traits?
L'homme a vieilli : sans doute en son enfance
Il ne fut point ce qu'il est aujourd'hui.
Si l'univers a jamais pris naissance,
Ces jours si beaux ont dû naître avec lui.

VOLNY

Rien ne vieillit....

Volmon alors se lève :
« Mes chers amis, tous trois vous parlez d'or ;
» Mais je prétends qu'il vaudrait mieux encore
» Réaliser entre nous ce beau rêve.
» Loin de Palerme, à l'ombre des vergers,
» Pour un seul jour devenons tous bergers.
» Mais gardons-nous d'oublier nos bergères.
» De l'innocence elles ont tous les goûts :
» Parons leurs mains de houlettes légères.
» L'amour champêtre est, dit-on, le plus doux. »
Avec transport cette offre est écoutée ;
On la répète, et chacun d'applaudir.
Laure et Zulmis voudraient déjà partir ;
Eglé sourit ; Naïs est enchantée ;
On fixe un jour ; et, ce jour attendu
Commence à peine, on part, on est rendu.

Sur le penchant d'une haute montagne
La main du Goût construisit un château,
D'où l'œil au loin se perd dans la campagne.
De ses côtés part un double coteau :
L'un est couvert d'un antique feuillage
Que la cognée a toujours respecté ;
Du voyageur il est peu fréquenté,
Et n'offre aux yeux qu'une beauté sauvage.
L'autre présente un tableau plus riant :
L'épi jaunit ; Zéphire en s'égayant
Aime à glisser sur la moisson dorée ;
Et tout auprès la grappe colorée
Fait succomber le rameau chancelant.
Ces deux coteaux, arrondis en ovale,
Forment au loin un vallon spacieux,
Dont la Nature, admirable en ses jeux,
A bigarré la surface inégale.

Ici s'élève un groupe d'orangers
Dont les fruits d'or pendent sur des fontaines ;
Plus loin fleurit, sous l'abri des vieux chênes,
Le noisetier si chéri des bergers ;
A quelques pas se forme une éminence,
D'où le pasteur appelle son troupeau :
De là son œil suit avec complaisance
Tous les détours d'un paisible ruisseau :
Et serpentant, il baigne la prairie,
Il fuit, revient dans la plaine fleurie,
Où tour à tour il murmure et se tait,
Se rétrécit et coule avec vitesse,
Puis s'élargit et reprend sa paresse,
Pour faire encore le chemin qu'il a fait :
Mais un rocher barre son onde pure ;
Triste, il paraît étranger dans ces lieux :
Son ombre au loin s'étend sur la verdure,
Et l'herbe croît sur son front sourcilleux.
L'onde, à ses pieds, revient sur elle-même,
Ouvre deux bras pour baigner ses contours,
S'unit encore, et dans ces champs qu'elle aime
Va sous les fleurs recommencer son cours.

Voilà l'asile où la troupe amoureuse
Vient accomplir le projet de Volmon.
Là n'entre point l'étiquette orgueilleuse,
Et les ennuis attachés au bon ton.
La liberté doit régner au village.
Un jupon court, parsemé de feuillage,
A remplacé l'enflure des paniers ;
Le pied mignon sort des riches souliers,
Pour mieux fouler la verdure fleurie ;
La robe tombe, et la jambe arrondie
A l'œil charmé se découvre à moitié ;
De la toilette on renverse l'ouvrage ;
Dans sa longueur le chignon déployé
Flotte affranchi de son triste esclavage ;
La propreté succède aux ornements ;
Du corps étroit on a brisé la chaîne :
Le sein se gonfle et s'arrondit sans peine
Dans un corset noué par les amants ;
Le front, caché sous un chapeau de roses,
Ne soutient plus le poids des diamants.
La beauté gagne à ces métamorphoses ;

Et nos amis, dans leur fidélité,
Du changement goûtent la volupté

Dans la vallée on descend au plus vite,
Et des témoins on fuit l'œil indiscret ;
La Liberté, l'Amour, et le Secret,
De nos bergers forment toute la suite.
Déjà du ciel l'azur était voilé,
Déjà la nuit de son char étoilé
Sur ces beaux lieux laissait tomber son ombre ;
D'un pied léger on franchit le coteau,
Et ces chansons vont réveiller l'Echo
Qui reposait dans la caverne sombre :

« Couvre le muet univers,
» Parais, Nuit propice et tranquille,
» Et fais tomber sur cet asile
» La paix qui règne dans les airs...

Le long du bois, quatre toits de feuillage
Sont élevés sur les bords du ruisseau
Et le Sommeil, qui se plaît au village,
N'oublia point cet asile nouveau.
L'ombre s'enfuit ; l'amante de Céphale
De la lumière annonçait le retour,
Et, s'appuyant sur les portes du jour,
Laissait tomber le rubis et l'opale.
Les habitants des paisibles hameaux
Se répandaient au loin dans la campagne ;
La cornemuse éveillait les troupeaux ;
En bondissant les folâtres agneaux
Allaient blanchir le flanc de la montagne ;
De mille oiseaux le ramage éclatant
De ce beau jour saluait la naissance.
Volmon se lève, et Zulmis le devance :
Leurs yeux charmés avec étonnement
A son réveil contemplent la nature.
Ce doux spectacle était nouveau pour eux ;
Et des cités habitants paresseux,
Ils s'étonnaient de fouler la verdure,
A l'instant même où tant d'êtres oisifs
Pour échapper à l'ennui qui les presse,
Sur des carreaux dressés par la Mollesse
Cherchent en vain quelques pavots tardifs.

Reine un moment, déjà la jeune Aurore
Abandonnait l'horizon moins vermeil;
Volny soupire, et détourne sur Laure
Des yeux chargés d'amour et de sommeil.
A ses côtés la belle demi-nue
Dormait encore; une jambe étendue
Semble chercher l'aisance et la fraîcheur,
Et laisse voir ces charmes dont la vue
Est pour l'amant la dernière faveur.
Sur une main sa tête se repose;
L'autre s'allonge, et, pendant hors du lit,
A chaque doigt fait descendre une rose,
Sa bouche encore et s'entr'ouvre et sourit:
Mais tout à coup son paisible visage
S'est coloré d'un vermillon brillant.
Sans doute alors un songe caressant
Des voluptés lui retraçait l'image.
Volny, qui voit son sourire naissant,
Parmi les fleurs qui parfument sa couche
Prend une rose, et près d'elle à genoux,
Avec lenteur la passe sur sa bouche,
En y joignant le baiser le plus doux.
Pour consacrer la nouvelle journée,
On dut choisir un cantique à l'Amour.
Il exauça l'oraison fortunée,
Et descendit dans ce riant séjour.
Voici les vers qu'on chantait tour à tour:

« Divinités que je regrette,
» Hâtez-vous d'animer ces lieux.
» Etres charmants et fabuleux,
» Sans vous la nature est muette.
» Jeune épouse du vieux Tithon
» Pleure sur la rose naissante;
» Echo, redeviens une amante;
» Soleil, sois encore Apollon.
» Tendre Io, paissez la verdure;
» Naïades, habitez ces eaux,
» Et de ces modestes ruisseaux
» Ennoblissez la source pure.
» Nymphes, courez au fond des bois,
» Et craignez les feux du Satyre;
» Que Philomèle une autre fois
» A Progné conte son martyre.

» Renaissez, Amours ingénus :
» Reviens, volage époux de Flore ;
» Ressuscitez, Grâces, Vénus ;
» Sur des païens régnez encore.
» C'est aux champs que l'Amour naquit :
» L'Amour se déplaît à la ville.
» Un bocage fut son asile,
» Un gazon fut son premier lit ;
» Et les bergers et les bergères
» Accoururent à son berceau.
» L'azur des cieux devint plus beau ;
» Les vents de leurs ailes légères
» Osaient à peine raser l'eau ;
» Tout se taisait, jusqu'à Zéphire ;
» Et, dans ce moment enchanteur,
» La nature sembla sourire,
» Et rendre hommage à son auteur. »

Zulmis alors ouvre la bergerie,
Et le troupeau, qui s'échappe soudain,
Court deux à deux sur l'herbe rajeunie.
Volmon le suit, la houlette à la main.
Un peu plus loin Florval et son amante
Gardent aussi les dociles moutons.
Ils souriaient, quand leur bouche ignorante
Sur le pipeau cherchait en vain des sons.
Dans un verger planté par la Nature,
Où tous les fruits mûrissent sans culture,
La jeune Églé porte déjà ses pas.
Quand les rameaux s'éloignent de ses bras,
L'heureux Talcis l'enlève avec mollesse ;
Il la soutient, et ses doigts délicats
Vont dégarnir la branche qu'elle abaisse.
A d'autres soins Volny s'est arrêté.
Entre ses mains le lait coule et ruisselle ;
Et près de lui son amante fidèle
Durcit ce lait en fromage apprêté.
Aimables soins ! travaux doux et faciles !
Vous occupez en donnant le repos ;
Bien différents du tumulte des villes,
Où les plaisirs deviennent des travaux...

Un bassin pur s'étendait sous l'ombrage.
Je vois tomber les jaloux vêtements,
Qui, dénoués par la main des amants,

Restent épars sur l'herbe du rivage.
Un voile seul s'étend sur les appas ;
Mais il les couvre et ne les cache pas.
Des vêtements tel fut jadis l'usage.
Laure et Talcis, en dépit des chaleurs,
A la prairie ont dérobé ses fleurs,
Et du bassin ils couvrent la surface...

Lorsque Zulmis s'élança hors du bain,
L'heureux Volmon l'essuya de sa main.
Qu'avec douceur cette main téméraire
Se promenait sur la jeune bergère,
Qui la laissa recommencer trois fois !
Qu'avec transport il pressait sous ses doigts
Et la rondeur d'une cuisse d'ivoire,
Et ce beau sein dont le bouton naissant
Cherche à percer le voile transparent !
Ce doux travail fut long, comme on peut croire ;
Mais il finit. Bientôt de toutes parts.
La modestie élève des remparts
Entre l'amante et l'amant qui soupire.
Volmon les voit, et je l'entends maudire
Cet art heureux de cacher la laideur,
Qu'on décora du beau nom de pudeur.

Volny s'avance, et prenant la parole :
« Par la chaleur retenus dans ces lieux,
» Trompons du moins le temps par quelques jeux,
» Par des récits, par un conte frivole.

» On sait qu'Hercule aima le jeune Hylas.
» Dans ses travaux, dans ses courses pénibles,
» Ce bel enfant suivait toujours ses pas ;
» Il le prenait dans ses mains invincibles ;
» Ses yeux alors se montraient moins terribles ;
» Le fer cruel ne couvrait plus son bras ;
» Et l'univers, et Vénus, et la gloire,
» Etaient déjà bien loin de sa mémoire.
» Tous deux un jour arrivent dans un bois
» Où la chaleur ne pouvait s'introduire ;
» En attendant le retour de Zéphire,
» Le voyageur y dormait quelquefois.
» Notre héros sur l'herbe fleurissante
» Laisse tomber son armure pesante,
» Et puis s'allonge, et respire le frais,

» Tandis qu'Hylas, d'une main diligente,
» D'un dîner simple ayant fait les apprêts,
» Dans le vallon qui s'étendait auprès
» S'en va puiser une eau rafraîchissante.
» Il voit de loin un bosquet d'orangers,
». Et d'une source il entend le murmure.
» Il court, il vole où cette source pure
» Dans un bassin conduit ses flots légers.
» De ce bassin les jeunes souveraines
» Quittaient alors leurs grottes souterraines ;
» Sur le cristal leurs membres déployés
» S'entrelaçaient et jouaient avec grâce :
» Ils fendaient l'onde, et leurs yeux variés,
« Sans la troubler, agitaient sa surface.
» Hylas arrive, une cruche à la main,
» Ne songeant guère aux Nymphes qui l'admirent ;
» Il s'agenouille, il la plonge, et soudain
» Au fond des eaux les Naïades l'attirent.
» Sous un beau ciel, lorsque la nuit paraît,
» Avez-vous vu l'étoile étincelante
» Se détacher de sa voûte brillante,
» Et dans les flots s'élancer comme un trait ?
» Dans un verger, sur la fin de l'automne,
» Avez-vous vu le fruit, dès qu'il mûrit,
» Quitter la branche où longtemps il pendit,
» Pour se plonger dans l'onde qui bouillonne ?
» Soudain il part, et l'œil en vain le suit.
» Tel disparaît le favori d'Alcide.
» Entre leurs bras les Nymphes l'ont reçu,
» Et, l'échauffant sur leur sein demi-nu,
» L'ont fait entrer dans le palais humide.
» Bientôt Hercule, inquiet et troublé,
» Accuse Hylas dans son impatience ;
» Il craint, il tremble ; et son cœur désolé
» Connaît alors le chagrin de l'absence.
» Il se relève ; il appelle trois fois,
» Et par trois fois, comme un souffle insensible,
» Du sein des flots sort une faible voix.
» Il rentre et court dans la forêt paisible,
» Il cherche Hylas : ô tourment du désir !
» Le jour déjà commençait à s'enfuir ;
» Son âme alors s'ouvre toute à la rage ;
» La terre au loin retentit sous ses pas ;
» Des pleurs brûlants sillonnent son visage ;

» Terrible, il crie : *Hylas! Hylas! Hylas!*
» Du fond des bois l'écho répond : *Hylas!*
» Et cependant les folâtres déesses
» Sur leurs genoux tenaient l'aimable enfant,
» Lui prodiguaient les plus douces caresses,
» Et rassuraient son cœur toujours tremblant. »

Volny se tut ; les naïves bergères
Ecoutaient bien, mais ne comprenaient guère...

Mais revenons à nos premiers plaisirs,
Tournons les yeux sur la troupe amoureuse
Qui dans un bois, refuge des zéphyrs,
Et qu'arrosait une onde paresseuse,
Vient d'apprêter le rustique repas.
La propreté veillait sur tous les plats.
La jeune Flore, avec ses doigts de rose,
Avait de fleurs tapissé le gazon.
Le dieu du vin dans le ruisseau dépose
Ce doux nectar qui trouble la raison :
A son aspect l'appétit se réveille.
Le fruit paraît ; de feuilles couronné,
En pyramide il remplit la corbeille ;
Et dans l'osier le lait emprisonné
Blanchit auprès de la pêche vermeille.

De ce repas on bannit avec soin
Les froids bons mots toujours prévus de loin.

La Liberté n'y voulut introduire
Que les plaisirs en usage à Paphos ;
Le Sentiment dictait tous les propos,
Et l'on riait sans projeter de rire.
On termina le festin par des chants.
La voix d'Eglé, molle et voluptueuse,
Fit retentir ses timides accents ;
Et les soupirs de la flûte amoureuse,
Mêlés aux siens, paraissaient plus touchants.
L'eau qui fuyait, pour la voir et l'entendre,
Comme autrefois n'arrêta point son cours ;
Le chêne altier n'en devint pas plus tendre,
Et les rochers n'en étaient pas moins sourds ;
Rien ne changea ; mais l'oreille attentive
Jusques au cœur transmettait tous ses sons.
En les peignant, sa voix douce et naïve
Faisait germer les tendres passions.

L'heureux Volny, placé vis-à-vis d'elle,
Volny, charmé de sa grâce nouvelle,
Et de ses chants fidèle admirateur,
Applaudisait avec trop de chaleur.
Eglé se tait ; Volny l'écoute encore,
Et tient fixés ses regards attendris
Sur cette bouche où voltigent les Ris,
Et d'où sortait une voix si sonore.
Laure voit tout : que ne voit point l'amour !
De cet oubli son âme est offensée ;
Et, pour venger sa vanité blessée,
Elle prétend l'imiter à son tour.
Au seul Talcis elle affecte de prendre
Un intérêt qu'elle ne prenait pas ;
Sa voix pour lui voulait devenir tendre ;
Ses yeux distraits voulaient suivre ses pas ;
Et, quand Volny revint à sa maîtresse,
Un froid accueil affligea sa tendresse.
Il nomme Laure, elle ne l'entend plus ;
Il veut parler, on lui répond à peine.
C'en est assez : mille soupçons confus
Ont pénétré dans son âme incertaine.
Amants, amants, voilà votre portrait !
Un sort malin vous promène sans cesse
Des pleurs aux ris, des ris à la tristesse ;
Un rien vous choque, un rien vous satisfait ;
Un rien détruit ce qu'un rien a fait naître ;
Tous vos plaisirs sont voisins d'un tourment,
Et vos tourments sont des plaisirs peut-être.
Ah ! l'on dit vrai : l'Amour n'est qu'un enfant.

Volny rêvait, à sa douleur en proie ;
Et ses amis, égayés par le vin,
Remarquaient peu son trouble et son chagrin.
Pour modérer les excès de leur joie,
Zulmis s'assied, et leur fait ce récit.
Amour dictait, Amour me l'a redit.

« Dans ces beaux lieux où, paisible et fidèle,
» L'heureux Ladon coule parmi les fleurs,
» Du dieu de Gnide une jeune immortelle
» Fuyait, dit-on, les trompeuses douceurs :
» C'était Syrinx. Pan soupira près d'elle,
» Et pour ses soins n'obtint que des rigueurs.

» Au bord du fleuve, un jour que l'inhumaine
» Se promenait au milieu de ses sœurs,
» Pan l'aperçoit, et vole dans la plaine,
» Bien résolu d'arracher ces faveurs
» Que l'Amour donne et ne veut pas qu'on prenne.
» A cet aspect, tremblant pour ses appas,
» La Nymphe fuit, et ses pieds délicats,
» Sans la blesser, glissent sur la verdure.
» Déjà la fleur qui formait sa parure
» Tombe du front qu'elle crut embellir,
» Et, balancés sur l'aile du Zéphyr,
» Ses longs cheveux flottent à l'aventure.
» Tremblez, Syrinx ; vos charmes demi-nus
» Vont se faner sous une main profane,
» Et vous allez des autels de Diane
» Passer enfin aux autels de Vénus.
» *Dieu de ces bords, sauvez-moi d'un outrage!*
» Elle avait dit : sur l'humide rivage
» Son pied léger s'arrête et ne fuit plus ;
» Au fond des eaux l'un et l'autre se plongent ;
» Sa voix expire, et dans l'air étendus
» Déjà ses bras en feuilles se prolongent ;
» Son sein, caché sous un voile nouveau,
» Palpite encore, en changeant de nature ;
» Ses cheveux noirs se couvrent de verdure ;
» Et sur son corps, qui s'effile en roseau,
» Les nœuds pareils, arrondis en anneau,
» Des membres nus laissent voir la jointure.
» Le dieu, saisi d'une soudaine horreur,
» S'est arrêté ; sous la feuille tremblante
» Ses yeux, séduits et trompés par son cœur,
» Cherchent encor sa fugitive amante.
» Mais tout à coup le Zéphyr empressé
» Vient se poser sur la tige naissante,
» Et par ses jeux le roseau balancé
» Forme dans l'air une plainte mourante.
» *Ah!* dit le dieu, *ce soupir est pour moi;*
» *Trop tard, hélas! son cœur devient sensible.*
» *Nymphe chérie et toujours inflexible,*
» *J'aurai du moins ce qui reste de toi.*
» Parlant ainsi, du roseau qu'il embrasse
» Ses doigts tremblants détachent les tuyaux ;
» Il les polit, et la cire tenace
» Unit entre eux les différents morceaux.

» Bientôt sept trous de largeur inégale
» Des tons divers ont fixé l'intervalle.
» Sa bouche alors s'y colle avec ardeur.
» Des sons nouveaux l'heureuse mélodie,
» De ces soupirs imitant la douceur,
» Retentissait dans son âme attendrie.
» *Reste adoré de ce que j'aimais tant*,
» S'écria-t-il, *résonne dans ces plaines;*
» *Soir et matin tu rediras mes peines*, —
» *Et des amours tu seras l'instrument.*

» — Je le vois trop », reprit la jeune Laure,
» On ne saurait commander aux amours.
» Apollon même et tous ses beaux discours
» Ne touchent point la Nymphe qu'il adore. »
« — Non », dit Florval, « et sur le Pinde encore
» Ses nourrissons, de lauriers couronnés,
» Trouvent souvent de nouvelles Daphnés.
» La vanité sourit à leur hommage,
» On leur prodigue un éloge flatteur;
» Mais rarement de l'amour de l'ouvrage
» La beauté passe à l'amour de l'auteur.
» Lorsque Sapho prenait sa lyre,
» Et lui confiait ses douleurs,
» Tous les yeux répandaient des pleurs,
» Tous les cœurs sentaient son martyre.
» Mais ses chants aimés d'Apollon,
» Ses chants heureux, pleins de sa flamme
» Et du désordre de son âme,
» Ne pouvaient attendrir Phaon.
» Gallus, dont la muse touchante
» Peignait si bien la volupté,
» Gallus n'en fut pas moins quitté;
» Et sa Lycoris inconstante
» Suivit, en dépit des hivers,
» Un soldat robuste et sauvage
» Qui faisait de moins jolis vers,
» Et n'en plaisait que mieux, je gage.
» Pétrarque (à ce mot un soupir
» Echappe à tous les cœurs sensibles),
» Pétrarque, dont les chants flexibles
» Inspiraient partout le plaisir,
» N'inspira jamais rien à Laure;
» Elle fut sourde à ses accents;

» Et Vaucluse répète encore
» Sa plainte et ses gémissements.
» Waller soupira pour sa belle
» Les sons les plus mélodieux ;
» Il parlait la langue des dieux,
» Et Sacharissa fut cruelle.
» Ainsi ces peintres enchanteurs,
» Qui des amours tiennent l'école,
» De l'amour qui fut leur idole
» N'éprouvèrent que les rigueurs.
» Mais leur voix touchante et sonore
» S'est fait entendre à l'univers ;
» Les Grâces ont appris leurs vers,
» Et Paphos les redit encore.
» Leurs peines, leurs chagrins d'un jour
» Laissent une longue mémoire ;
» Et leur muse, en cherchant l'amour,
» A du moins rencontré la gloire. »

De ces récits l'enchaînement paisible
Du triste amant redoublait le chagrin ;
Il observait un silence pénible.
De sa maîtresse il se rapproche enfin :
« Rassurez-vous, je vais par mon absence
» Favoriser vos innocents projets.
» — Il n'est plus temps d'éviter ma présence ;
» J'ai pénétré vos innocents secrets.
» — Un autre plaît, et Laure est infidèle.
» — A vos regards une autre est la plus belle.
» — En lui parlant, vous avez soupiré.
» — Vous l'écoutiez, et vous n'écoutiez plus qu'elle.
» — Aimez en paix ce rival adoré.
» — Soyez heureux dans votre amour nouvelle.
» — Oubliez-moi. — Je vous imiterai. »
Volny s'éloigne, et, pour cacher ses larmes,
Du bois voisin il cherche l'épaisseur.
Laure en gémit ; les plus vives alarmes
Vont la punir d'un moment de rigueur.
La vanité se trouvant satisfaite,
Bientôt l'Amour parle en maître à son cœur :
Elle maudit sa colère indiscrète,
S'accuse seule, et cache de sa main
Les pleurs naissants qui mouillent son beau sein.

Le regard morne et fixé sur la terre,
Volny déjà, seul avec son ennui,
Etait entré dans la même chaumière
Que sa maîtresse habitait avec lui.
Faible, il s'assied sur ce lit de feuillage
Si bien connu par un plus doux usage.
Là tout à coup, au milieu des sanglots,
Son cœur trop plein s'ouvre, et laisse un passage
A la douleur.....

Tous ses amis entrent dans ce moment.
Le cœur rempli de crainte et d'espérance,
Laure suivait ; elle voit son amant,
Et dans ses bras soudain elle s'élance.
L'ingrat Volny, pressé de toutes parts,
Ne voulut point se retourner vers Laure ;
Il savait trop qu'un seul de ses regards
Eût obtenu ce pardon qu'elle implore.
« Ah ! dans tes yeux mets au moins tes refus.
» — Je suis trahi ; non, vous ne m'aimez plus ! »
Sa main alors repousse cette amante,
Qui d'un seul mot attendait son bonheur ;
Mais aussitôt, condamnant sa rigueur,
Il se retourne et la voit expirante.
A cet aspect, quelle fut sa douleur !
Il la saisit, dans ses bras il la presse,
Etend ses doigts pour réchauffer son cœur,
Lui parle en vain, la nomme sa maîtresse,
Et de baisers la couvre avec ardeur.
De ces baisers l'amoureuse chaleur
Rappelle enfin la bergère à la vie ;
Elle renaît, et se voit dans ses bras.
Quel doux moment ! son âme trop ravie
Retourne encore aux portes du trépas ;
Mais son ami, par de vives caresses,
Lui rend encor l'usage de ses sens.
Qui peut compter leurs nouvelles promesses,
Leurs doux regrets, leurs transports renaissants ?
Chaque témoin en devint plus fidèle.
Eglé surtout regardait son amant,
Et soupirait après une querelle,
Pour le plaisir du raccommodement.

La troupe sort ; et chacun dans la plaine
S'en va tresser des guirlandes de fleurs.

Avec plus d'art mariant les couleurs
Déjà Talcis avait fini la sienne,
Quand sa maîtresse, épiant le moment,
D'entre ses doigts l'arrache adroitement,
La jette au loin, sourit, et prend la fuite ;
Puis en arrière elle tourne des yeux
Qui lui disaient : « Viens donc à ma poursuite. »
Il la comprit, et n'en courait que mieux.
Mais un faux pas fit tomber la bergère,
Et du zéphyr le souffle téméraire
Vint dévoiler ce qu'on voile si bien.
On vit, Eglé !... Mais non ; l'on ne vit rien :
Car ton amant, réparant toutes choses,
Jeta sur toi des fleurs à pleines mains,
Et dans l'instant tous ces charmes divins
Furent cachés sous un monceau de roses.
De ses deux bras le berger qui sourit
Entoure Eglé, pour mieux cacher sa honte ;
Et ce faux pas rappelle à son esprit
Ce récit court, et qui n'est point un conte :

« Symbole heureux de la candeur,
« Jadis plus modeste et moins belle,
« Du lis qui naissait auprès d'elle
« La rose eut, dit-on, la blancheur.
» Elle était alors sans épine,
» C'est un fait. Ecoutez comment
» Lui vint la couleur purpurine ;
» J'aurai conté dans un moment.

» Dans ce siècle de l'innocence,
» Où les dieux, un peu plus humains,
» Regardaient avec complaisance
» L'univers sortant de leurs mains,
» Où l'homme, sans aucune étude,
» Savait tout ce qu'il faut savoir,
» Où l'amour était un devoir,
» Et le plaisir une habitude ;
» Au temps où Saturne régna,
» Une belle au matin de l'âge,
» Une seule (notez cela),
» Fut cruelle, malgré l'usage.
» L'histoire ne dit pas pourquoi ;
» Mais elle avait rêvé, je gage ;
» Et crut après de bonne foi

» Qu'être vierge c'est être sage.
» Je ne veux point vous raconter
» Par quel art l'enfant de Cythère
» Conduisit la simple bergère
» A ce pas si doux à sauter.
» Dans une aventure amoureuse,
» Pour le conteur et pour l'amant
» Toute préface est ennuyeuse :
» Venons bien vite au dénoûment.
» Elle y vint donc ; et la verdure
» Reçut ses charmes faits au tour,
» Qu'avait arrondis la Nature
» Exprès pour les doigts de l'Amour.

» La Pudeur voit, et prend la fuite ;
» Le berger fait ce qu'il lui plaît ;
» La bergère tout interdite
» Ne conçoit rien à ce qu'il fait.
» Il saisit sa timide proie ;
» Elle redoute son bonheur,
» Et commence un cri de douleur
» Qui se termine en cri de joie.
» Cependant du gazon naissant
» Que foulait le couple folâtre,
» Une rose était l'ornement :
» Une goutte du plus beau sang
» Rougit tout à coup son albâtre.
» Dans un coin le fripon d'Amour
» S'applaudissait de sa victoire ;
» Et voulant de cet heureux jour
» Laisser parmi nous la mémoire :
» *Conserve à jamais ta couleur,*
» Dit-il à sa rose nouvelle ;
» *De tes sœurs deviens la plus belle ;*
» *D'Hébé sois désormais la fleur ;*
» *Ne croîs qu'au mois où la nature*
» *Renaît au souffle du printemps,*
» *Et d'une beauté de quinze ans*
» *Sois le symbole et la peinture.*
» *Ne te laisse donc plus cueillir*
» *Sans faire éprouver ton épine ;*
» *Et qu'en te voyant on devine*
» *Qu'il faut acheter le plaisir.*

» Ce récit n'est point mon ouvrage,
» Et mes yeux l'ont lu dans Paphos
» A mon dernier pèlerinage.
» En apostille étaient ces mots :
» *Tendres amants, si d'aventure*
» *Vous trouvez un bouton naissant,*
» *Cueillez; le bouton en s'ouvrant*
» *Vous guérira de la piqûre.* »

Florval alors s'assied contre un ormeau.
Sur ses genoux ses deux mains rapprochées
Tiennent d'Eglé les paupières cachées,
Et de son front portent le doux fardeau.
Tous à la fois entourent la bergère,
Qui leur présente une main faite au tour,
Et les invite à frapper tour à tour.
Naïs approche et frappe la première ;
Pour mieux tromper elle écarte les doigts,
Et sur le coup fortement elle appuie.
La main d'albâtre en fut un peu rougie.
Eglé se tourne, examine trois fois,
Et sur Volmon laisse tomber son choix.
« Ce n'est pas lui ; replacez-vous encore. »
Elle obéit, et soudain son amant
Avec deux doigts la touche obliquement.
« Oh ! pour le coup, j'ai bien reconnu Laure.
» — Vous vous trompez », lui dit-on sur-le-champ ;
Et l'on sourit de sa plainte naïve.
Déjà Zulmis lève une main furtive ;
Mais le joueur, moins juste que galant,
Ouvre ses doigts, et permet à la belle
De l'entrevoir du coin de la prunelle.
Cette fois donc Eglé devine enfin.
L'autre à son tour prend la place, et soudain
Sur ses beaux doigts qui viennent de s'étendre
Est déposé de baiser le plus tendre
« Oh ! c'est Volmon, je le reconnais là ! »
Volmon se tut, mais son souris parla.

Sur le gazon la troupe dispersée
Goûtait le frais qui tombait des rameaux.
Volmon rêvait à des plaisirs nouveaux,
Et ce discours dévoila sa pensée :

« L'histoire dit qu'à la cour de Cypris
» On célébrait une fête annuelle,

» Où du baiser on disputait le prix.
» On choisissait des belles la plus belle,
» Jeune toujours, et n'ayant point d'amant.
» Devant l'autel sa main prêtait serment ;
» Puis, sous un dais de myrte et de feuillage,
» Des combattants elle animait l'ardeur,
» Et dans ses doigts elle tenait la fleur
» Qui du succès devait être le gage.
» Tous les rivaux, inquiets et jaloux,
» Formant des vœux, arrivaient à la file ;
» Devant leur juge ils ployaient les genoux ;
» Et chacun d'eux sur sa bouche docile
» De ses baisers imprimait le plus doux.
» Heureux celui dont la lèvre brûlante
» Plus mollement avait su se poser !
» Heureux celui dont le simple baiser
» Du tendre juge avait fait une amante !

» Renouvelons la fête de Cythère ;
» De nos baisers essayons le pouvoir ;
» Dans l'art heureux de jouir et de plaire,
» On a toujours quelque chose à savoir. »

« — Non », dit Eglé, « ce galant badinage
» Ne convient plus dès qu'on a fait un choix ;
» Le tendre Amour ne veut point de partage,
» Et *tout ou rien* est une de ses lois. »

Zéphyre alors, commençant à renaître,
Vient modérer les feux brûlants du jour ;
Chacun retourne à son travail champêtre,
Disons plutôt à celui de l'amour.

De ses rayons précipitant le reste,
Phébus touchait aux bornes de son cours,
Et s'en allait dans le sein des amours
Se consoler de la grandeur céleste ;
Son disque d'or qui rougit l'horizon
Ne se voit plus qu'à travers le feuillage ;
Et, du coteau s'éloignant davantage,
L'ombre s'allonge et court dans le vallon.
Enfin la troupe, au château retournée,
De la cité prend le chemin poudreux ;
Mais tous les ans elle vient dans ces lieux
Renouveler la champêtre journée.

LA GUERRE DES DIEUX

CHANT PREMIER

Dans ce temps-là, frères, de l'évangile
Ma piété méditait quelques mots ;
Il était nuit, et le sommeil tranquille
Autour de moi prodiguait ses pavots ;
Une éclatante et soudaine lumière
Frappe mes yeux ; des parfums inconnus
Sont tout à coup dans les airs répandus ;
En même temps d'une voix étrangère
Je crois entendre et j'entends les doux sons.
Je me retourne, et sur mon secrétaire
Je vois perché le plus beau des pigeons.
A cet éclat, à cette voix divine,
Sur mes genoux je tombe, je m'incline,
Et dis : « Seigneur, que voulez-vous de moi ?
— En vers dévots il faut chanter ma gloire.
Il faut chanter notre antique victoire,
Et des Français corroborer la foi.
— Hélas ! Seigneur, à cette œuvre sublime
D'autres auraient un droit plus légitime.
De vos combats, de vos exploits divers,
Quoique dévot, j'ai peu de connaissance :
Le temps d'ailleurs corrige les travers ;
Et j'ai sans peine abjuré prose et vers.
— Je le sais bien ; mais à ton impuissance
Je suppléerai : recueille tes esprits,
Sois attentif ; je vais dicter, écris. »
Sans examen je dois donc tout écrire.
Si dans mes vers se glissent quelquefois
Des traits hardis, étrangers à ma lyre,
On aurait tort d'en accuser mon choix ;
La faute en est à celui qui m'inspire.
En vérité, frères, je vous le dis,
De Jupiter on célébrait la fête.
Les Dieux divers, grands, moyens et petits,
Devant son trône ayant courbé leur tête,

Dînaient au ciel, et de leur souverain
Ils partageaient le délicat festin.
Leur nourriture est friande et légère.
Quelques Eurus envoyés sur la terre
Leur apportaient le parfum des autels ;
Sur des plats d'or on mangeait l'ambroisie,
Et l'on buvait dans l'agate polie
Ce doux nectar qui fait les immortels.
Comme ils buvaient, arrive à tire d'aile
L'oiseau divin qui porte Jupiter :
« Maître, dit-il, dans les plaines de l'air,
Placé par toi, je faisais sentinelle.
Mes yeux sont bons ; ils ont vu tout là-bas
Des étrangers d'assez mince apparence,
Au maintien humble, aux cheveux longs et plats,
Baissant leurs fronts jaunis par l'abstinence,
Marcher sans bruit, de côté, pas à pas,
Les mains en croix sur leur maigre poitrine,
Et par milliers franchir à la sourdine
Le mur sacré qui cerne tes Etats.
— Partez, Mercure, allez les reconnaître,
Dit Jupiter, et sachez leurs desseins. »
Minerve alors : « Ces gens-là sont peut-être
De nouveaux dieux, devenus nos voisins.
— Le croyez-vous, ma fille. — Je le crains.
A nos dépens l'homme commence à rire,
Et nos excès prêtent à la satire.
Nous vieillissons, je le dis sans détour ;
Notre crédit baisse de jour en jour ;
Je crains Jésus. — Fi donc ! Ce pauvre diable,
Fils d'un pigeon, nourri dans une étable,
Et mort en croix, serait Dieu ? — Pourquoi non ?
— Le plaisant Dieu ! — Plus il est ridicule,
Mieux il convient à l'espèce crédule
Chez qui tout prend, excepté la raison.
Sa loi d'ailleurs aux tyrans est utile ;
De l'esclavage elle rive les fers ;
De Constantin la politique habile
L'adoptera : malheur à l'univers ! »
On va très vite alors qu'on a quatre ailes :
Voilà Mercure, il entre, et sur son front
On lit déjà de fâcheuses nouvelles.
« Ce sont des dieux. — Se peut-il ? Quel affront !
— Ce sont des dieux bien reconnus, vous dis-je,

Chez les Romains plus que nous en crédit.
Sans dignité, sans grâce et sans esprit,
Leur prompt succès me paraît un prodige.
J'ai lu pourtant leur brevet sur vélin
En bonne forme et signé *Constantin.*
Par cet écrit, Jupiter, on t'engage
A respecter Jésus-Christ et sa cour;
Et la moitié du céleste séjour
De ce faquin doit être l'apanage. »
  Au dernier mot de ce fâcheux récit,
De toutes parts s'élève un cri de rage :
Tombons sur eux! au combat! au carnage!
Ils y couraient; mais calme en son dépit,
En se levant, leur maître formidable
Fronce deux fois son sourcil redoutable.
Le vaste Olympe aussitôt s'ébranla;
Les tapageurs, immobiles et blêmes,
Baissaient les yeux; le plus hardi trembla,
Et ses genoux se plièrent d'eux-mêmes.
« Vous le voyez, leur dit l'Olympien.
D'un air content, Jésus ne m'ôte rien;
J'ai conservé ma puissance première;
Je règne encore, et malgré les jaloux,
De mon sourcil la force est bien entière :
Modérez donc un imprudent courroux.
Plus sage qu'eux, parlez, belle Minerve;
Expliquez-vous sans crainte et sans réserve.
  — Vous le savez, l'homme fait les faux dieux,
Et les défait au gré de son caprice,
Dit la déesse; il faut donc dans les cieux
Que Jésus-Christ librement s'établisse.
Point de combats; notre effort impuissant
Affermirait son empire naissant.
Le mépris seul nous en fera justice. »
  De Jupiter c'était aussi l'avis.
Il ordonna qu'on laissât sans obstacle
Les dieux chrétiens placer leur tabernacle,
Et s'arranger dans leur beau paradis.
  « Il faut du moins les voir et les connaître,
Dit Apollon. Si j'en crois les propos,
Nous avons là d'assez tristes rivaux,
Heureux pourtant, aujourd'hui nos égaux,
Et qui demain nous supplantent peut-être.
Sachons leurs mœurs, leurs allures, leur ton,

Et leurs défauts. Ici la table est prête :
Que Jupiter, par un message honnête,
Leur offre à tous un dîné sans façon.
Vous en rirez, et le rire est si bon !
Tout parvenu d'ailleurs est susceptible.
En qualité de premiers possesseurs,
De cet Olympe, hélas ! trop accessible,
Il nous convient de faire les honneurs. »
  A ce discours qui flattait sa rancune,
De l'auditeur la malice applaudit,
De Jupiter la gravité sourit.
Il haïssait le Christ et sa fortune ;
Autant qu'un autre il était curieux :
Mercure donc interroge ses yeux,
Part comme un trait, et les *bravo* le suivent.
Une heure après les conviés arrivent.
Etaient-ils trois, ou bien n'étaient-ils qu'un ?
Trois en un seul : vous comprenez, j'espère ?
Figurez-vous un vénérable père,
Au front serein, à l'air un peu commun,
Ni beau ni laid, assez vert pour son âge,
Et bien assis sur le dos d'un nuage.
Blanche est sa barbe ; un cercle radieux
S'arrondissait sur sa tête penchée ;
Un taffetas de la couleur des cieux
Formait sa robe ; à l'épaule attachée,
Elle descend en plis nombreux et longs,
Et flotte encore par-delà ses talons.
De son bras droit à son bras gauche vole
Certain pigeon coiffé d'une auréole,
Qui de sa plume étalant la blancheur,
Se rengorgeait de l'air d'un orateur.
Sur ses genoux un bel agneau repose,
Qui bien lavé, bien frais, bien délicat,
Portant au cou ruban couleur de rose,
De l'auréole emprunte aussi l'éclat.
Ainsi parut le triple personnage.
En rougissant la vierge le suivait,
Et sur les dieux accourus au passage
Son œil modeste à peine se levait.
D'anges, de saints, une brillante escorte
Ferme la marche et s'arrête à la porte.
  L'Olympien à ses hôtes nouveaux
De compliment adresse quelques mots

Froids et polis. Le vénérable Sire
Veut riposter, ne trouve rien à dire,
S'incline, rit, et se place au banquet.
L'agneau bêla d'une façon gentille.
Mais le pigeon, l'esprit de la famille.
Ouvre le bec, et son divin fausset
A ces païens psalmodie un cantique
Allégorique, hébraïque et mystique.
Tandis qu'il parle, avec étonnement
On se regarde ; un murmure équivoque,
Un ris malin que chaque mot provoque,
Mal étouffés circulent sourdement.
Le Saint-Esprit, qui pourtant n'est pas bête,
Rougit, se trouble, et tout court il s'arrête.
De longs *bravo*, des battements de main,
Au même instant ébranlèrent la salle.
« Voilà, dit-on, la pompe orientale.
Quel choix ! quel goût ! ces vers-là sont divins. »
Le beau pigeon qui sentait l'ironie,
Attribuant son désastre à l'envie,
Dissimula sa haine et son humeur.
Il poussait loin l'amour-propre d'auteur.
  Le dîné vint ; exquise était la chère ;
Et l'abstinence, aux chrétiens familière,
Des conviés redoublait l'appétit.
L'un dévorait. La gentille échansonne
Qu'on nomme Hébé, malignement sourit,
Et de nectar à coups pressés l'entonne.
Le doux Jésus, qu'on sollicite en vain,
Honteux, gêné, ne regardant personne,
Croyant de plus que le bon ton ordonne
De peu manger, répond : Je n'ai pas faim.
L'auteur tombé, par esprit de vengeance,
En mangeant bien prend un air dédaigneux,
Et du dégoût affectant l'apparence,
Il semble dire : On pourrait dîner mieux.
Junon, Vénus, et d'autres immortelles,
Qui de leur rang affichaient trop l'orgueil,
Daignaient à peine honorer d'un coup d'œil
Ces dieux bourgeois, et chuchotaient entre elles.
  Impoliment elles tournaient le dos,
Et se moquaient de la brune Marie.
Son embarras, son air de modestie,
Servaient de texte à leurs malins propos.

Qu'une fillette au village élevée,
Et dans Paris par le coche arrivée,
A Tivoli, qu'elle ornera si bien,
Vienne montrer sa beauté pure et fraîche,
Son teint vermeil emprunté de la pêche,
Ses traits charmants, et son gauche maintien.
Les connaisseurs l'entourent et la suivent :
Mais à grand bruit nos sultanes arrivent,
Jettent sur elle un coup d'œil méprisant,
Et leur dépit se console en disant :
« Fi donc ! elle est sans grâce et sans tournure :
Quel air commun ! Quelle sotte coiffure ! »
Belle Marie, au Tivoli des cieux,
Ainsi parlaient tes rivales altières.
Mais, n'en déplaise à ces juges sévères,
De grands yeux noirs, doux et voluptueux,
Des yeux voilés par de longues paupières,
Quoique baissés, sont toujours de beaux yeux ;
Sans qu'elle parle, une bouche de rose
Est éloquente, et même on lui suppose
Beaucoup d'esprit ; de pudiques tetons,
Bien séparés, bien fermes et bien ronds,
Et couronnés par une double fraise,
Chrétiens ou Juifs, pour celui qui les baise,
N'en sont pas moins de fort jolis tetons.
Aussi les dieux se disaient : « La petite
Est très gentille, et ne s'en doute pas.
Ne pourrait-on de cette Israélite
Déniaiser les novices appas ?
Pour s'amuser, qu'Apollon l'entreprenne ;
D'une passade elle vaut bien la peine. »
Mais Apollon chantait alors des vers
Dignes du ciel ; cent instruments divers
Accompagnaient sa voix pure et sonore.
On vit après la vive Terpsichore,
La fraîche Hébé, les Grâces, et l'Amour,
Dans un ballet figurer tour à tour.
La Sainte Vierge, au spectacle attentive,
Ne cache point son doux ravissement ;
Elle applaudit, et sa bouche naïve
Laisse échapper deux mots de compliment.
Ce n'est pas tout : la modeste Marie,
S'apercevant qu'on la trouve jolie,
Qu'avec plaisir Apollon l'écoutait,

Et qu'auprès d'elle en cercle on s'arrêtait,
Par le succès justement enhardie,
Avec esprit aux païens répondait.
Certain motif que sans peine on devine
La fait sortir : la courrière divine,
Sachant pourquoi, la guide poliment,
Et de Vénus ouvre l'appartement.
Mais soit dessein, soit hasard, la traîtresse
Ferme la porte, et seulette la laisse.
  La Vierge sainte, à l'aspect imprévu,
A la beauté de ce charmant asile,
Reste longtemps de surprise immobile.
Je le conçois ; elle n'a jamais vu
Que l'atelier obscur et misérable
De son époux, son village, et l'étable
Où sur la paille elle accoucha d'un Dieu.
De sa surprise elle revient un peu :
Au cabinet d'abord elle s'avance ;
Pour elle il s'ouvre, et présente à ses yeux
De belle agate un vase précieux,
De forme ovale et doré sur son anse.
Ne cassons rien, dit-elle, en remettant
Le meuble heureux qu'elle prit un instant.
Avec lenteur alors elle traverse
D'appartements une suite diverse,
De grands salons richement décorés,
De frais boudoirs au plaisir consacrés.
Le goût y règne, et non la symétrie.
Des pots épars, des corbeilles de fleurs,
Le nard et l'ambre, et surtout l'ambroisie,
Parfument l'air de suaves odeurs.
Remarquant tout, notre Vierge imprudente
Voit de Cypris la tunique élégante,
Les brodequins, le voile précieux,
Le réseau d'or qui retient ses cheveux,
Et sa guirlande, et sa riche ceinture.
Elle se dit : « Une telle parure
Doit embellir ; elle me siérait bien ;
Essayons-la ; d'un moment c'est l'affaire ;
Personne ici ne viendra me distraire,
Oh ! non, personne, et je ne risque rien. »
C'était pour elle un difficile ouvrage ;
De la toilette elle avait peu l'usage ;
Le temps pressait d'ailleurs, et gauchement

Elle ajusta ce nouveau vêtement.
Elle interroge une glace fidèle
Qui lui répond : Vénus n'est pas plus belle.
Se regardant et s'admirant toujours.
Elle disait, mais tout bas : « Les Amours
Peut-être ici me prendraient pour leur mère. »
Et des Amours la cohorte légère
Soudain se montre, et l'entoure, et lui dit :
« Jeune maman, par quelle heureuse adresse
A vos attraits ajoutez-vous sans cesse ? »
D'étonnement d'abord elle rougit,
Puis se rassure, et tendrement sourit,
A ces enfants qui l'avaient alarmée.
L'un sur ses mains verse l'eau parfumée
Qu'un autre essuie ; ils sèment sur ses pas
Le frais jasmin et la rose nouvelle ;
Puis avec grâce ils unissent leurs bras.
Et sortent tous, en chantant : Qu'elle est belle !

De la louange on sait que le poison
Est très actif ; cette scène imprévue
De notre sainte enivre la raison.
Pour s'achever, elle porte la vue
Sur des tableaux où la tendre Cypris
Faisait un dieu de son cher Adonis.
Des voluptés la dangereuse image
Trouble ses sens ; une vive rougeur,
Qui n'était plus celle de la pudeur,
A par degrés coloré son visage.
Elle entre alors dans un dernier boudoir.
Où des coussins d'une pourpre éclatante,
Formant un lit, invitaient à s'asseoir.
Elle fait mieux, et s'y couche. Imprudente !
Levant des yeux languissants et distraits,
Avec surprise elle voit ses attraits,
Son attitude et ses grâces nouvelles,
Multipliés par des miroirs fidèles.
Elle sourit, elle ouvre ses beaux bras.
Ne saisit rien, soupire, et dit tout bas :
« Jeune Panther, objet de ma tendresse.
Que n'es-tu là ! ton heureuse maîtresse,
Ainsi vêtue, enchanterait tes yeux ;
Ce lit pour nous serait délicieux. »
On entre. O ciel ! c'est le dieu du Parnasse.
Pour se lever elle fait un effort ;

Sur les coussins Apollon la replace,
Ses mains il baise, et dit avec transport :
« Ne fuyez pas, ô reine d'Idalie !
J'ai quelques droits, et vous voilà si bien !
— Hélas ! Monsieur, je m'appelle Marie,
Et non Vénus ; laissez-moi, je vous prie ;
Laissez-moi donc. — Oh ! je n'en ferai rien ;
Impunément on n'est pas aussi belle.
C'est Vénus même, ou c'est encor mieux qu'elle.
— Je vais crier. — Tout comme il vous plaira ;
Mais à vos cris ici l'on entrera ;
Votre costume est païen, l'on rira ;
Peut-être aussi quelqu'un se fâchera.
Se plaindre un peu, menacer sans colère,
Beaucoup rougir, c'est en pareille affaire
Tout ce qu'on peut et tout ce qu'on doit faire. »
Point de réplique à ce sage discours.
Baissant les yeux, déjà faible et tremblante,
Déjà vaincue, elle combat toujours.
Mais tout à coup une bouche insolente
Vient séparer ses lèvres de corail,
Et de ses dents baise le blanc émail.
Sur les coussins, malgré son vain murmure,
Le dieu pressant la pousse avec douceur ;
Un long soupir échappe de son cœur,
Et ce soupir disait : Quelle aventure !
Les dieux font bien et font vite. Apollon
Dans ses transports conservait sa raison ;
Pour notre sainte il craignait le scandale.
Sacrifiant le reste de ses feux,
Il sortit donc, rajusta ses cheveux,
Et d'un air froid il rentra dans la salle.
En ce moment Terpsichore attachait
Tous les regards. La craintive Marie
Vermeille encor, de moitié plus jolie,
Parut enfin au dernier coup d'archet.
Le beau pigeon, gonflé de jalousie,
Se lève, et dit au modeste papa,
Qui sans plaisir avait vu tout cela :
« Qu'attendez-vous ? la séance est finie ;
Voici bientôt l'heure de l'*Angelus* ;
Allons-nous-en, et ne revenons plus.
— Allons-nous-en, répète le bon père ;
— Allons-nous-en, répète aussi Jésus » ;

Et par un signe il avertit sa mère.
De s'en aller elle eut quelque chagrin.
La nouveauté de ce banquet divin,
Le chant, la danse, et les tendres fleurettes
Qui chatouillaient ses oreilles discrètes,
L'avaient séduite, et son goût se formait.
D'un certain dieu l'audace peu commune
Lui déplut fort ; mais douce est sa rancune ;
Au paganisme elle s'accoutumait.
Pendant la route elle en parlait sans cesse.
Le Père donc lui dit avec simplesse :
« Ma chère enfant, peut-être que j'ai tort ;
Mais d'Apollon la musique m'endort.
Je n'entends plus rien à cette mélodie.
Il aurait dû nous donner du plain-chant ;
Cela vaut mieux. Quant à la poésie,
Le Saint-Esprit n'en est pas très content.
— On peut m'en croire, elle est faible et commune,
Dit le pigeon ; pas un mot des serpents ;
Tous les lions y conservent leurs dents.
On n'y voit point le soleil et la lune
Danser ensemble et soudain s'abîmer,
Ni du Liban les cèdres s'enflammer.
— Des grands ballets la beauté me fatigue,
Disait Jésus, et ces chaconnes-là
Ne valent point le menuet, la gigue,
Que l'on dansait aux noces de Cana. »
La Trinité, discourant de la sorte,
Au Paradis rentre avec son escorte.

CHANT SECOND

Belle Marie, ô toi dont la candeur,
Les yeux baissés et le simple langage,
Souvent d'un fils désarment la rigueur,
Entends ma voix, et reçois mon hommage !
Ton cœur sensible, et doux comme tes traits,
A la pitié ne se ferme jamais ;
Tu compatis aux faiblesses humaines ;
De courts plaisirs parmi de longues peines

Ne semblent pas à tes yeux des forfaits.
De ces plaisirs écarte le tonnerre ;
Demande au ciel grâce pour les amours,
Pour les baisers qui consolent la terre ;
Par l'inconstance ils sont punis toujours.
Vénus jadis par des soins efficaces
Les protégeait ; mais trop vieille est Vénus,
Trop libertine, et l'homme n'en veut plus.
Dans cet emploi c'est toi qui la remplaces.
Ah ! puisses-tu longtemps le conserver !
Puisse ton fils ne jamais éprouver
Le sort fâcheux et la chute bizarre
Qu'à Jupiter doucement il prépare !
  De Jupiter le vaste et beau palais
Avait pour base une haute colline.
Sur tout l'Olympe il s'élève et domine.
Un mur de bronze en interdit l'accès ;
Et sur ce mur qui menace la plaine,
En sentinelle on place tour à tour
Bacchus, Diane et ces fils de l'amour,
Ces deux jumeaux que pondit une reine.
Bellone et Mars au combat préparés,
De sang chrétien dès longtemps altérés,
Gardent la porte et sauront la défendre.
Leur fier courage aimerait mieux l'ouvrir ;
Et quelquefois il s'indigne d'attendre
Un ennemi qu'il voudrait prévenir.
Jupiter place au pied de la montagne
D'autres guerriers ; plus loin dans la campagne
Il établit ses postes avancés ;
Mais d'attaquer il fait défense expresse ;
Et prudemment sur la frontière il laisse
Quelques Sylvains en vedette placés.
  Le paradis autrement s'organise.
Au beau milieu des nuages ouverts,
Sur un autel environné d'éclairs,
Du triple dieu la grandeur est assise.
A ses genoux, ou bien à leurs genoux,
La Vierge occupe un tabouret modeste.
Le doux Jésus, du bon ordre jaloux,
Devant l'autel range la cour céleste.
Au premier banc brillent les *Séraphins*,
Du beau Trio contemplateurs fidèles :
Ces clairs flambeaux, ces lampes éternelles,

Brûlent toujours devant le saint des saints ;
Le pur amour sans cesse les consume,
Le pur amour sans cesse les rallume.
Plus bas on voit des visages très ronds,
Et très vermeils, des cheveux courts et blonds,
De beaux yeux bleus, des bouches aussi belles,
De frais mentons d'où s'échappent deux ailes,
Mais point de corps ; ces minois enfantins,
Ces têtes-là se nomment *Chérubins* :
Nous les aimons ; nos peintres de village
Dans leurs tableaux en font souvent usage.
Viennent après les *Dominations*,
Trônes, *Vertus*, *Principautés*, *Puissances*,
Esprits pesants, grosses intelligences,
Qu'on charge peu de saintes missions.
Regardant tout, mais à tout inhabiles,
Les bras croisés, ils sont là sur deux files,
Propres sans plus à garnir les gradins ;
A cet emploi se borne leur génie :
C'est ce qu'au bal nous autres sots humains
Nous appelons faire tapisserie.
 Du ciel ensuite arrivent les guerriers.
Les généraux, colonels, officiers,
Connus là-haut sous le titre d'*Archanges*,
Le sabre en main, conduisent leurs phalanges.
Sous les drapeaux les *Anges* réunis
Sont par Jésus inspectés et bénis.
De gaze fine une robe légère,
Un casque d'or à panache flottant,
Un bouclier, un tranchant cimeterre,
De ces guerriers forment l'accoutrement.
Du Paradis la milice innombrable
Obéissait au valeureux Michel,
Qui sous ses pieds a terrassé le diable.
Pour suppléants il a ce Gabriel,
Beau messager, que la Vierge Marie
Toujours protège, et l'adroit Raphaël,
Qui sut jadis avec un peu de fiel
Désaveugler le bonhomme Tobie.
Plus bas enfin on voit tous les Elus
Dans le parterre ensemble confondus.
Plusieurs, dit-on, vantés par la légende,
N'en sont pas moins des Saints de contrebande,
De francs vauriens, pour tels bien reconnus,

Par la cabale au ciel sont parvenus.
Mais quel remède? Un caprice du pape
D'un réprouvé peut faire un bienheureux
En vain Satan lui réservait ses feux;
Sa bulle en main, à l'enfer il échappe.
Sans peine donc on entre en paradis,
Lorsque dans Rome on a quelques amis.
  Du saint Trio l'œil avec complaisance
Erra longtemps sur sa nombreuse cour;
C'était pour lui nouvelle jouissance.
Puis il se lève, et dit : « Jusqu'à ce jour
Errant, banni, vexé par l'injustice,
Je ne pouvais régler votre service;
Mais à présent je triomphe à mon tour;
Me voilà dieu : du céleste séjour
Il faut fixer l'éternelle police.
Je veux d'abord une garde d'honneur
Autour de moi; car je suis le Seigneur,
Entendez-vous? et j'aime qu'on me garde.
Trois fois par jour l'*Angelus* sonnera :
Devant mon trône on se rassemblera,
Et d'y manquer qu'aucun ne se hasarde.
Pendant une heure en contemplation,
Vous jouirez de cette vision
Que les savants nomment intuitive.
Exprès pour vous, de ma gloire trop vive
J'adoucirai l'éclat et le fracas :
Vos faibles yeux n'y résisteraient pas.
Vous chanterez, car le plain-chant m'amuse,
Et sur ce point je n'admets pas d'excuse;
Vous chanterez l'*Excelsis gloria*,
Et des Noëls, et des *Alleluia*.
Vous me louerez, car j'aime la louange;
Vous me louerez, car je suis le Seigneur,
Le Seigneur Dieu, le Dieu fort et vengeur,
Entendez-vous? Et je veux qu'on s'arrange
Pour me louer, et ne louer que moi :
Je suis jaloux, je ne sais pas pourquoi.
Sur ce, partez; veillez sur vos églises,
Et des païens redoutez les surprises. »
  Chacun s'éloigne avec docilité.
Le Saint-Esprit, et le Fils, et le Père,
Près de la Vierge, au fond du sanctuaire,
Sont réunis en petit comité.

Leur entretien a de quoi nous instruire,
Et mot à mot je dois vous le redire.

LE PÈRE

Convenez-en, chez le sot genre humain
Nous avons fait un rapide chemin

JÉSUS-CHRIST

En vérité, lorsque dans une étable
Ma pauvre mère accoucha sans secours ;
Lorsqu'à vingt ans, oisif et misérable,
Au pain d'autrui j'avais souvent recours ;
Lorsqu'avec peine un docteur charitable
M'apprit à lire, et que dans mes leçons
Du roi David j'expliquais les chansons ;
Interrogé par Anne le pontife,
Remis ensuite à son gendre Caïphe,
Quand je me vis de fouetteurs entouré,
Par ce Caïphe à Pilate livré,
Par ce Pilate envoyé chez Hérode
Qui voulait voir le prophète à la mode,
Et par Hérode à Pilate rendu,
Puis sur ma croix tristement étendu ;
Certes alors je ne prévoyais guères
Ce qui m'arrive. On parle de mystères ;
Notre succès est le premier de tous.

LE SAINT-ESPRIT

D'autres l'auraient obtenu comme nous.
Le changement à l'homme est nécessaire :
En fait d'erreurs il choisit la dernière.
Dieu, le vrai Dieu, l'unique, l'éternel,
En le créant, lui dit : « Sois immortel.
Je t'ai donné pour loi ta conscience ;
Au bien toujours elle conduit tes pas ;
Elle est ton juge au-delà du trépas ;
Elle punit, pardonne, ou récompense. »
Rien de plus simple ; aussi l'homme trouva
Ce fond trop pâle, et soudain le broda.
Il se fit donc des dieux moins invisibles,
Moins grands, mois bons et surtout plus terribles.
Aux sages lois écrites dans son cœur
Il ajouta des notes, des oracles,
Un évangile, et toujours des miracles.
Le seul remords ne fait pas assez peur ;

Il lui fallut des serpents, des furies,
De gros vautours, de hideuses harpies,
Des coups de fouets, de fourches, de hoyaux,
A tour de bras appliqués sur le dos,
Des lacs brûlants et sans fond et sans bornes,
Des cris, des pleurs, des diables, et des cornes,
Et tout cela pendant l'éternité.
Mais des vertus quelle est la récompense?
Nouveau travail, nouvelle extravagance.
D'après ses goûts, chacun à volonté
Se fait au ciel un séjour enchanté.
La vieille y prend un visage de rose,
Le libertin y baise avec transport
Ce qui lui plaît ; le faible y devient fort,
Des éléments l'ambitieux dispose ;
Celui-ci boit ; celui-là fume et dort ;
L'un n'y fait rien ; nous autres, pas grand'chose ;
Car l'homme, hélas ! mesquin dans ses désirs,
Se connaît mieux en tourments qu'en plaisirs.
Quoi qu'il en soit, crédule il nous adore ;
Profitons-en. Jupiter passera,
Nous passerons, et bien d'autres encore :
Un seul demeure, un seul fut, et sera.

LE PÈRE

Amen, Amen. Ce sermon d'évangile
M'a paru long, et j'allais m'endormir.
Votre conseil n'en est pas moins utile :
Sur notre autel il faut nous affermir,
Et profiter du pouvoir qu'on nous prête.
Profitons-en sur l'heure. A moi, les vents !
Soufflez, sifflez, je veux une tempête.

JÉSUS-CHRIST

Voyez combien ils sont obéissants !
Déjà du jour les rayons s'obscurcissent ;
Sur l'horizon les vapeurs s'épaississent ;
Jusqu'au zénith les nuages poussés,
Noirs, menaçants, l'un sur l'autre entassés,
Surchargent l'air de leur masse immobile :
En vérité, l'on n'est pas plus docile.

LE PÈRE

Savez-vous bien qu'un bel orage est beau ?

LE SAINT-ESPRIT

Très beau, surtout quand on le fait soi-même.

LE PÈRE

Il pleut, il grêle ; et voilà ce que j'aime :
C'est pour la terre un déluge nouveau.

LA VIERGE

De ce déluge arrêtez les ravages,
Seigneur, mon Dieu ! de cinquante villages
En un moment vous noyez les moissons.
Adieu les fleurs, les savoureux melons,
Et tous les fruits que la terre obstinée
Accorde à peine au travail d'une année.
Pourquoi troubler la marche des saisons ?
Au mois de juin, de la vigne étonnée
Ne gelez pas les innocents bourgeons ;
Ou l'homme alors, qui sur nous aime à mordre,
En conclura que vous n'avez point d'ordre.

JÉSUS-CHRIST

Le vin, ma mère, est toujours dangereux ;
Il suffira qu'on en ait pour la messe.

LE PÈRE

L'enfant dit vrai ; d'ailleurs à ma sagesse
Tout est permis ; je fais ce que je veux.
Je fais n'est pas le mot propre et technique ;
Triple je suis, sans cesser d'être unique ;
Et *je faisons* vaudrait peut-être mieux :
Mais vous cédez quelque chose au plus vieux.
Plus vieux ? non pas ; nous sommes du même âge.
De moi pourtant tous deux vous procédez :
Je vous ai donc d'un moment précédés ?
On le croirait, c'est assez là l'usage ;
Point, mes enfants se trouvent jumeaux.
Notre amalgame est un plaisant chaos,
Et je m'y perds. Revenons à l'orage.

LE SAINT-ESPRIT

Il va très bien. Voyez-vous ces vaisseaux
Battus, brisés, engloutis par les flots ?
Voici l'instant d'essayer le tonnerre,
Ce vrai cachet de la divinité.
Cherchez un but ; foudroyez sur la terre
Quelque vaurien qui l'aura mérité.

LA VIERGE

Pourquoi sur lui presser votre vengeance?
Demain peut-être il ferait pénitence.

LE PÈRE

Dans la forêt, remarquez-vous là-bas
Un bon curé qui, malgré la tempête,
Va d'un mourant adoucir le trépas,
Et ce voleur qui brusquement l'arrête?
Sur le ciboire il veut porter la main,
Car il est d'or : le prêtre fuit en vain;
Déjà le fer est levé sur sa tête.
Fort à propos j'arrive à son secours
Feu!

LE SAINT-ESPRIT

Vous tremblez.

LE PÈRE

Ces foudres sont bien lourds.

LE SAINT-ESPRIT

Lancez donc.

LE PÈRE

Ouf! le drôle est-il en cendre?

LA VIERGE

Eh! non vraiment; votre carreau vengeur
S'est détourné sur l'innocent pasteur,
Et roide mort vous venez de l'étendre.

LE PÈRE

Au paradis qu'on le place à l'instant.

LE SAINT-ESPRIT

Ces foudres-là seront nos amusettes;
Mais bien viser est un point important,
Et désormais vous prendrez des lunettes.

LE PÈRE

Soit. Au surplus nous pouvons, je le vois,
Nous divertir ici comme des rois.

LE SAINT-ESPRIT

Ces païens seuls me donnent de l'ombrage.

JÉSUS-CHRIST

C'est, je l'avoue, un fâcheux voisinage.

LE PÈRE

Notre ennemi plus que nous est gêné :
Cela console, et nous pouvons attendre.

JÉSUS-CHRIST

A ces messieurs nous devons un dîné ;
Bon ou mauvais, il convient de le rendre.

LE PÈRE

Ainsi soit-il. D'archanges radieux
Qu'une douzaine aille inviter ces dieux.
Le groupe ailé s'acquitte du message.
On accepta, mais pour le jour d'après :
Gens du bon ton ne se hâtent jamais ;
Se faire attendre est assez leur usage.
Le lendemain ils viennent un peu tard.
Chacun se lève, on leur fait politesse ;
A table ensuite on se place au hasard ;
Elle est étroite ; on s'y pousse, on s'y presse,
Et l'on sourit déjà d'un air malin
Pour tout dîné l'on voit quelques hosties
Sur la patène avec grâce servies,
Qu'accompagnaient six burettes de vin,
Non de Bordeaux, de Champagne, ou du Rhin,
Mais de Suresne ; et l'on assure même
Qu'à sa naissance il reçut le baptême.
Les conviés, peu faits à ces façons,
Disaient tout bas entre eux : Nous souperons.
Pour amuser ses dédaigneux confrères,
Le doux Jésus, qui s'y connaît vraiment,
Après dîné fit jouer des *mystères*.
On commença par le commencement,
Et sur la scène on mit le premier homme,
La première Eve, et la première pomme.
Du frais Eden ces heureux possesseurs,
L'un jeune et beau, l'autre jeune et jolie,
Les bras pendants allaient de compagnie.
D'un pas distrait ils marchaient sur les fleurs,
Cueillaient des fruits, avalaient l'onde claire,
Pour tout plaisir dénichaient les oiseaux,
Jetaient du sable ou crachaient sur les eaux,
Bâillaient ensuite, et ne savaient que faire.
Ils se couchaient ensemble, et dormaient bien ;
Ils étaient nus, et ne pensaient à rien.
Le diable arrive : il parlait comme un ange ;

Eve l'écoute, et la pomme elle mange.
Sans ce malheur, qui fut heureux pourtant,
Le genre humain restait dans le néant.
Que dis-je ? heureux ! Le fruit croqué par elle,
Et qui servit à son instruction,
Nous vaut à tous une indigestion
Forte, terrible, et de plus éternelle.
Ce dénoûment déplut à Jupiter.
« Monsieur, dit-il, vous faites payer cher
Une reinette. Aux gourmands encor passe ;
Mais à leurs fils qui n'en ont pas goûté !
Dans le néant aller chercher leur race,
Pour la damner ! Quelle sévérité ! »
Monsieur répond : « J'ai trop puni les hommes,
J'en conviendrai, qu'y faire ? Je suis bon,
Mais je suis vif ; j'aimais beaucoup ces pommes ;
J'y tenais, moi ; pourquoi me les prend-on ? »
La scène change : on découvre un village,
Dans ce village un petit atelier
Où travaillait un pauvre charpentier.
Pauvre ? non pas ; femme gentille et sage
Est un trésor ; mais il n'y touche point :
Son avarice est grande sur ce point.
On voit encore une arrière-boutique,
Un lit modeste, une vierge dessus,
Dont les attraits ont dix-huit ans au plus,
Et qu'assoupit un sommeil angélique.
Il faisait chaud ; cette vierge en dormant
A dérangé l'utile vêtement
Qui la couvrait ; la robe se replie,
Et laisse voir ce qu'on ne vit jamais ;
Sa jambe nue et sa cuisse arrondie,
En s'écartant semblent chercher le frais.
Un beau pigeon, au plumage d'albâtre,
Du ciel alors descend sur le théâtre.
Son rouge bec et ses pattes d'azur,
De son gosier le timbre clair et pur,
Son auréole, et surtout ses manières,
Le distinguaient des pigeons ordinaires.
Sur la dormeuse il plane galamment,
S'abat ensuite, et léger il se pose
Juste à l'endroit délicat et charmant
Où des amours s'ouvre à peine la rose.
De son plumage il le couvre un moment.

Ses petits pieds avec adresse agissent,
Son joli bec l'effleure doucement.
Et de plaisir ses deux ailes frémissent.
« Auriez-vous cru, messieurs, que d'un pigeon
Il pût jamais résulter un mouton?
Dit le papa d'un air grave et capable.
En nous, chez nous, tout doit être incroyable.
On croit pourtant, et voilà ce qu'il faut.
J'aime à l'excès les énigmes sans mot. »
  Du paradis la troupe infatigable,
Pour terminer, jôua la passion,
Et joua bien. Les conviés, dit-on,
Goûtèrent peu ce drame lamentable.
Mais un malheur qu'on n'avait pas prévu
Du dénoûment égaya la tristesse.
Bien flagellé, le héros de la pièce
Etait déjà sur la croix étendu.
On choisissait pour ce rôle pénible
Un jeune acteur intelligent, sensible,
Beau, vigoureux, et sachant bien mourir;
Il était nu des pieds jusqu'à la tête
Un blanc papier qu'une ficelle arrête
Couvrait pourtant ce que l'on doit couvrir.
Charmante encore après sa pénitence,
La Madeleine au pied de la potence
Versait des pleurs : ses longs cheveux épars,
Son joli sein qui jamais ne repose,
Du crucifix attiraient les regards;
Il voyait tout, jusqu'au bouton de rose;
Quelquefois même il voyait au delà.
Prêt à mourir, cet aspect le troubla.
Il tenait bon; mais quelle fut sa peine,
Quand le feuillet vint à se soulever!
« Otez, dit-il, ôtez la Madeleine,
Otez-la donc, le papier va crever. »
Soudain il crève; et la Vierge elle-même
Pour ne pas rire a fait un vain effort.
« Le tour est bon, dit le Père suprême;
On le voit bien, le drôle n'est pas mort. »
  Cet incident finit la tragédie.
On se sépare avec cérémonie;
Et les païens retournent dans leur fort,
En répétant: Le drôle n'est pas mort.

CHANT TROISIÈME

Abandonnant la terrestre demeure,
Un jour, dit-on, six hommes vertueux,
Morts à la fois, vinrent à la même heure
Se présenter à la porte des Cieux.
L'ange paraît, demande à chacun d'eux
Quel est son culte ; et le plus vieux s'approche,
Disant : Tu vois un bon mahométan.

L'ANGE

Entre, mon cher, et, tournant vers la gauche,
Tu trouveras le quartier Musulman.

LE SECOND

Moi, je suis Juif.

L'ANGE

Entre, et cherche une place
Parmi les Juifs. Toi, qui fais la grimace
A cet Hébreu, qu'es-tu ?

LE TROISIÈME

Luthérien.

L'ANGE

Soit ; entre, et va, sans t'étonner de rien,
T'asseoir au temple où s'assemblent tes frères.

LE QUATRIÈME

Quakre.

L'ANGE

Eh bien, entre, et garde ton chapeau.
Dans ce bosquet les Quakres sédentaires
Forment un club ; on y fume.

LE QUAKRE

Bravo.

LE CINQUIÈME

J'ai le bonheur d'être bon catholique.
Et, comme tel, je suis un peu surpris
De voir un Juif, un Turc, en paradis.

L'ANGE

Entre, et rejoins les tiens sous ce portique.
Venons à toi ; quelle religion
As-tu suivie ?

LE SIXIÈME

Aucune.

L'ANGE

Aucune ?

LE SIXIÈME

Non.

L'ANGE

Mais cependant quelle fut ta croyance ?

LE SIXIÈME

L'âme immortelle, un Dieu qui récompense
Et qui punit ; rien de plus.

L'ANGE

En ce cas,
Entre, et choisis ta place où tu voudras.
Ainsi raisonne, ou plutôt déraisonne
Un philosophe, un sage de nos jours.
Sage insensé ! Mais que Dieu lui pardonne,
Si Dieu le peut, cet étrange discours.
Français, croyez tout ce qu'ont cru vos pères ;
Femmes, aimez ce qu'ont aimé vos mères ;
Croyez, aimez ; et lorsqu'il vous plaira,
Du ciel pour vous la porte s'ouvrira.
Non, arrêtez : la guerre vient d'éclore
Dans les hauts lieux ; le royaume d'azur
A Jésus-Christ n'appartient pas encore :
On va combattre ; attendre est le plus sûr.
Trop négligés dans leur petit domaine,
Les dieux païens subsistaient avec peine :
L'encens manquait. Leurs rivaux plus heureux
Escamotaient les terrestres prières,
Les chants discords, les offrandes, les vœux,
Et les parfums là-haut si nécessaires.
Gens affamés n'entendent pas raison.
Peu satisfaits de leur maigre pitance,
Quelques Sylvains d'un appétit glouton
Pleuraient un jour leur première abondance.

Leurs poings fermés, leurs regards menaçants,
Sur les chrétiens se détournaient sans cesse ;
Ils déclamaient contre l'humaine espèce ;
Quand tout à coup un nuage d'encens
De leur humeur adoucit la tristesse.
« Bon ! dit l'un d'eux, celui-là vient à nous ;
De sa vapeur d'avance je m'enivre.
Comme il est gros ! Amis, rassurez-vous ;
Pour quelque temps nous aurons de quoi vivre. »
A bien dîner à tort il s'attendait.
Quarante saints, qu'un ange commandait,
Au Paradis convoyaient ce nuage.
Il s'approcha des Sylvains étonnés,
Et passa juste à deux doigts de leur nez.
Ce qui n'était qu'un simple badinage
Au sérieux fut pris par ces pandours.
De Jupiter l'ordre est précis ; n'importe ;
A coups de sabre ils tombent sur l'escorte.
L'escorte a peur ; elle crie au secours :
En attendant les coups pleuvent toujours.
L'ange, privé de ses ailes rapides,
A pied s'enfuit ; on houspille les saints ;
Tout se disperse, et déjà les Sylvains
Sur le convoi portent leurs mains avides.
Du Paradis accourent par bonheur
D'autres chrétiens qui leur font lâcher prise.
D'autres païens arrivent par malheur,
Qui des premiers soutiennent l'entreprise.
Trente contre un ces chrétiens combattaient ;
Plus aguerris, ces païens les frottaient ;
Et la victoire est encore indécise.
Mais j'aperçois Samson. Tremblez, faquins !
L'arme fragile, instrument de sa gloire,
Vaincra toujours : cette heureuse mâchoire
Brisa cent fois celle des Philistins ;
Fuyez, vous dis-je, ou c'en est fait des vôtres.
Et toi, Samson, prends garde aux sept cheveux
Qui font ta force : invincible par eux,
Défends-les bien ; laisse arracher les autres.
Le casque en tête, il s'élance d'un saut
Au premier rang. Un Sylvain téméraire
Pour le combat se présente aussitôt.
« Attends, dit-il, attends ; mon cimeterre
Va chatouiller cet énorme derrière,

Et de ce dos mesurer la largeur.
Je veux... » Soudain la mâchoire funeste,
Sur la mâchoire atteint ce discoureur,
La pulvérise, et supprime le reste
De sa harangue : alors chaque païen
Se défendit sans parler, et fit bien.
Samson triomphe, et le parquet céleste
Des dents qu'il brise est déjà parsemé.
Par un courrier intelligent et preste,
De ce dégât Hercule est informé.
A ce récit, le vaillant fils d'Alcmène
Répond : J'y cours ; et, quittant les remparts,
D'un pas rapide il traverse la plaine,
Et des chrétiens étonne les regards.
Lorsqu'en hurlant une hyène sauvage,
De qui la faim augmente encor la rage,
Du Gévaudan abandonne les monts,
Le feu jaillit de sa rouge prunelle ;
L'effroi, la mort descendent avec elle
Sur les troupeaux épars dans les vallons ;
Tout fuit, enfants, chiens, bergers, et moutons.
Des Philistins le vainqueur intrépide,
Se promettant un triomphe de plus,
Seul attendit le vainqueur de Cacus.
Impunément on n'attend pas Alcide.
De prime abord au héros des Hébreux
De sa massue il porte un coup affreux.
Brave Samson, ton casque est mis en pièces ;
Ton crâne saint, frappé si rudement,
Est ébranlé sous ses croûtes épaisses ;
Ton large front s'incline forcément ;
Ton œil se trouble et voit mille étincelles ;
Sur tes grands pieds un moment tu chancelles ;
Un seul moment. « Ce n'est rien, ce n'est rien. »
Il dit ; ce mot fait rire le païen.
O du Très-Haut assistance imprévue !
De la mâchoire un coup miraculeux
En mille éclats a brisé la massue.
Le fier Samson relève un bras nerveux ;
Le fier Alcide au visage lui lance
Le court tronçon qui formait sa défense,
Et brusquement le saisit aux cheveux.
A cet aspect tous les chrétiens pâlissent,
Et leurs clameurs dans les airs retentissent :

« Maudit païen ! il va les arracher.
Laisserons-nous dans sa main furieuse
De notre ami la tête précieuse ?
Défendons-la. Ferme ! osons approcher. »
D'un épervier quand la serre sanglante
Vient de saisir l'alouette tremblante
Qui s'élevait en chantant jusqu'aux cieux,
Aux sons plaintifs que pousse la pauvrette,
Du bois voisin le peuple harmonieux,
Moineau, pinson, sansonnet, et fauvette,
S'élancent tous sur le tyran des airs
Que n'émeut point leur impuissante rage,
Suivent son vol, et de leurs cris divers
Font vainement retentir le bocage.
Tel des chrétiens le courage discret
Défend Samson ; mais sourd à leur colère,
L'autre tirait sur l'épaisse crinière,
Tant et si fort, qu'il emporte tout net,
Et montre aux siens le bienheureux toupet.
Ce fut alors que les cris redoublèrent.
Du gros Samson la factice vigueur
S'évanouit, et ses genoux tremblèrent.
Il voulut fuir ; l'intraitable vainqueur
D'un coup de poing acheva sa défaite.
De nos héros l'âme était stupéfaite.
Leurs ennemis s'élancent de nouveau
Pour se saisir du nuage en litige.
A reculer d'abord on les oblige ;
Car nous tenions à ce friand morceau :
Mais l'appétit chez eux se tourne en rage.
Revenant donc en vrais déterminés,
Ils forcent tout, et s'ouvrent un passage.
Il fallait voir sur l'odorant nuage
Les combattants follement acharnés.
En sens contraire on le pousse, on le tire ;
Chacun y met la griffe ; on le déchire,
On le dépèce ; et les flocons épars,
Chargés d'encens, volent de toutes parts.
On court après. Notre milice entière
Du paradis débouche en ce moment.
Du grand Michel tonne la voix guerrière ;
Il marche, avance, et crie : Alignement !
La Trinité, qu'escortaient six mille anges,
Se place ensuite au quartier général,

Bénit trois fois ses nombreuses phalanges,
Et de l'attaque arbore le signal.
  Pauvres païens, la résistance est vaine,
Vous le voyez ; que peut une centaine
De combattants, que peut l'Olympe entier
Contre une armée innombrable et chrétienne !
Le parti sage est de vous replier.
C'est ce qu'ils font, non pas sans quelque peine.
Serrés de près, les coups hâtent leurs pas.
De poste en poste on les pousse, on les chasse.
Mars et Bellone arrivent, et leurs bras
De l'ennemi réprime un peu l'audace.
Des rangs entiers sont renversés par eux.
On voit bientôt sur le pavé des cieux
D'anges, de saints, un abatis immense.
Mais d'autres saints, d'autres anges tout frais,
Que prudemment d'autres suivent de près,
Du fougueux Mars fatiguent la vaillance.
« Morbleu, dit-il, c'est à ne plus finir. »
Las de frapper, mais toujours formidable,
Le dieu s'arrête, et soutient sans pâlir
Des bataillons le choc épouvantable.
  Laissons-le faire, et sur le paradis
Tournons les yeux : on n'y voit que les saintes,
Qui, babillant, se confiaient leurs craintes
Sur le combat livré par leurs amis.
De ce troupeau dédaignant la cohue,
Plus loin Judith se promène à l'écart.
La tête basse, elle marche au hasard ;
Elle est rêveuse, et semble très émue.
Aux demi-mots qu'elle laisse échapper,
A son regard, à son geste, on soupçonne
Qu'un grand dessein occupe l'amazone,
Et qu'elle trouve une tête à couper.
Judith revient, et fortement s'écrie :
« Morbleu ! j'enrage ; au lieu de babiller,
Que n'allons-nous en silence étriller
De ces païens au moins une partie ?
Secondez-moi dans ce projet heureux ;
Que d'entre vous les plus braves se lèvent ;
Prenons en flanc ces brigands peu nombreux ;
Déjà battus, que nos bras les achèvent. »
  Sa tête haute et son air triomphant,
D'un poing fermé le geste renaissant,

Son autre main sur sa hanche placée,
Sa jambe droite avec grâce avancée,
Mais plus encore la nouveauté du fait,
De son discours assurèrent l'effet.
A ses côtés trois cents femmes se rangent,
Et prudemment leurs habits elles changent.
Pour éviter tout accident fâcheux
On prend des Saints la jaquette légère,
Le bouclier, le casque, et la rapière,
Et l'on promet de se battre comme eux.
  Du ciel Judith connaissait les passages :
Son bataillon derrière les nuages
Se glisse, avance, et se croit bien caché.
Mais sur l'Olympe en ce moment perché,
L'aigle attentif le découvre sans peine :
A Jupiter il en fait son rapport.
Au même instant le dieu du Pinde sort,
Et de soldats il prend une centaine.
Au pas de charge il marche à ces hussards,
Et brusquement se montre à leurs regards.
Qui fut penaud ? Ces vaillantes donzelles
S'arrêtent court, délibèrent entre elles,
Et la moitié déjà tourne le dos.
Le général, que leur faiblesse irrite,
Gronde, pérore, et jurant à propos,
Tant bien que mal au combat les excite.
  De son côté l'intrépide Apollon
A sur deux rangs formé son bataillon.
Du fourreau d'or sa lame était tirée.
« Qu'est-ce, dit-il ? ce maintien indécis,
Ces blanches mains, ces genoux arrondis,
Ces petits pas, cette marche serrée,
Annonceraient de faibles ennemis.
De ces guerriers l'allure est malheureuse.
Voyons pourtant, car la mine est trompeuse.
Sur le plus proche il s'élance aussitôt,
Et pour frapper son bras nerveux se lève:
Notre héroïne, au seul aspect du glaive,
Pâle d'effroi, raisonne ainsi tout haut :
« Après le coup immanquable est ma chute
Pour abréger, je tombe avant le coup. »
Et sur l'arène une prompte culbute
Etend la belle. Apollon rit beaucoup ;
Mais remarquant sous la courte jaquette

De sa frayeur une excuse complète :
« L'avez-vous vu? dit-il à ses soldats ;
C'en est bien un, je ne m'abuse pas.
Tant mieux! levons ces trompeuses casaques ;
Ne tuons rien ; mais des claques, des claques. »
Ce mot heureux circule promptement.
Sur l'ennemi chacun tombe gaîment ;
Gaîment encore aux claques l'on procède.
Le jeu s'échauffe, et malheur à la laide !
Toujours sur elle on daube fortement.
Sur la beauté la main aussi se lève ;
Prête à frapper, jamais elle n'achève :
On la voyait retomber doucement,
Du blanc satin caresser la surface,
Et quelquefois la bouche prend sa place.
Les unes donc à grands pas détalaient ;
Avec lenteur les autres reculaient.
On les rattrape, et l'assaut recommence.
Il plaisait fort ; c'était un jeu de main,
Qui ne fut pas pourtant le jeu de vilain.
Ces culs de lis restaient en évidence :
De la victoire on voulut profiter ;
On les retourne ; ils y comptaient d'avance.
Quelle attitude ! et quel profond silence !
On entendrait une souris trotter.
Des généraux doivent se battre ensemble,
Et la Judith appartenait de droit
Au dieu du Pinde. A l'écart il la voit.
« Viens, dit tout bas la Sainte, viens, et tremble.
Je ne veux point disputer, tu m'auras ;
Mais cet honneur bien cher tu le paieras. »
Par Apollon aussitôt entreprise,
Sa chasteté résiste faiblement ;
A ses désirs elle est bientôt soumise,
A tout se prête, et hâte le moment
Où de ses sens il va perdre l'usage.
Mais prenant goût à ce charmant ouvrage,
Elle oublia de conserver les siens.
Dans le plaisir Apollon la devance,
Au but arrive, et soudain recommence.
« Bon ! dit Judith, à présent je te tiens. »
Sa main alors subtilement ramasse
Le fer tranchant auprès d'elle placé.
Le dieu la voit, et son bras avancé

Retient en l'air le coup qui le menace.
« Peste ! dit-il, je remplis vos souhaits,
Je recommence, et votre main cruelle
Veut m'égorger ! Que feriez-vous, la belle,
Si ma faiblesse eût manqué vos attraits ?
Seriez-vous point la Judith ? Oui, vous l'êtes,
Et votre zèle en veut toujours aux têtes.
Moi, je suis bon ; loin de vous imiter,
A vos appas je prétends ajouter. »
  Le traître alors touche d'un doigt perfide
Le point précis où naît la volupté,
Ce point secret, délicat, et timide,
Dont le doux nom des Grecs est emprunté.
En même temps quelques mots il prononce,
Des mots sacrés sans doute ; et pour réponse,
Le point touché subitement s'accrut.
En frémissant Judith s'en aperçut.
On lui donnait trop ou trop peu ; la belle
S'écria donc : « Suis-je mâle ou femelle ? »
  Elle s'élance, et frappe à tour de bras
Le dieu malin qui riait aux éclats.
Tout en riant, adroitement il pare.
La foule alors arrive et les sépare.
  Vous avez vu des duègnes le troupeau
Mal figurer dans ce combat nouveau,
Et par la fuite aux claques se soustraire.
De tant courir il n'était pas besoin ;
A les poursuivre on ne s'empressait guère.
Elles font halte à six cents pas plus loin,
Et tristement regardent en arrière.
A cet aspect, lecteur, figurez-vous,
Et leur surprise et leur dépit jaloux.
Que n'ose point une femme en colère !
La frayeur cesse ; on revient sur ses pas,
Et l'on retombe en écumant de rage
Sur les pécheurs, qui ne s'en doutaient pas.
Beaucoup avaient terminé leur ouvrage ;
Mais il restait encore quelques traîneurs ;
Et ces derniers se prêtaient à merveilles
Au châtiment infligé par les vieilles.
D'une main sèche on claque ces claqueurs ;
Et leurs amis, qu'amuse un tel spectacle,
A la leçon bien loin de mettre obstacle,
Disaient : « Il faut leur apprendre à finir. »

Ceux-là punis, les prudes implacables
Fondent soudain sur les Saintes aimables
Qui du combat s'étaient fait un plaisir.
Pour préluder d'abord on s'invective ;
Aux coups de poings par degrés on arrive ;
La rage augmente ; on se prend aux cheveux,
Au nez, au sein, à la jaquette, aux yeux,
Ailleurs encore ; et la troupe acharnée,
Que des païens animent les propos,
S'en va tomber sur les deux généraux.
Que fit alors l'héroïne étonnée ?
D'une voix forte elle cria : « Holà !
Séparez-vous. Quel excès d'indécence !
Vit-on jamais pareille extravagance ?
Quoi ! vous veniez combattre ces gens-là,
Et sous leurs yeux... Le trait est impayable !
Au corps, au cœur, vous avez donc le diable ?
Séparez-vous, coquines, ou ces mains
Vont arracher le reste de vos crins. »
Déjà l'effet a suivi la menace.
A droite, à gauche, elle frappe, elle terrasse.
Lors Apollon et ses heureux soldats,
Gais et contents, retournent sur leurs pas.
Ce lieu, témoin de leurs folles attaques,
Fut surnommé *la Chapelle des claques.*
  De vrais combats les attendaient ailleurs.
Leurs compagnons affaiblis, hors d'haleine,
Pliaient déjà ; la foule des vainqueurs
Entourait Mars ; Mars résistait à peine.
« Que voulez-vous, brigands du Paradis ?
S'écriait-il. Quel démon vous travaille ?
N'approchez pas, sotte et vile canaille,
Ou de nouveau, moi, je vous circoncis. »
Malgré les traits qui pleuvent comme grêle,
Sur les vaincus entassés pêle-mêle
D'un pied barbare il monte et s'affermit.
Frappé cent fois, son bouclier gémit :
N'importe, à fuir il ne peut se résoudre.
Seul contre tous il reste insolemment,
Comme un rocher que battent vainement
Le vent, les flots, et la grêle, et la foudre.
  De son palais le souverain des dieux
Voit des chrétiens le triomphe rapide.
Sa main saisit la redoutable égide,

Et sur son aigle il monte furieux.
« N'écoutez pas une aveugle colère,
Lui dit Minerve, et cédez au destin.
De vos efforts qu'espérez-vous enfin ?
Ainsi que vous, ces gens ont leur tonnerre ;
Il est tout frais, et le vôtre a vieilli.
Pourquoi lancer au Christ enorgueilli
De vains pétards ? Cachons notre impuissance ;
De la douceur donnons-lui l'apparence.
Vous le voyez ; nos braves champions
Font éclater un courage inutile.
Qu'ils rentrent tous ; ils sont à peine mille,
Et les chrétiens comptent par millions.
Que de ces murs la force nous protège.
Nous y pouvons soutenir un long siège.
Moi cependant, chez les dieux étrangers,
J'irai conter notre mésaventure,
Notre faiblesse et nos pressants dangers :
De leur appui leur intérêt m'assure. »
  Cette leçon, mais surtout cet espoir,
Calma du dieu la fureur indiscrète.
A la prêcheuse il donna plein pouvoir,
Et sans délai fit battre la retraite.
Il eut raison ; ce combat inégal
A ses guerriers allait être fatal.
Bellone et Mars, affamés de carnage,
N'obéissaient qu'en frémissant de rage.
Plus furieux à ce dernier moment,
Ils se pressaient d'assommer et d'abattre ;
Puis en arrière ils marchaient lentement,
Et quelquefois revenaient brusquement
Sur les chrétiens qui tombaient quatre à quatre.
On les eût pris de loin pour les vainqueurs.
En ordre ainsi les païens se retirent ;
De la montagne ils gagnent les hauteurs ;
Et renfermés dans les murs, ils respirent.
  L'ardent Michel se présente aussitôt,
Et des remparts il veut tenter l'assaut.
Mais tous n'ont pas son courage héroïque.
Le jour fuyait, et l'ombre pacifique
Au doux sommeil invitait le soldat :
Pour murmurer chacun ouvrait la bouche,
Quand le Trio qui jamais ne découche,
Au lendemain renvoya le combat.

Devant les murs, autour de la colline
Vingt bataillons par Michel sont placés ;
Au Paradis le reste s'achemine,
Sur des brancards emportant les blessés.
On n'entend plus le fracas de la guerre ;
Après la gloire on cherche le repos ;
Et le poltron, ainsi que le héros,
Au doux sommeil a livré sa paupière.
Priape et Mars, aux portes du palais,
Etaient de garde avec tous les Satyres.
« Eh quoi ! dit Mars, tu rêves ? tu soupires ?
De ces brigands tu crains donc le succès ?
— Moi ? point du tout ; mais l'ennui me consume.
— Je m'en doutais. Aux Satyres vraiment
Ce métier-ci ne convient nullement.
Veiller sans fruit n'est pas votre coutume ;
La continence est pour vous un tourment :
Que je vous plains ! — Mal à propos tu railles.
Dans ce moment je songeais aux batailles ;
Un grand projet occupait mon esprit.
— Qu'est-ce ? Voyons. — Je voudrais à profit
Mettre ce temps qu'au sommeil on enlève.
— Par quel moyen ? — J'en connais un. — Achève.
— Tu sais la guerre ; ainsi tu conviendras
Qu'il n'est jamais de siège sans sortie ;
C'est une règle au Parnasse établie.
Sur ces messieurs qui sommeillent là-bas
J'en veux faire une ; et ne t'oppose pas
A mon projet. Mes Satyres fidèles,
Ainsi que moi connaissent les chemins ;
La nuit est sombre ; il faut qu'à ces gredins
J'aille couper le sommeil et les ailes.
— Embrasse-moi, mon ami ; tes soldats
Doivent aimer les nocturnes combats ;
Hâtez-vous donc, et partez pour la gloire. »
La porte s'ouvre ; aussitôt ces pandours,
Enveloppés de l'ombre la plus noire,
Quittent l'Olympe, hélas ! et pour toujours.

CHANT QUATRIÈME

En vérité, frères, je le répète,
Anges et Saints pêle-mêle étendus,
Mais décemment couverts d'une jaquette,
Dormaient alors du sommeil des élus.
L'un d'eux pourtant sujet à l'insomnie,
De ces ronfleurs fuyant la compagnie,
Se promenait avec le bon Elfin,
Du purgatoire arrivé le matin.
Elfin disait : « Fais cesser ma surprise,
Ami Panther, et parle avec franchise.
Je te croyais au fin fond des enfers.
Jérusalem a vu notre jeunesse
Narguer les lois, afficher la mollesse,
Et des Romains imiter les travers.
Les jeux bruyants, les belles courtisanes,
Les longs dîners, et les soupers profanes,
Du Paradis ne sont pas le chemin.
Je me damnais : la vieillesse y mit ordre.
Privé des dents, je ne pouvais plus mordre :
De Jésus-Christ le système divin
Me plut alors (j'aime les paraboles) ;
Je l'adoptai, sans trop l'approfondir ;
Et, sur mes pas craignant de revenir,
J'assommai vite un prêtre des idoles.
Je fus brûlé tout vif, et bien martyr,
Je t'en réponds : je soutins la gageure ;
Sans cris, sans pleurs, j'endurai la torture.
Sur des tisons cuisant à petit feu,
A mes bourreaux je faisais la grimace.
Mais quelquefois murmurant à voix basse,
Entre mes dents je disais : Sacredieu !
Et ce mot seul, qui ternissait ma gloire,
Pour vingt mille ans me mit en purgatoire.
Là, de nouveau chauffé, cuit, et recuit,
Mon corps chétif en charbon fut réduit.
L'argent peut tout : de charitables femmes
De temps en temps rachètent quelques âmes
Du purgatoire, en payant grassement ;
Et ce trafic abrège mon tourment.
Juge, mon cher, si c'est avec délices
Que de la nuit je hume la fraîcheur.

As-tu connu ces horribles supplices ?
Es-tu martyr, ou simple confesseur ?
— Ni l'un ni l'autre. — Au moins la pénitence
De tes excès répara la licence ?
Tu fus dévot ? — Jamais, en vérité.
Pensant, vivant, comme à mon ordinaire,
Pour être saint il m'en a peu coûté ;
Je n'ai rien fait, je me suis laissé faire.
— Explique-toi. — Lorsque Jérusalem
Ne m'offrit plus d'aventure nouvelle,
Je la quittai. Non loin de Bethléem,
Je possédais une terre assez belle.
Je comptais seul y passer quelques jours ;
Quand le hasard, qui m'a servi toujours,
Me fit connaître une jeune grisette,
Brune, il est vrai, mais du reste parfaite.
Son vieux mari, très mauvais charpentier,
Ne gagnant rien, vivait dans la misère.
Je l'occupai, je doublai son salaire,
Et j'agrandis son chétif atelier.
Par mes bontés sorti de l'indigence,
Il s'épuisait en longs remerciments ;
Et sa moitié, sensible à ma constance,
M'en fit aussi : mais quelle différence !
Je m'y connais ; les siens furent charmants.
Je trouvais tout dans ma jeune maîtresse,
Beauté, fraîcheur, innocence, et tendresse.
Sans soins, sans art, à mes sens étonnés,
Depuis longtemps muets pour les Phrynés,
Elle rendit la vie et la parole.
J'en eus besoin ; l'époux malignement
Avait laissé tout à faire à l'amant.
D'un tel malheur sans peine on se console.
Un accident, au bout de quelques mois,
Inquiéta notre vierge discrète ;
Moi, j'en riais ; sa taille rondelette
Ne pouvait plus tenir dans mes dix doigts.
Cet embonpoint me la rendait plus chère.
Le vieux mari, qui s'avisait à tort
D'être jaloux, exhala sa colère.
De l'assommer je fus tenté d'abord ;
Mais la pitié vint modérer ma bile.
Dans son grenier j'allai donc me cacher :
Là, vers minuit, sautant sur le plancher,

Par ce fracas j'éveillai l'imbécile,
Et je lui dis, avec un porte-voix :
« Ton dieu te parle, écoute, misérable :
Ta femme est grosse, et ne fut point coupable ;
Respecte-la, je le veux, tu le dois.
Point de soupçons, d'humeur, ni de querelle.
A son insu j'ai fécondé son sein ;
Je bénirai l'enfant qui naîtra d'elle,
Fille ou garçon ; sur cet enfant divin
J'ai des projets : honore donc sa mère ;
Fais bon ménage ; ou gare le tonnerre ! »
Cette menace effraya le barbon ;
Dès ce moment sa douceur fut extrême.
L'aimable vierge accoucha d'un garçon,
Et ce garçon, c'est Jésus-Christ lui-même.
— Quoi ! notre Dieu ? — Notre Dieu. — Quel blasphème !
— Sa mère ici jouit d'un grand pouvoir.
Elle voulut auprès d'elle m'avoir,
Et se chargea d'arranger cette affaire.
J'y consentis, car je l'aime toujours.
On se permit quelques malins discours ;
Je rembarrai les plaisants du parterre,
Et de ma vierge un coup d'œil les fit taire.
— Quand je vivais, j'ai souvent entendu
De Jésus-Christ conter ainsi l'histoire.
De Bethléem ce bruit s'est répandu
Chez les païens ; mais j'étais loin d'y croire.
Il est ton fils ! Et moi, qui bonnement
Ai pour cet homme enduré le martyre !
Sur des tisons je me suis laissé cuire,
Pour qui ? pour un... — Ton zèle assurément
Fut excessif, et je t'en remercie.
— Dans votre ciel je ne resterai pas,
Non, sacredieu ! je vole de ce pas
Chez les païens : bonsoir. — Autre folie !
Arrête, écoute... » Elfin ne l'entend plus :
Il désertait, en reniant Jésus.
Panther en vain se met à sa poursuite :
L'obscurité favorisait sa fuite,
Et dans sa course il dépassait les vents.
Las de chercher, et las surtout de rire,
Le jeune Hébreu revenait à pas lents.
Un léger bruit sur la gauche l'attire :
Avec prudence il approche, et soudain

Il reconnaît la voix rauque d'Elfin.
« Oui, disait-il, l'affaire est immanquable.
Ici tout ronfle, et, pour un coup de main,
Jamais instant ne fut plus favorable.
Allons, Priape, allons, il faut enfin
Féminiser ces onze mille vierges,
Pour qui Cologne a brûlé tant de cierges.
Ce troupeau-là, des autres séparé,
Offre à l'audace un triomphe assuré. »
« Bon ! dit tout bas le fripon qui l'écoute :
Un coup de main, la surprise, l'effroi,
Des cris d'alerte, et du trouble sans doute ;
La circonstance est heureuse pour moi.
Dans ce fracas, je peux à ma petite
Faire en secret une courte visite. »
  Du sanctuaire où le divin Trio
Dort quelquefois sous un double rideau,
A pas pressés notre saint se rapproche.
Pour la décence on a construit tout proche
Une chapelle, où la Vierge au besoin
Se retirait sans suite et sans témoin.
Pendant la nuit ses charmes y reposent.
Le beau Panther d'un œil brûlant d'amour
Lorgnait la porte ; il rôdait à l'entour ;
Mais à ses vœux des importuns s'opposent.
Devant le trône est un poste nombreux :
Pour échapper au sommeil qui les presse,
Ces désœuvrés causaient tout bas entre eux,
Allaient, venaient, et revenaient sans cesse.
L'ange Azénor, d'ici-bas arrivant,
Désennuyait le céleste auditoire ;
D'un ton d'humeur il contait son histoire,
Et des soupirs l'interrompaient souvent.
  « Vous le savez, disait-il, sur la terre,
Près de Lutèce, au hameau de Nanterre,
J'avais en garde une jeune beauté :
Chez les mortels son nom est Geneviève.
J'aimais sa grâce et sa naïveté ;
J'espérais tout de cette chaste élève.
Auprès d'un bois, sur le bord d'un ruisseau,
Elle habitait un petit ermitage.
Des voyageurs évitant le passage,
Elle y veillait sur un petit troupeau ;
Elle chantait assise sous l'ombrage,

Tressait des joncs ; et sa débile main
Soignait de plus un modeste jardin.
Mais pour trouver une église, une messe,
Il lui fallait aller jusqu'à Lutèce.
Dans cette église elle voyait souvent
Un jeune abbé, propre, doux et décent,
Joli, bien fait, aux pauvres secourable,
Et qui sur elle, au moment de sortir,
Jetait toujours un regard charitable,
Accompagné du plus tendre soupir :
C'était Germain. A la sainte nouvelle
Il en voulait ; mais pure autant que belle,
Ma Geneviève alors soupçonnait peu
Qu'on pût aimer autre chose que Dieu.
J'étais surtout l'objet de ses prières ;
A tout moment son ange elle invoquait :
A lui donner des pensers salutaires
Jamais aussi son ange ne manquait.
Soins superflus ! Un matin la bergère,
Voulant au pré conduire ses moutons,
Voit qu'une eau pure a lavé leurs toisons,
Et s'aperçoit qu'une main étrangère
Dans son jardin n'a laissé rien à faire.
Son esprit cherche, et ne peut concevoir
Quand et comment ce prodige rapide
S'est opéré. Ce fut bien pis le soir.
Pour tout festin prenant un pain fort noir,
Elle s'en va puiser l'onde limpide.
Elle revient : sa table offre à ses yeux
Le lait durci, des fruits délicieux,
Un pain très blanc, et le miel et la crème.
A cet aspect sa surprise est extrême.
D'abord timide, elle craint d'approcher ;
Et sur les mets qu'elle n'ose toucher
Deux fois sa main de la croix fait le signe.
Ne voyant pas s'altérer leur couleur,
Ni leurs parfums, elle dit dans son cœur :
« Ces présents-là me viennent du Seigneur ;
Je les reçois, mais je n'en suis pas digne. »
En y goûtant, elle réfléchissait
Sur ce miracle, et dans sa petite âme
La vanité doucement se glissait ;
Car une sainte, hélas ! est toujours femme.
La mienne au moins de ce naissant poison

Sut préserver à temps son innocence.
Elle savait, malgré son ignorance,
Que sur ce point Dieu n'entend pas raison.
Sachant aussi, qu'à la moindre fredaine,
Il est prudent d'ajouter aux remords
La discipline, elle cherche la sienne,
Bien résolue à fouetter son beau corps.
Nouveau miracle ! elle trouve à sa place
Un gros bouquet de myrtes et de fleurs.
Sur ses genoux elle tombe avec grâce,
Et du Très-Haut reconnaît les faveurs.
Mais cependant son péché la chagrine,
Et sa ferveur brûle de l'effacer.
Pour suppléer à cette discipline
Qu'elle n'a plus, elle veut ramasser
Le caillou dur, et la ronce, et l'épine ;
Sur ce beau lit elle prétend coucher.
Dans les buissons elle va donc chercher
Epine et ronce ; et la nuit déjà sombre,
Pour l'arrêter, semble épaissir son ombre.
Au même instant la plus douce des voix
Lui dit ces mots : « Ecoute, et sois sans crainte.
On pèche encore alors que l'on est sainte.
Dieu te pardonne ; il t'aime, tu le vois.
Ne cherche plus la ronce ni la pierre :
Va, le sommeil est fait pour ta paupière. »
Vive à l'excès, mais courte fut sa peur,
Et le chagrin s'éloigna de son cœur.
Elle regagne aussitôt sa chaumière.
Le vent sans doute éteignit la lumière
Qu'elle y laissa : très bien l'on s'en passait.
La jupe tombe, ensuite le corset ;
D'un léger voile elle entoure sa tête ;
Et la chemise est son seul vêtement.
Elle se couche. O prodige charmant !
Ce jour pour elle était un jour de fête.
Le lit, les draps, de roses sont couverts ;
Leur doux parfum s'exhale dans les airs ;
Et tout à coup d'une voix amoureuse
Elle s'écrie : « O vous, mon cher soutien,
Ange du ciel, qui me gardez si bien,
De vos bontés Geneviève est honteuse ;
Car c'est à vous que mon modeste lit
Doit de ces fleurs la parure inconnue,

N'est-il pas vrai ? — Sans doute, répondit
La même voix qu'elle avait entendue.
— Ah !— Ne crains point. — Connaissez mes souhaits,
Ange charmant ; montrez-vous à ma vue ;
Et couronnez ainsi tous vos bienfaits.
— Dieu le défend ; un châtiment sévère...
— J'abjure donc ce désir téméraire ;
Je vous crois beau. — Trop pour tes faibles yeux.
— Puis-je du moins vous toucher ? — Tu le peux. »
L'ange s'approche ; aussitôt l'imprudente,
Pour s'assurer qu'il vient du Paradis,
Ose toucher sa tunique flottante,
Sa main douillette et ses bras arrondis,
De ses cheveux les boucles naturelles,
Son joli nez, les lèvres immortelles
D'où s'échappait une aussi tendre voix,
Son frais menton, et surtout ses deux ailes
Qui constataient sa nature et ses droits.
Cet examen, qu'elle prolonge encore,
Trouble son âme, et sa tête, et ses sens.
Elle se livre au danger qu'elle ignore ;
Ses bras tendus deviennent caressants ;
Certain désir et l'entraîne et l'agite ;
Un feu nouveau s'allume dans son sein ;
Et sur ce sein qui se gonfle et palpite
De l'ange heureux elle presse la main.
Il profita de l'aimable attitude,
Et lui disait, pour ne pas l'étonner :
« Dieu, qui m'entend, par moi te veut donner
Un avant-goût de là béatitude. »
Qui donc tenait cet amoureux discours ?
Ce n'est pas moi, morbleu ! dont bien j'enrage ;
De la parole on nous défend l'usage ;
C'était Germain, qui depuis quelques jours
Incognito logé dans le village,
Rôdait sans cesse autour de l'ermitage.
Vous concevez ma honte et mon courroux.
A son destin j'abandonne la belle,
Et me voilà : des esprits comme nous
Ne sont pas faits pour tenir la chandelle. »
Ainsi parlait cet ange humilié.
Loin d'applaudir au courroux qui l'agite,
De sa disgrâce on riait sans pitié.
On eût mieux fait pour notre Israélite

De s'endormir. Dans un coin retiré,
Craignant les yeux, il se lassait d'attendre.
Arrive enfin le moment désiré.
Des cris confus de loin se font entendre :
« Alerte ! alerte ! Aux brebis du Seigneur
Priape en veut. Debout ! qu'on se dépêche !
Ils sont ici. Non, c'est là qu'ils font brèche.
A droite ! à gauche ! au Satyre ! au voleur ! »
Le rusé Juif, dans ce trouble propice
Qu'entretenait le lugubre tocsin,
Facilement accomplit son dessein.
Dans la chapelle en secret il se glisse.
« — Qui va là ? — Moi. — Qui vous ? — A ce baiser,
A mes désirs, tu peux me reconnaître.
— Oses-tu bien ?... — L'amour fait tout oser.
— Quelle imprudence ! On t'aura vu peut-être ?
— Non, les païens occupent nos soldats.
On crie, on pleure, on caresse, on s'échine :
Je viens aussi, mon ange, à la sourdine,
Te violer ; mais tu ne crieras pas.
— Tes yeux encor me trouvent donc passable ?
— Tu le sais trop ; l'amour, le tendre amour
Est mon seul bien ; il me rend supportable
Du Paradis l'insipide séjour.
Je périrais d'ennui, sans ta présence.
Ces charmes-là sont les dieux que j'encense.
Dieux du bonheur, dieux potelés et doux,
Dieux complaisants, tant fêtés sur la terre,
Je vous adore, et n'adore que vous ! »
Lecteurs dévots, laissons-le dire et faire ;
D'autres pécheurs attendent nos regards.
Sur eux les Saints fondent de toutes parts ;
On les empoigne au milieu des pucelles,
Non pas debout, mais couchés auprès d'elles ;
Non pas auprès ; qu'importe ? Ils sont tous pris.
Dans la capture Elfin n'est pas compris ;
L'adroit Elfin, dès l'attaque première,
De ces pandours déserta la bannière,
Et le fripon, pour éviter leur sort,
S'était rangé du parti le plus fort.
Voilà Priape et sa troupe cynique
Devant leur juge, et pour eux c'est un jeu.
L'air impudent, l'attitude lubrique
De ces vauriens, scandalisent un peu

Du doux Jésus l'œil dévot et pudique.
Le beau pigeon, surpris et stupéfait,
D'un nouveau psaume entrevoit le sujet.
Mais le Pater, qui de rien ne s'étonne :
« Or çà, Priape, avec tes compagnons
Que faisais-tu chez mes jeunes tendrons ?
Parle. — Vraiment la question est bonne !
Ne sais-tu pas ce qu'aux vierges l'on fait ?
— Tu violais ? — Mais... pas trop. — Réponds net,
Et laisse-là tes phrases ambiguës.
— Soit ; c'est à tort que vous avez niché
Dans votre ciel ces vierges prétendues ;
Une moitié pour le moins a triché.
— Tu mens, coquin. — Regardes-y, bon Père,
Et tu sauras qui de nous a menti.
La résistance est nulle, ou très légère ;
Tu vois pourtant comme je suis bâti.
— Vierges ou non, votre crime est le même ;
Vous méritez l'enfer... ou le baptême ;
Il faut choisir. — Pouvons-nous balancer ?
Qu'on nous baptise : aussi bien je m'ennuie
Dans cet Oylmpe, où l'homme nous oublie,
Et d'où bientôt il pourra nous chasser. »
Au même instant la cohorte profane
Courbe la tête, et reçoit sur le crâne
Trente seaux d'eau par des anges lancés.
Pour ces brigands était-ce bien assez ?
« Ainsi soit-il, et nous voilà des vôtres,
Dit saint Priape : allons, employez-nous ;
Vous n'aurez pas de plus fermes apôtres,
Ni les païens de rivaux plus jaloux. »
Jésus alors : « Ile sont francs et sincères,
Leur zèle est vif ; mon père, employons-les.
— Qu'en ferons-nous ? — Dès longtemps je voulais
Chez les chrétiens former des monastères :
Dans ce projet ces gens nous serviront.
Forts et nerveux, sans peine ils soutiendront
L'ennui du cloître et sa longue paresse ;
A ces vertus ils joindront quelque adresse ;
Et nos couvents bientôt se peupleront. —
D'un prompt succès, mon fils, ton plan est digne.
— Naissez, croissez, pour féconder ma vigne,
Multipliez, Carmes, Bénédictins,
Frères prêcheurs, Frères ignorantins,

Dominicains, Bernardins, Franciscains,
Les uns chaussés, les autres sans chaussure,
Barbus ou non, avec ou sans tonsure,
Gris, blancs ou noirs, mendiants ou seigneurs ;
Et vous aussi, nonnes, mères, et sœurs,
Moines en jupe, à la guimpe flottante,
Troupe jeûnante, et priante, et chantante ;
Soldats du Christ, épouses de la croix,
Vous tous enfin qui vivrez de mes droits,
Pour mes soutiens du doigt je vous désigne :
Naissez, vous dis-je, et fécondez ma vigne. »
  A ce discours noblement déclamé,
Le Saint-Esprit en souriant réplique :
« Très bien, mon cher, ce style est poétique.
En me lisant, votre goût s'est formé. »
  Tandis qu'il parle, on habillait nos drôles.
De blanche laine on couvre leurs épaules,
Et leur poitrine, et leurs membres velus ;
Un long cordon presse leurs reins charnus.
Un pied de bouc avec peine se chausse ;
On l'élargit, on l'allonge, on le fausse,
D'un pied de moine on lui donne l'ampleur,
Sans rien changer à sa première odeur.
On tond leur tête, ensuite on la décore
D'un large froc noué sous le menton :
Embéguiné de ce blanc capuchon,
Leur mufle noir paraît plus noir encore.
Ainsi vêtus, d'un air très dégagé,
De Jésus-Christ ils vont prendre congé ;
Et chacun d'eux fait serment d'être sage.
Il les bénit, en disant : bon voyage.
Anges et Saints répètent, bon voyage.
  Le beau Panther entend ce dernier mot,
Il en conclut que la scène est finie.
Droit sur la bouche il baise son amie,
La baise encore, et s'échappe aussitôt.
Mais un quidam, qui près de là repose,
Le voit sortir, sans distinguer ses traits.
Comment garder de semblables secrets ?
Le lendemain il raconte la chose.
Ce récit plaît, et passe en un moment
De bouche en bouche, et l'oreille en oreille.
Pour l'*Angelus* la Vierge se réveille,
Et sort enfin de son appartement.

Sa bouche encore et s'entr'ouvre et soupire ;
Ses grands yeux noirs se ferment à demi.
La pauvre enfant ! elle avait peu dormi.
On l'examine, et les plaisants de dire :
« De notre reine heureux le favori !
Est-ce Panther, ou l'ange petit-maître,
Ou le pigeon ? Ma foi, tous trois peut-être ;
Mais à coup sûr ce n'est pas le mari. »

CHANT CINQUIÈME

Gens du bon ton, galants auprès des dames,
Et qui souvent surprenez leurs faveurs,
Dans vos discours insolents et moqueurs
Vous dénigrez, vous outragez les femmes.
Celles qu'amour jeta dans vos filets,
Que vous avez, ou que vous avez eues,
Celles aussi que vous n'aurez jamais,
Celles encor qui vous sont inconnues,
Toutes enfin à vos malins propos
Servent de texte, ou véritable ou faux.
Hommes ingrats ! forts de vos privilèges,
Pour triompher de leur faible raison,
Vous osez tout ; de la séduction
Devant leurs pas vous semez tous les pièges ;
Les soins adroits, les transports renaissants,
Et la louange, et la gaîté folâtre,
Et les soupirs plus doux et plus touchants,
Rien n'est omis ; elles ont à combattre
Tout à la fois vous, leur cœur, et leurs sens :
Et votre bouche accuse leur faiblesse !
Et sans profit souillant votre bonheur,
Méchants et vils, à leurs tendres caresses
Vous imprimez le sceau du déshonneur !
Lâches ingrats ! corrigeant son ouvrage,
Si la nature à ce sexe charmant
Voulait donner votre force en partage,
On vous verrait changer timidement,
Non pas d'esprit, mais au moins de langage.
Que le mépris soit votre châtiment ;
Il vous est dû : certains que la vengeance

Ne suivra pas une facile offense,
Vous outragez ce sexe désarmé,
Flatté toujours, et toujours opprimé.
Par ses refus du moins qu'il vous punisse.
Pour vous, lecteur, aux femmes plus propice,
Sur leurs erreurs fermez vos yeux discrets,
Et de l'amour respectez les secrets.
L'on est souvent méchant par jalousie,
Vous le savez : n'imitez pas les Saints,
Qui sur la belle et sensible Marie
Se permettaient quelques propos malins.
Du Paradis tandis que le parterre,
En médisant, égayait l'*Angelus*,
Plus loin nos Saints, employés au blocus,
Riaient aussi, mais d'une autre manière.
De ces remparts, que leurs yeux observaient,
Subitement une porte s'entr'ouvre :
On s'arme, on tremble, on regarde, on découvre
Un faible enfant que des femmes suivaient.
C'était l'Amour conduisant des Bacchantes ;
C'était un piège à nos héros tendu.
Par leur beauté ces prêtresses galantes
Peuvent d'un ange ébranler la vertu.
Nos gens alors reprennent leur courage,
Serrent les rangs, et marchent à grands pas
Sur l'ennemi qui ne s'enfuyait pas.
Et qui gaîment poursuivait son voyage.
« Ces femmes-là n'ont pas peur, et font bien,
Dit l'ange Esral ; j'aime assez les déesses. »
Saint Jean répond : « Leur habit, leur maintien,
Ne semblent pas annoncer des princesses.
— Reconnais-tu ce que portent leurs mains ?
— Un léger thyrse et d'excellents raisins.
Ce sont, je crois, de jeunes vivandières ;
A nous combattre elles ne songent guères.
— La peau d'un tigre enveloppe à demi
Leurs corps d'albâtre : et conviens, mon ami,
Que leur beauté vaut bien les frais d'un siège.
Quel air fripon ! De pampres couronnés,
Leurs cheveux noirs, aux vents abandonnés,
Font ressortir leurs épaules de neige.
Leurs jeunes mains caressent tour à tour
Ce bel enfant, qui sans doute est l'Amour.
— Serait-ce là le fils de Cythérée ?

Non ; voilà bien ses ailes, son flambeau ;
Mais je ne vois ni carquois ni bandeau.
Remarques-tu cette marche assurée,
Ces pieds de bouc, ce regard indécent ?
Il a tout l'air d'un Satyre naissant.
— Satyre ou non, partout il saura plaire ;
De l'autre Amour c'est sans doute le frère. »
A l'ignorant, qui juge avec rigueur,
Cet entretien doit paraître un peu leste ;
Mais dans les camps cherche-t-on la pudeur ?
L'oisiveté, l'exemple si funeste,
A la licence y disposent le cœur :
On n'y croit pas à la valeur modeste ;
L'oreille y veut de graveleux discours,
Des mots hardis ; et l'homme le plus sage,
Sans le vouloir, y prend en peu de jours
D'un grenadier les mœurs et le langage.
Il te sied bien, vain et chétif mortel,
De critiquer ce que l'on dit au ciel !
Esral approche, et fortement il crie :
« Halte-là ! — Soit, lui répond Agérie.
— Où courez-vous si gaîment ? et pourquoi
Porter ici votre pied téméraire ?
— Le sage a dit : On n'est bien que chez soi.
Quittant du ciel la demeure étrangère,
Nous retournons sagement sur la terre.
— Je vous en crois ; mais l'on ne passe pas.
J'en suis fâché pour vos jeunes appas.
— Beau général, votre bouche est sévère,
Heureusement vos regards sont plus doux.
Vous nous prenez pour femmes d'importance.
Vous vous trompez : grisettes comme nous
Peuvent passer, et sont sans conséquence.
— Mais vous portez des vivres à vos dieux ;
C'est aux chrétiens un dommage, une injure.
— Non, ces fruits-là sont pour nous, je vous jure.
On se nourrit autrement dans les cieux.
— Elle a raison. Quoi ! ces grappes vermeilles
Ne tentent point vos maîtres dédaigneux ?
— Jamais Noé n'en cueillit de pareilles,
N'est-il pas vrai ? — Je le crois. — Faites mieux,
Goûtez. — Oh ! non. — Goûtez-en, je le veux.
A vos soldats mes compagnes honnêtes
Ont présenté leur déjeuné frugal ;

Faites comme eux, aimable général.
— Eh bien, donnez, friponne que vous êtes.
— Je reconnais cette insigne faveur.
— De ces raisins exquise est la saveur.
J'ai voyagé quelquefois en Syrie :
Du bon Noé je daignais visiter
L'humble cabane et la treille chérie ;
Chez Abraham j'aimais à m'arrêter ;
Loth m'hébergea dans la ville coupable
Dont le nom seul outrage la beauté :
Vous concevez comme j'étais fêté !
Des fruits choisis pour moi couvraient leur table.
J'ai touché même à ces fameux raisins
Que rapportaient de la terre promise
Les éclaireurs envoyés par Moïse :
Ils étaient bons, les vôtres sont divins. »

Tous déjeûnaient avec pleine assurance.
Trop confiants, aucun n'a soupçonné
De ces doux fruits la magique puissance ;
Ils enivraient. Déjà l'ange étonné
Dans son cerveau cherche en vain sa prudence ;
Il y trouvait le trouble et la gaîté.
Il se console, et croit gagner au change.
Des étourdis qui l'avaient imité
Plus vite encor la tête se dérange.
Au milieu d'eux, de ses hardis projets
L'Amour malin contemplait le succès.
A nos soldats, que charmait sa figure,
Il avait fait d'adroites questions ;
Du bon Priape et de ses champions
Par nous il sut la bizarre aventure :
Il se vengeait, et nous le bénissions.
Voyez un peu ces galantes prêtresses
Aux yeux lascifs, aux perfides caresses,
A nos guerriers tendre de jolis bras,
De pampre verts orner leurs cheveux plats,
Et leur presser des raisins sur la bouche.
Aux coups légers du thyrse qui les touche,
De leur bon sens le reste a disparu.
Dieu ! quels propos alors se font entendre !
Chacun déjà d'une belle est pourvu,
Et dit *Amen*. Les Saints ont le vin tendre.

De nos guerriers cependant quelques-uns,
Toujours grondeurs et toujours importuns,

Vieux impuissants, qui jamais n'ont su rire,
Et que l'Amour dédaigna de séduire,
De ces péchés spectateurs envieux,
Criaient, tonnaient et prêchaient de leur mieux.

MOÏSE

Comment, chrétiens ! ici, dans le ciel même !
On punira cette insolence extrême ;
Dieu saura tout ; il est le Dieu vengeur.

SAINT BLAISE

Oui, faux élus, l'enfer va vous reprendre.

MOÏSE

Ils font les sourds ; quel excès d'impudeur !

SAINT BLAISE

Oubliez-vous que votre créateur
Par un seul mot au néant peut vous rendre ?

L'ANGE ESRAL

Mon créateur ? Votre Dieu ne l'est point.

SAINT BLAISE

Vous blasphémez.

L'ANGE ESRAL

Les nations antiques
Ont reconnu des esprits angéliques.
Le monde entier fut d'accord sur ce point.
Juifs et chrétiens, venus après les autres,
Nous ont trouvés tous faits : « Soyez des nôtres,
Nous dirent-ils, et peuplez notre ciel.
— Très volontiers, répondit Gabriel » ;
Et pour nous tous il portait la parole.
Tais-toi donc, Blaise, et retourne à l'école.

SAINT GUIGNOLET, *à Moïse.*

Quoi ! vous pillez Mages, Phéniciens,
Brachmanes, Grecs, Parsis, et Chaldéens ;
Lépreux et nus, encroûtés d'ignorance,
Du Nil au Gange on vit votre indigence
Quêter, voler, au hasard ramasser
De vieux haillons, les recoudre en Syrie,
Sur votre corps sans goût les entasser ;
Et puis, tout fiers de cette friperie,
Pour créateurs vous voudriez passer ?

SAINT CARPION, *à Moïse.*

Ton beau serpent, natif de Phénicie,
D'un autre Eden franchissant le fossé,
Attaqua l'homme et s'en vit repoussé.

MOÏSE

Chicane ! Allons, ma pomme est plus jolie.

SAINT CARPION

Soit ; mais déjà la curiosité,
Bien avant Eve, avait séduit Pandore :
Ce trait charmant, ta plume l'a gâté.

SAINT BLAISE

Quel baragouin !

SAINT GUIGNOLET

Et du déluge encore
Oseras-tu t'attribuer l'honneur ?

MOÏSE

Je l'oserai, car j'en suis l'inventeur.

SAINT GUIGNOLET

Deucalion, Ogygès.....

MOÏSE

O prodige !
Saint Guignolet savant !

SAINT BLAISE

Il a trop bu.

MOÏSE

Carpion parle !

SAINT BLAISE

Il a trop bu, te dis-je.

MOÏSE

De ces raisins quelle est donc la vertu ?

SAINT CARPION

Au grand Bacchus, rends sa baguette antique,
Sa double corne, et son pouvoir magique.

MOÏSE

Si j'ai volé, ce fut sans y penser.

SAINT GUIGNOLET

Au moins, mon cher, il faut t'en confesser.

SAINT CARPION

Votre Samson, si gros, si ridicule,
Ressemble en laid au vigoureux Hercule.
Par une femme ils sont trahis tous deux.

SAINT GUIGNOLET

Jephté, son vœu, sa fille infortunée,
Rappellent trop le Grec Idoménée.

MOÏSE

Vous tairez-vous, raisonneurs malheureux ?

SAINT CARPION

De Josué vantez moins l'harmonie ;
C'est d'Amphion la plate parodie.
Par ses accords Amphion bâtissait :
En détonnant Josué renversait.

MOÏSE

Des nouveaux Saints voilà bien l'injustice !
Des pauvres Juifs ils se moquent toujours.
Que feriez-vous pourtant sans leur secours ?
Otez la base, adieu tout l'édifice.
Le Christ est Juif, et Juive la beauté
Que l'Esprit Saint...

SAINT GUIGNOLET

Bah ! bah ! la Trinité !
Du nombre trois j'ignore la puissance ;
Mais de tout temps il eut la préférence.
Bien avant nous le Gange proclama
Vishnou, Shiven, et leur aîné Brama.

MOÏSE

La Trinité serait donc Indienne ?

SAINT GUIGNOLET

Jadis l'Egypte avait aussi la sienne,
Isis, Horus, et le père Osiris.
On la retrouve en de lointains pays.
Nous combattons la Trinité païenne,
De cet Olympe antique souveraine.
Mais lis Platon, et tu reconnaîtras

Le germe obscur de la triple personne
Que pour du neuf aujourd'hui l'on nous donne.

SAINT CARPION

Il a raison : *in vino veritas.*

SAINT BLAISE

Du grec?

MOÏSE

Eh non, du latin.

SAINT BLAISE

C'est tout comme.
Voyez l'ivresse! Il était si bon homme!
Ah çà, messieurs, croyez-vous à Jésus?

SAINT CARPION

La question, mon cher, est délicate,
Et *distinguo.* Je crois à ses vertus,
A sa morale encore, et rien de plus.
J'admire aussi Zoroastre, Socrate,
Confucius, tous les sages enfin
Qu'il traduisit, et que l'on damne en vain,

SAINT GUIGNOLET

Mais à quoi bon transmuer une eau claire
En vin fumeux, pour des gens déjà gris?
Pourquoi gâter Philémon et Baucis?
Mal copier vous est chose ordinaire.

MOÏSE

Eh quoi! tu ris de cette impiété,
Saint Jean?

SAINT JEAN

Un peu.

MOÏSE

Ciel! un évangéliste!

SAINT JEAN

A ton avis, je suis donc un copiste?

MOÏSE

Mais ce miracle est par toi raconté.

SAINT JEAN

Par moi?

MOÏSE

Sans doute.

SAINT JEAN

Apprenez, imbéciles,
Qu'au siècle deux on fit ces évangiles
Selon saint Marc, saint Luc, et saint Mathieu,
Qui tout au plus savaient leur croix de Dieu,
Selon moi-même et selon beaucoup d'autres ;
On fit aussi ces Actes des Apôtres,
Qui ne sont point des actes de raison.
N'allez donc pas crucifier mon nom
Sur ces recueils de sottises grossières,
Et laissez-moi, j'ai bien d'autres affaires.

MOÏSE

O mon ami, reviens à toi ; partons.
Ne touche plus ces profanes tetons ;
Ils sont maudits.

SAINT JEAN

Que le diable t'emporte !

SAINT BLAISE

C'est trop parler, Moïse, il faut agir.
Au Paradis allons chercher main-forte.

MOÏSE

Allons, cher Blaise.

TOUS LES SAINTS

Allez, bien du plaisir. »
Débarrassés de Moïse et de Blaise,
Nos gens enfin savouraient à leur aise
Des voluptés le poison dangereux,
Et s'en donnaient comme des bienheureux.
Le Carpion, muni d'une bacchante,
Et la flattant d'une voix tremblotante,
Disait : « Je dois, charmante Théoné,
T'offrir aussi mon frugal déjeûné. »
Elle sourit, et sa lèvre jolie
Dévotement reçoit la blanche hostie.
Mais que dit-elle à ce repas nouveau ?
« — Ce pain est fade. — Eh non, c'est de l'agneau.
Nous autres Saints, nous vivons de mystères.

Bois, maintenant ; et n'en crois pas tes yeux,
Car ce vin-là... — Le Falerne vaut mieux.
— C'est cependant un Dieu que tu digères.
— Quel conte ! — Un Dieu réel et bien vivant.
Mais ne crains rien : quoique très succulent,
Il est léger ; aux malades il passe.
— Me voilà Sainte ! — Et Sainte je t'embrasse. »
Mons Guignolet s'y prenait autrement ;
Car des pécheurs diverse est la manière.
Avec Aglaure il ose indécemment
Parodier tout ce que l'on révère.
Sur l'occiput il lui presse le jus
De ce raisin qui porte à la luxure,
Puis d'une croix y trace la figure,
Et dit ces mots : « Au nom du grand Bacchus,
Et de l'Amour, et de Vénus encore,
Je te *baptise*, et te nomme Aglaure. »
Avec deux doigts unis dévotement,
Sa ronde joue il frappe faiblement.
« Que fais-tu donc ? dit en riant la belle.
— Je te *confirme ;* et ma voix te rappelle
Tes vrais devoirs, si simples et si doux.
Trois mots sacrés les renfermeront tous ;
Sur ces trois mots ton culte entier repose :
Le pampre vert, et le myrte, et la rose.
Au *mariage* il nous faut procéder.
Je suis ensemble et l'époux et le prêtre.
Que tes beaux yeux n'osent me regarder ;
Prends l'air timide, et tâche de paraître
Ce qu'à coup sûr tu ne voudrais pas être,
— Vierge. — Est-ce bien ? —Pas trop mal. Donne-moi
Cette main blanche, en signe de ta foi.
Je nous unis d'une chaîne invisible,
Conjungo nos. Croissons pour le bonheur,
Croissons en grâce, en désirs, en vigueur ;
Ne décroissons jamais, s'il est possible ;
Multiplions, et Dieu nous bénira.
Or maintenant, mon épouse nouvelle,
Jure avec moi d'être toujours fidèle.
— J'en fais serment, le tiendra qui pourra.
— *Brava! brava!* Mais de la *pénitence*
Le sacrement est nécessaire aussi.
De tes plaisirs confesse la licence ;
Ne cache rien ; l'on ne ment point ici.

— Tous mes péchés sont péchés de jeunesse,
Et vous pouvez en deviner l'espèce.
Devinez-vous ? — Très bien ; toujours Vénus.
Combien de fois ? — Oh ! je ne compte plus.
— Compte à peu près. — Dix mille. — Tu te vantes ;
Mais d'un seul mot je peux tout effacer :
Absolvo te. De ces fautes charmantes
La pénitence est... de recommencer. »
Les mains alors il étend sur ses charmes...
Saint Guignolet, le tocsin sonne, aux armes !
Vaine semonce ! il est sourd au tocsin,
Et dit tout haut : « De l'Amour libertin
Et de Bacchus, je t'*ordonne* prêtresse.
De leurs autels fais prospérer la messe ;
Prêche en leur nom ; mais point de longs discours ;
Prêche d'exemple, et prêche tous les jours. »
Vous le savez, frères, chaste est ma lyre ;
Le Saint-Esprit, qui me souffle et m'inspire,
Me presse en vain ; je n'ose peindre tout.
O Guignolet ! vous n'étiez pas debout.
Mais il soupire, et sa voix affaiblie
Laisse échapper quelques mots languissants :
« Ceci, ma chère, est mon âme et ma vie. »
Aglaure ensuite, en reprenant ses sens,
Répond tout bas : « J'aime l'*eucharistie*. »
Pour elle encor Guignolet officie,
Et de baisers fortement appuyés
Couvre son front, et ses mains, et ses pieds,
Les pieds surtout ; ô parodiste impie !
— « Que fais-tu là ? — C'est l'*extrême-onction.*
Tu dois bientôt descendre sur la terre,
Et, sous l'abri des treilles de Cythère,
Tu vas remplir ta douce mission :
Aux voyageurs cette onction est bonne ;
Reçois-la donc, et pars ; adieu, friponne. »
Viennent alors les autres Bienheureux
Que soutenaient leurs malignes compagnes.
Ces renégats, l'ivresse dans les yeux,
Le pampre en main, chancelants et joyeux,
Allaient courant les célestes campagnes.
Aux sons flûtés des féminines voix,
En rond l'on danse, on se heurte, on se presse,
On rit, on jure, on bronche, on se redresse ;
Et ces couplets sont répétés vingt fois :

« Ma Trinité, c'est la bouche de rose,
Le sein de lis, puis encore autre chose.
On l'aime au ciel, on l'aime *et in terris* :
On la conçoit, on la voit, on la touche !
Vive le sein, autre chose, et la bouche !
Vive l'amour ! *Amen, io Cypris!*

« L'heureux Bacchus avait une baguette.
Et par Moïse elle fut contrefaite.
A l'ancienne il faut croire. Et *perche?*
C'était de l'eau que donnait la dernière :
C'était du vin que versait la première.
Vive la treille ! *Amen! io Bacche!* »

Survient Neptune, et sa voix magistrale
A suspendu la sainte bacchanale.
« Du Paradis s'avance un corps nombreux :
Il vient à nous ; rentrez, mesdemoiselles.
Et vous, messieurs, vous fuirez avec elles,
Si de l'enfer vous redoutez les feux.
— Gens comme nous ne prennent pas la fuite.
S'écrie Esral. — Et nous les attendrons.
Poursuit saint Jean. — Et nous les combattrons.
Dit Guignolet. — Et nous les rosserons ».
Dit Carpion, qui vainement s'agite
Pour échapper à quatre jolis bras
Dont les efforts l'arrachent aux combats.
De ces héros la valeur on enchaîne ;
Par leur jaquette, en riant, on les traîne.
Ils résistaient : des nouveaux bataillons
Leurs poings fermés défiaient le courage.
Bronchant toujours, et toujours fanfarons.
Par des hoquets coupant les faibles sons
De leur voix rauque, ils parlent de carnage.
Et dans l'Olympe entrent à reculons.
On les conduit sous de vastes portiques.
Trop fatigués de leurs farces bachiques.
Tous à la fois s'étendent sur le dos ;
Point d'*Angelus*, de vêpres, ni d'office :
Et le sommeil, aux ivrognes propice,
Charge leurs yeux de ses plus lourds pavots.

CHANT SIXIÈME

J'ai vu l'Amour attaquer ta jeunesse,
Charmante Elma : tendre et respectueux,
Vif et soumis, il était dangereux ;
A son pouvoir il unissait l'adresse.
Tu combattais ; mais un trouble inconnu,
Adoucissant par degrés ta défense,
Faisait rêver ta sage indifférence.
Tu combattais : mais l'Amour eût vaincu.
Alors, t'armant d'une force nouvelle,
Tu pris la fuite, et tu vainquis par elle.
Ah ! crains toujours des souvenirs confus ;
Redoute même un danger qui n'est plus :
Il peut renaître. Une biche prudente,
Dont la vitesse a lassé le chasseur,
Longtemps après conserve sa frayeur,
Et fuit encor devant la mort absente.
Si l'ange Esral avait à ses soldats
Bien répété ces utiles maximes,
Le ciel honteux n'aurait pas vu leurs crimes
Et dans l'Olympe ils ne ronfleraient pas.
Les Dieux riaient de l'étrange capture,
Et cependant félicitaient l'Amour.
« Hélas ! dit-il ce triomphe d'un jour
Est incertain, et notre perte est sûre.
Oui, nous perdons Priape et ses vauriens.
Pris sur le fait, de la main des chrétiens
Ils ont gaîment accepté l'eau bénite.
Ces apostats, bien froqués, bien tondus,
Sont sur la terre, où leur race maudite
Doit féconder la vigne de Jésus. »
Que dites-vous à ces tristes nouvelles,
Pauvres bloqués ? Vous prévîtes alors
Que les chrétiens, par le nombre plus forts
Vous chasseraient des plaines éternelles.
Minerve tarde, et vous craignez l'assaut
Qu'à vos remparts on livrera bientôt.
Pour ajouter à leur humeur chagrine,
Au milieu d'eux tombe le noir Pluton,
Qui par la main conduisait Proserpine.
On aperçoit aussi le vieux Caron

Qui, s'appuyant sur son vieux aviron,
Tient sur son dos la plus vieille des barques.
Viennent après les serpents d'Alecton,
Et Tisiphone, et Mégère, et les Parques.
« Quoi ! vous voilà ! s'écria Jupiter ;
D'où sortez-vous ? — Eh, pardieu, de l'enfer,
Lui dit Pluton. — O l'étrange figure !
Mais pourquoi donc déménager ainsi ?
Que voulez-vous ? et par quelle aventure
L'enfer entier se trouve-t-il ici ?
— Malgré mes droits du Tartare on me chasse ;
Parmi les Dieux je reviens prendre place.
— Par qui chassé ? — Par les diables chrétiens.
De résister avais-je les moyens ?
Leur aspect seul épouvanta Cerbère.
J'ai vu leur chef ; sa laideur est amère,
Et malgré moi devant lui j'ai pâli ;
Mais en revanche on n'est pas plus poli.
En apprenant ma disgrâce soudaine,
Je descendis de mon trône d'ébène,
Et pour m'aider il me prêta sa main.
L'humanité peut entrer dans son âme ;
Il me plaignait ; et, quoique libertin,
Avec respect il a traité ma femme.
Il fallut bien, sans espoir de retour,
Abandonner le ténébreux empire :
Tambour battant, jusqu'aux portes du jour,
Par ses démons Satan m'a fait conduire.
— De l'Elysée ils sont donc possesseurs !
— Oui ; mais fort mal ils s'y trouvent, je pense.
Leur premier soin, dans cette circonstance,
Fut de courir vers ces lieux enchanteurs
Où le printemps prodiguait ses faveurs,
Et qu'habitait, selon nous, l'innocence.
D'un œil avide ils cherchaient le Léthé ;
Car le passé, dit-on, les importune.
On leur montra ce fleuve souhaité.
Tous aussitôt d'une ardeur peu commune
Sautent dans l'onde ; et l'implacable Dieu,
Qui les poursuit, change cette onde en feu.
En blasphémant ils gagnent le rivage ;
Dans l'Elysée ils vont se rafraîchir.
L'un présentait au souffle du zéphyr
Ses bras rôtis et son rouge visage ;

L'autre s'étend sous un humide ombrage ;
L'autre tout nu se roule sur les fleurs,
Et les dessèche : on entend leurs clameurs.
Ces noirs démons dans ce frais paysage
Couraient épars, et des légers ruisseaux
Leur soif ardente allait tarir les eaux.
Soudain le Styx gronde, bouillonne, écume.
Avec fracas s'élève sur ses bords,
Et sous des flots de soufre et de bitume
Il engloutit notre enfer et nos morts.
— Ah ! que je plains ces ombres vertueuses,
De l'Elysée habitantes heureuses !
— Ce changement les damne pour jamais.
Et leurs vertus deviennent des forfaits. »
A ce récit la céleste assemblée
Fut derechef incertaine et troublée.
Elle craint tout : la prise des enfers
Lui présageait le plus grand des revers.
Le dieu du Pinde assez mal la console,
Quand il répète : « A quoi bon s'attrister ?
L'homme est si sot, si dupe, et si frivole,
Que son encens n'est pas à regretter.
De cet Olympe enfin si l'on nous chasse,
N'avons-nous pas un asile au Parnasse ?
Là sans rivaux nous régnerons toujours.
L'esprit, les arts, les grâces, les amours,
Le don de plaire, et le talent d'instruire,
Sont pour jamais soumis à notre empire.
Ce pis aller me paraît assez doux.
Disgraciés par l'inconstance humaine,
Nos ennemis un jour, ainsi que nous,
Déguerpiront du céleste domaine :
Partout sifflés, ces gens à *Te Deum*,
Avec leur croix, leurs clous, et leurs épines,
Leur chant niais, et leurs tristes matines,
Iront pourrir dans quelque muséum. »
A nos dépens tandis qu'il prophétise,
Un cri d'alerte annonce les chrétiens.
Ils s'approchaient des murs olympiens,
Dont la conquête à leurs bras est promise.
Le grand Michel, sévère avec douceur,
Des premiers rangs gourmandait la lenteur :
Et Jésus-Christ, placé sur les derrières,
Criait de loin aux phalanges dernières :

« Courage, enfants, et soutenez mes droits !
Sur cet Olympe il faut planter ma croix.
Pourquoi trembler et pâlir de la sorte ?
Quel risque enfin avez-vous à courir ?
On nous battra, dites-vous. Eh ! qu'importe !
Vous pouvez bien être assommés, souffrir,
Souffrir longtemps, mais non pas remourir. »
Sa voix, son geste, et sa mâle éloquence,
A ses poltrons rendirent l'assurance.
Les yeux fermés ils marchent en avant,
Et sous les murs arrivent en bronchant.
Les longs épieux, les lances meurtrières,
Les javelots, les flèches, et les pierres,
Les flots brûlants de poix, d'huile, et de vin,
De mille clous les solives armées,
Le plomb fondu, les poutres enflammées,
Tombaient sur eux sans relâche et sans fin.
Combien alors de têtes entamées,
De fronts fêlés qu'on ne guérira pas,
De nez sans bout, de mains cherchant leurs bras,
De poils roussis, et d'ailes consumées !
Ce beau spectacle échauffa par malheur
Du Saint-Esprit la verve psalmitique.
« Je veux, dit-il, par un brillant cantique
De nos soldats soutenir la valeur.

JÉSUS-CHRIST

Quelle folie ! En vain sur le nuage
Vous vous perchez : dans cet affreux tapage
Votre fausset sera-t-il entendu ?
Je ne crois pas d'ailleurs qu'un impromptu
Dans un assaut puisse être fort utile.

LE PÈRE

L'enfant dit vrai : triomphant et tranquille,
Vous reprendrez vos psaumes éternels.

LE SAINT-ESPRIT

De votre goût je craindrai la finesse.

LE PÈRE

Je ne suis pas savant, je le confesse,
Et j'en rends grâce à messieurs les mortels.
Ils ont donné par faveur singulière

A vous l'esprit, à Jésus la douceur,
A moi la barbe et le titre de père.
Ce titre-là vaut bien celui d'auteur;
Quant à ma barbe, elle est belle, j'espère?

JÉSUS-CHRIST

Pourquoi, Seigneur, ainsi vous courroucer?

LE PÈRE

Moi, du courroux! pouvez-vous le penser?
Le Saint-Esprit sait à quel point je l'aime.
Il est permis de se gronder soi-même. »
Les assiégeants, durant ces beaux discours,
Bravaient des coups la grêle renaissante.
Contre le mur flanqué de fortes tours
Ils ont dressé l'échelle menaçante :
Mais sa hauteur glace nos champions.
« A toi. — Nenni. — Va donc. — Ma foi je n'ose.
— Je crains la poix. — Je crains les horions.
— Moi les soufflets. » Tous craignent quelque chose.
Grand, gros, cagneux, gothiquement sculpté,
Tel qu'il brillait naguère à Notre-Dame,
Christophe arrive : un saint amour l'enflamme
Pour Jésus-Christ que son dos a porté.
Le premier donc sur l'échelle il s'élance.
Trente guerriers y grimpent après lui.
Ils se prêtaient un mutuel appui;
L'on est poussé, l'on pousse, et l'on avance.
Succès trompeur! déjà notre héros
De sa main large empoignait les créneaux :
Le fougueux Mars rugit à cette vue.
Soudain il court à sa propre statue,
Qui sur le mur en marbre figurait;
Il la saisit, non sans quelque regret;
Du piédestal son bras nerveux l'arrache;
Et l'élevant par-dessus son panache,
Il s'écriait, en riant aux éclats :
« Voyez, amis, je ne m'épargne pas;
Ainsi que moi que chacun s'exécute. »
Notre gros Saint sur l'estomac reçoit
Ce poids énorme, et subite est sa chute.
L'un après l'autre et l'un sur l'autre on voit
Dégringoler d'une vitesse extrême
Ses compagnons renversés par lui-même.

L'ange Azaël qui plus loin combattait,
D'un meilleur sort vainement se flattait.
A peine il touche au sommet de l'échelle,
Le dieu des mers le saisit par son aile.
A bout de bras il tient l'ange chétif
Qui l'implorait du ton le plus honnête,
Et par trois fois le tournant sur sa tête,
Sur les chrétiens il le lance tout vif.
Samson se fâche, et contre la muraille
De son gros dos appuyant la largeur,
Pour l'ébranler il pousse avec vigueur,
Et tout son corps se roidit et travaille.
Ses reins charnus, son énorme fessier,
Font à peu près l'office du bélier.
Le mur tient bon, l'Hébreu pâlit de rage ;
Des pieds, des mains de nouveau s'escrimant,
Il cogne, il rue, il heurte vainement,
Et la sueur inonde son visage.
Hercule alors cria d'un ton moqueur :
« Tes sept cheveux ont repoussé bien vite,
Ami Samson, et je t'en félicite.
Mais apprends-nous pourquoi tout ce labeur ?
Que prétends-tu ? La chétive masure
Qu'au temps jadis renversèrent tes mains
Ressemblait mal à notre architecture :
Nous bâtissons mieux que les Philistins.
Au reste, pousse, et vois si je t'abuse ;
Pousse, mon cher, puisque cela t'amuse. »
A quelques pas un brasier allumé,
Hercule y cherche un tison enflammé.
Prends garde à toi, Samson, la foudre arrive !
Il n'est plus temps, et notre champion
Droit sur le crâne a reçu le tison.
En un clin d'œil le saint toupet s'allume,
En un clin d'œil la flamme le consume.
Fut-on jamais plus brave et moins heureux ?
Il ressemblait avant cette disgrâce,
Au coq superbe, au taureau vigoureux,
A l'étalon ardent et belliqueux.
Tous trois sont fiers, fougueux, brillants d'audace,
Grands tapageurs... Mais qu'un fer envieux
A ces héros retranche quelque chose,
Et des hauts faits supprime ainsi la cause,
Plus de taureau, de coq, ni d'étalon ;

Le nouveau bœuf, le désolé chapon,
Et le bidet dont le courage expire,
Baissent la tête, et la queue, et le ton.
Tel à peu près l'infortuné Samson,
Chauve et confus, dans les rangs se retire.
  Par ces revers les chrétiens affaiblis
Changeaient déjà leur attaque en défense.
Par le succès les païens enhardis
Sentaient tripler leur force et leur vaillance :
Ils se battaient comme des furieux,
Comme des fous, enfin comme des Dieux.
Leur noble ardeur passe jusqu'aux déesses.
Du haut des murs on voyait ces princesses
Jeter sans choix ce qui s'offre à leur mains.
Les trônes d'or, les précieux coussins,
De leurs plaisirs ordinaire théâtre,
Les doux parfums dans leurs vases divers.
Les beaux miroirs, et les bidets d'albâtre,
De pourpre fine avec soin recouverts.
  Si Josué, fameux par sa musique,
De Jéricho ne s'était souvenu,
Des assiégés le courage eût vaincu.
« Parbleu, dit-il, un concert hébraïque
Doit renverser ce rempart odieux.
A moi, tribus, à moi prêtres, lévites,
Chefs et soldats, sapeurs Israélites,
De Jéricho vainqueurs harmonieux ! »
Il dit, on vient, et l'orchestre s'arrange.
Des instruments quel habile mélange !
Les gros serpents, les violons discords,
Le porte-voix, la trompette, les cors,
Le fifre aigu, les cloches, la crécelle,
Et ces cornets qu'à bouquin l'on appelle,
Et les chaudrons que l'on frappe à grands coups.
Les assiégés d'un orchestre si doux
Avec raison redoutent les merveilles,
Et des deux mains ils pressent leurs oreilles.
Ils ont beau faire, ils n'esquiveront pas
De nos archets la sainte mélodie.
D'un *sforzando* tout à coup l'harmonie
Brise et remplit leurs tympans délicats.
Cette musique est pour eux infernale,
Pour nous céleste ; infernale surtout
Quand Josué, pour les pousser à bout,

Y fait entrer cent voix de cathédrale,
Et cent faussets, dont vingt miaulent en sol,
Cinquante en ut, et trente en ré-bémol.
Pour les païens ce fut le coup de grâce.
Ils essayaient de couvrir nos accords
Par de grands cris ; mais de nos fiers Stentors
Le beuglement redouble et les terrasse.
Tous en jurant désertent le rempart ;
Un long chorus presse encor leur départ.
  Du saint Trio la personne première
En ce moment prit une voix guerrière,
Et s'écria : « Vaincus à coups d'archet !
Plus fort ! plus fort ! et votre œil satisfait
Verra ces tours, longtemps inébranlables,
Sur les remparts soudain dégringoler,
Et les remparts sur leur base trembler,
Et du palais la voûte s'écrouler.
Plus fort ! plus fort ! et l'Olympe est aux diables. »
  Ces grands moyens devenaient superflus.
Les prisonniers, qui sans ordre étendus
Depuis longtemps ronflaient sous les portiques,
Désenivrés, à leur bon sens rendus,
Ouvrent enfin les yeux, et tout confus,
Se rappelaient leurs sottises bachiques.
L'étonnement, la crainte, et le remords,
D'un pourpre vif colorent leur visage.
L'ange piqué se taisait, mais de rage ;
Saint Guignolet reprend son plat langage ;
Et Carpion était à peindre alors.
A deux genoux ils confessent leurs torts,
Offrent à Dieu leur repentir sincère ;
Et, se livrant à leur juste colère,
Sur ces païens déjà presque vaincus
Ils font pleuvoir des coups inattendus.
D'autres, forçant une garde revêche,
A leurs amis, dont les chants discordants
A la muraille avaient déjà fait brèche,
Ouvrent la porte, et les voilà dedans.
Les assiégés à leur prompte ruine
Cherchaient en vain dans leur tête divine
Quelque remède ; ils n'en trouvaient aucun.
Jupiter seul, dans ce trouble commun,
De sa raison conserve un faible reste ;
Et s'adressant à la troupe céleste :

« Ils ont vaincu : dans ce palais sacré
Demain peut-être ils brailleront des messes ;
Mais leur succès n'est pas très assuré.
Vite qu'on forme un bataillon carré ;
Que dans le centre on place les déesses ;
En combattant reculons vers le nord.
Là des chrétiens finit le territoire ;
Odin y règne ; Odin aime la gloire ;
Et l'avenir peut changer notre sort. »

On obéit à cet ordre fort sage.
Ce bataillon subitement formé,
De javelots et de lances armé,
Frappant toujours, et jamais entamé,
De nos chrétiens étonne le courage.
Le fier Neptune, Apollon, et sa sœur,
Bellone et Mars, le vaillant fils d'Alcmène,
Pluton, Bacchus, et les frères d'Hélène,
Faisaient souvent reculer le vainqueur.
De Jupiter l'œil perçant et rapide
Veillait à tout ; et son bras intrépide,
Armé du foudre, inspirait la terreur.
En ordre ainsi s'opérait la retraite.
Le jour baissait ; un accident fâcheux,
Qui fut suivi d'un autre plus heureux,
Rendit alors la phalange incomplète.

Diane avait épuisé son carquois :
D'un fer tranchant elle s'était saisie,
Et hors des rangs s'avançait quelquefois,
Pour mieux frapper. Diane est très jolie,
Chaste surtout ; mais de ses belles mains,
Elle rossait nos Anges et nos Saints.
Un ange donc, c'était Zéphrin, je pense,
Qui de son bras éprouva la puissance,
De se venger épia le moment,
Et par derrière il fondit bravement
Sur la déesse. Elle était sans cuirasse,
Leste et pieds nus, comme en un jour de chasse ;
Sur son beau cou le fer tombait en plein :
Un mouvment subit, involontaire,
Sauva ce cou ; mais le glaive assassin
Endommagea la tunique légère,
Et de la fesse effleura le satin.
Un sang vermeil rougit le cul divin
Dont la blancheur faisait honte à l'ivoire.

Diane alors, comme vous pouvez croire,
Tourne la tête, et court après Zéphrin.
Courir après, lui barrer le chemin,
Et du secours lui ravir l'espérance,
Suivre son vol avec persévérance
Dans les détours qu'il fait pour échapper,
Le joindre enfin, ses deux ailes couper,
Changer en fouet un large cimeterre,
Et de sa fesse ainsi venger l'honneur :
Voilà sans doute, équitable lecteur,
Ce qu'elle fit, et ce qu'elle dut faire.
Au nord ensuite elle tourne ses pas,
Courant dans l'ombre, et cherchant les Etats
Du grand Odin, où s'était repliée
De ses amis la troupe humiliée.
Sur son chemin se trouve Gabriel,
Ange galant, ange qui sait son monde,
Ange à la mode, et le héros du ciel :
Il marchait seul, et commençait sa ronde.
« Qui vive ? » Il dit ; la païenne aussitôt,
Levant sur lui sa redoutable épée,
Répond : « Chrétien ». Et du glaive et du mot
En même temps son oreille est frappée.
L'ange, étourdi par ce coup imprévu,
Penche la tête, et recule, et chancelle.
Mais revenant à lui, le bras tendu,
Avec fureur il fond sur l'immortelle.
On le reçoit de même ; et les deux fers,
Se rencontrant, se brisent dans les airs.
L'ange irrité, saisissant la déesse,
De ses deux bras l'enveloppe et la presse.
Diane, ainsi se voyant prise au corps,
Prend à son tour, et sa pudeur murmure ;
L'incognito cependant la rassure.
Lestes tous deux, tous deux souples et forts,
Jeunes et beaux, seuls dans la nuit obscure,
Ils pouvaient mieux employer leurs efforts.
Mais Gabriel était loin de connaître
Tout son bonheur. Il s'en douta peut-être,
Lorsqu'étreignant le corps le plus parfait,
Il crut sentir, et sentit en effet
Je ne sais quoi de saillant, d'élastique,
Et d'arrondi, dont la douce chaleur
Trouble les sens, et passe jusqu'au cœur.

Il écarta ce soupçon pacifique,
Et se remit de son émotion.
Diane aussi faisait attention
A la peau fine, à la forme, à la grâce,
Des membres nus qu'en luttant elle embrasse,
De tels pensers prolongeaient le combat.
Mais Gabriel médite un coup d'éclat.
Il tire à lui son charmant adversaire :
De son bras gauche avec force il le serre ;
Et l'autre main, qu'il baisse adroitement,
S'en va saisir sa cuisse rondelette,
Croyant ainsi soulever aisément
Et renverser ce redoutable athlète.
De la victoire il était déjà sûr ;
Quand cette main, qui tient le blanc fémur,
Glisse dessus, un peu plus haut arrive,
Et reste là : délicate et craintive,
Elle frémit sur cet endroit charmant,
N'ose presser, et presse doucement.
Nos champions dans un profond silence
Gardaient toujours la même contenance.
Mal à propos ils sont embarrassés :
Leurs bras d'albâtre étaient entrelacés,
Leurs seins brûlants se touchaient ; quelle avance !
L'ange d'ailleurs avait déjà la main
Sur ses lauriers ; il les cueillit enfin.
Muet il fut, ainsi que la déesse.
Mortels bavards, imitez leur sagesse.
Muets encore, et soupirant un peu,
Du geste seul ils se dirent adieu.

CHANT SEPTIÈME

Pour vivre heureux, il faut cacher sa vie.
Ne briguez point la gloire et les grandeurs,
Objets constants de la publique envie.
L'aveugle sort dispense les honneurs ;
Mais quelquefois il se plaît à reprendre
Tous ses bienfaits qu'en pleurant il faut rendre.
Simple en mes goûts, j'ai désiré toujours
L'obscurité d'un curé de village,

Qui, possesseur d'un riant ermitage,
Nonchalamment laissant couler ses jours,
Boit chaque soir, près de sa gouvernante,
Le vin fumeux qu'il recueille et qu'il vante ;
Et j'abandonne au vicaire de Dieu
Ses trois clefs d'or, ses fulminantes bulles,
Son Vatican, son cardinal neveu,
Ses beaux mignons, ses nièces, et ses mules.
Mais cependant j'aimerais cent fois mieux
Régner dans Rome, et diriger les voiles
De ce bateau dont les papes heureux
Firent depuis un corsaire fameux,
Que d'habiter par delà les étoiles,
Placé par l'homme au nombre de ses dieux.
Tomber d'un trône est une lourde chute,
Soit ; mais du ciel ! quelle horrible culbute !
Ils la feront sans doute ces païens,
Déjà chassés des murs olympiens.
C'est vainement qu'ils tentent sur la terre
De ressaisir leur puissance première.
La jeune Aurore, au visage vermeil,
Vient entr'ouvrir les portes du soleil,
Et son regard éveille la nature :
En rougissant elle répand des pleurs ;
Et les zéphyrs, que sa présence épure,
De ce trésor enrichissent les fleurs.
Jadis elle eut son hymne matinale :
Mais les mortels, tout entiers à Jésus,
Méconnaissant l'amante de Céphale,
Baissent les yeux, et disent l'*Angelus*.
Neptune, armé du trident redoutable,
De l'océan soulève tous les flots ;
Et leur abîme aux tremblants matelots
Offre la mort, la mort inévitable.
Sur les vaisseaux les fougueux Aquilons,
Le peuple entier des vigoureux Tritons,
Et Téthys même, avec les Néréïdes,
Faisaient tomber des montagnes liquides.
Le dieu des mers criait dans son courroux :
« Priez Neptune, ou vous périssez tous. »
Sans l'écouter ils invoquent la Vierge,
Et dans leur vœu lui promettent un cierge.
Elle sourit à ce présent nouveau,
Se lève ensuite, et craignant de mal dire,

En rougissant elle dit : *Quos ego...*
Les vents ont peur ; des flots la rage expire ;
Et les vaisseaux que protège un ciel pur,
Semblent glisser sur le liquide azur.
Le roi des dieux veut effrayer la terre :
D'un pôle à l'autre il roule son tonnerre.
L'homme en effet pâlit à ce fracas ;
Mais un *pater*, quelques jets d'eau bénite,
Le son sacré des cloches qu'il agite,
Font reculer la foudre et le trépas.
Belle Vénus, vous étiez plus que belle
Après l'instant qui vit naître l'Amour.
Avec douceur votre bouche immortelle
Baisa ses yeux qui s'entrouvraient au jour ;
Dans tous ses traits vous retrouviez vos charmes ;
Et vos genoux, de guirlandes couverts,
Berçaient ce dieu, faible encore et sans armes,
Mais qui bientôt maîtrisa l'univers.
Pour son sommeil les Grâces caressantes
Forment un lit de myrtes et de fleurs ;
D'un frais Zéphyr les ailes complaisantes
Pour lui du jour tempèrent les chaleurs.
Belle Cypris, sur ses lèvres de rose
Vous voyez naître un sourire malin,
De l'avenir présage trop certain.
Sur votre bras sa tête se repose ;
Son pied s'agite ; et sa débile main
Presse en jouant les lis de votre sein.
Des immortels, instruits de sa naissance,
Pour l'admirer, descendirent des cieux.
Sur lui, sur vous, ils attachaient leurs yeux.
Leurs yeux charmés, et dans un doux silence,
Ils souriaient au plus puissant des dieux.
Mais tout vieillit, ô reine d'Idalie !
L'homme a brisé cet antique tableau,
Qui de Zeuxis illustra le pinceau,
Et dont mes vers sont la faible copie.
Voici l'objet de son culte nouveau :
Un charpentier, et sa moitié fidèle,
Dans une étable, au milieu du troupeau ;
Un peu de paille, et qui n'est pas nouvelle ;
Sur cette paille, un panier pour berceau ;
Dans ce berceau, le fils d'une pucelle ;
Près de ce fils le taureau menaçant,

L'âne qui brait, et le bœuf mugissant ;
Sans oublier trois visages d'ébène,
Des bouts du monde arrivant hors d'haleine,
Pour saluer le taciturne enfant.
  Ces deux tableaux, malgré leur différence,
Entre eux pourtant ont quelque ressemblance.
Vulcain, Joseph, inutiles témoins,
Ne font point fête aux deux aimables mères ;
Et ces maris, qui boudent dans leurs coins,
Semblent surpris et honteux d'être pères.
  Momus en vain sur ce monde attristé
Veut de nouveau régner par la gaîté.
L'enfer est là, Momus ; et l'homme sage
Ne rit jamais dans un tel voisinage.
Le chapelet succède à tes grelots,
Et Jérémie a vaincu tes bons mots.
Quel changement ! quelles métamorphoses !
Ces jeunes fronts, jadis joyeux et fiers,
Qui s'entouraient de pampres et de roses,
Tristes, baissés, de cendres sont couverts.
Le goupillon qui lance une eau chrétienne
A remplacé le thyrse de Bacchus,
Et Mardi-Gras fait oublier Silène.
Loin donc, bien loin les festins de Comus :
Nous adoptons l'Abstinence au teint blême,
Le Jeûne étique, et le maigre Carême.
La beauté même, abjurant les plaisirs,
Au crucifix porte tous ses soupirs.
De blanches mains déroulent un rosaire.
Un joli sein dont le doux mouvement
Semble appeler les baisers d'un amant,
A ces baisers oppose un scapulaire.
Femme, dit-on, veut plaire, et toujours plaire :
La discipline outrage cependant,
Et sans pitié sur la dure on étend
Ces bras mignons, ces formes arrondies,
Formes d'amour, autrefois si chéries,
Qu'adoucissaient les parfums onctueux,
Et qui foulaient un lit voluptueux.
Fuis, ô Vénus ! par un dévot caprice
De ta ceinture on a fait un cilice.
Grâces, fuyez : sévère est notre loi :
Elle proscrit vos leçons dangereuses ;

Et vous avez trois rivales heureuses,
La Charité, l'Espérance, et la Foi.
« Ainsi donc l'homme, imbécile et volage,
Porte à Jésus son triste et plat hommage,
Dit Jupiter : tel maître, tels valets.
Mais ces valets, bénissant l'esclavage,
Vexés, battus, ne regimbent jamais ;
De ces nigauds sans risque l'on se joue :
Tout leur est bon ; et leur pieuse joue
Vient d'elle-même au-devant des soufflets.
Pour les tyrans rien n'est aussi commode,
Et Constantin du système à la mode
Avec raison vante les agréments.
Grâce aux chrétiens, ce scélérat habile
Sur le duvet goûte un sommeil tranquille.
Le sang d'un fils couvre ses bras fumants ;
Dans un bain chaud il étouffa sa femme ;
Il étrangla les deux Licinius ;
Au chien vorace il livra les vaincus ;
Et les remords ne rongent point son âme !
Et les pavots descendent sur ses yeux !
Il dort, le tigre, et des spectres livides
N'agitent pas son sommeil ! et ses dieux
Ne tonnent point ! Volez donc, Euménides,
Et tourmentez cet hypocrite heureux. »
Il dit : soudain ces déesses terribles,
Joignant leurs cris, s'arment de fouets piquants,
Fendent les airs, font siffler les serpents
Entrelacés sur leurs têtes horribles,
Et du coupable assiégeant le repos,
A la lueur des funèbres flambeaux,
En traits de sang lui retracent ses crimes,
Et sous ses yeux font passer ses victimes.
Mais Constantin, calme, et sans s'éveiller,
Leur dit : « Trop tard vous arrivez, princesses.
Il fut un temps où vos mains vengeresses
De ces longs fouets auraient pu m'étriller :
Ce temps n'est plus. De quelques peccadilles
J'étais coupable, et les prêtres païens
N'ont pas osé m'absoudre : les chrétiens
M'ont pardonné ces royales vétilles.
Ils ont fait mieux ; courageux et rusés,
Ils m'ont donné l'évangile et l'empire.

Tous deux sont bons : c'est assez vous en dire :
Laissez-moi donc ; vos serpents sont usés. »
  Sur l'homme encor le fils de Cythérée
Veut essayer le poison des plaisirs.
Du ciel il part sur l'aile des zéphyrs,
Et comme un trait fend la plaine azurée.
Sur le chemin qui conduit au désert
Un jeune couple à ses yeux se présente.
« Fort bien, dit-il ; la fortune me sert.
Belle Thaïs, votre âme est innocente :
Mais l'innocence aime sans le savoir,
Et quatorze ans plaisent sans le vouloir.
Vous, Elinin, sensible autant que sage,
De vos seize ans on pourra faire usage.
Sur vos coursiers, où fuyez-vous tous deux ?
Votre naissance au trône vous appelle :
Sur vous d'hymen on prépare les nœuds :
Mais de Jésus la doctrine nouvelle
Vous a séduits, et vous fuyez pour elle :
Car vos parents, fidèles à leurs dieux,
Dans tout chrétien punissent un rebelle.
Fuir est trop peu ; dans vos saintes ferveurs
Vous abjurez le monde et ses douceurs ;
Et vous voulez, miraculeux ermites,
Du grand Pacôme égaler les mérites.
C'est votre plan ; j'ai fait aussi le mien.
Un habit d'homme enveloppe vos charmes,
Jeune Thaïs, et je n'en dirai rien ;
De la pudeur j'approuve les alarmes.
Mais votre voix féminine, et vos cris,
A chaque pas de ce coursier rapide ;
Vos pieds mignons de l'étrier sortis,
Et replacés par votre aimable guide,
De votre corps l'équilibre incertain,
Votre embarras, et cette blanche main
Qui se refuse à la flottante bride,
Et de la selle a saisi le pommeau,
Tout vous trahit ; et cet habit nouveau
Aux curieux n'en imposera guère :
Voyagez donc, mais d'une autre manière. »
  Après ces mots, il pique du coursier
Le flanc poudreux : moins rapide est la flèche ;
Mais, en partant, sur l'herbe molle et fraîche
Il a jeté son charmant cavalier.

De sa frayeur avec peine remise,
Thaïs se lève, et son âme soumise
Rend grâce au ciel, qui, prévoyant et bon,
Avait pour elle épaissi le gazon.
Elle s'abuse en tenant ce langage ;
De l'Amour seul ce miracle est l'ouvrage.
Pour éviter un semblable danger,
Son compagnon avec elle partage
Sa selle étroite ; et ce groupe léger
Au petit pas se remet en voyage.
Mais Cupidon avait d'autres projets,
Et par degrés sa puissance maligne
Du Bucéphale affaiblit les jarrets.
Bientôt il bronche, et la belle se signe ;
Il bronche encore, il fatigue la main
Qui le relève ; et Thaïs alarmée,
De négligence accusant Elinin,
Lui répétait d'une voix animée :
« La bride échappe, alors qu'on est distrait.
Si vous voulez, nous ferons un échange. »
Sans répliquer, le jeune homme discret
Cède la bride, et de place l'on change.
L'Amour sourit : le cheval en effet
Ne bronche plus, et Thaïs triomphait.
Elle est si simple encore et si novice !
En croupe assis, pour trouver un appui,
Il fallait bien qu'Elinin malgré lui
Entre ses bras serrât sa conductrice ;
Il lui fallait croiser sa double main,
Non pas dessus, mais au-dessous du sein,
Et sur ce cœur que l'innocence habite,
Mais qui pour lors plus vivement palpite.
Pour être saint, l'on a beau tout braver,
Cette posture est douce, et fait rêver.
Nos voyageurs, qu'un trouble vague agite,
Rêvaient beaucoup, et leur âme séduite
Se complaisait dans ce fatal oubli.
Mais une croix sur la route placée
Frappe leurs yeux, épure leur pensée,
Et rend la force à leur cœur amolli.
« Notre projet, dit Thaïs, est louable ;
Dieu l'inspira : mais nous débutons mal.
Oui, nous péchons par un luxe coupable.
Vit-on jamais ermites à cheval ?

Allons à pied, mon ami ; cette allure
Est à la fois plus modeste et plus sûre. »
A pied tous deux poursuivent leur chemin,
Et, sans s'asseoir, marchent une heure entière.
Lassés alors, dans un bosquet voisin.
Ils vont chercher un repos nécessaire.
Pour eux l'Amour avait tout préparé.
Ils trouvent donc une épaisse verdure,
Un lit de fleurs du soleil ignoré,
Un frais zéphyr, un ruisseau qui murmure,
De pommes d'or l'oranger parsemé,
Le doux figuier et le melon timide,
De l'ananas le trésor parfumé,
Et le dattier qui porte un miel solide.
Ce lieu dut plaire au couple voyageur.
Thaïs s'assied, de fatigue affaiblie ;
Et d'Elinin la main légère essuie
Son joli front que mouille la sueur.
Les fruits divers qu'adroitement il cueille
Sont présentés aux lèvres de Thaïs ;
Sa bouche ensuite en reçoit les débris.
Il prend enfin la verte et large feuille
Du bananier que baigne le ruisseau,
En la creusant y retient l'eau captive,
Et sa compagne, à ses soins attentive,
Boit en riant dans ce vase nouveau.
Témoin caché, de ses ruses nouvelles
Le dieu malin s'applaudissant tout bas,
Veut qu'un dessert couronne leur repas,
Et sous leurs yeux conduit deux tourterelles.
Vous connaissez de ces oiseaux fidèles
Les vifs transports, l'heureux roucoulement,
Leurs jeux, leur grâce, et le frémissement
Que les désirs impriment à leurs ailes,
Et leurs baisers si délicats, si doux,
Baisers d'amour, trop imités par nous :
Le marbre même en les voyant s'anime.
Sans y penser nos ermites naissants
Suivent de l'œil ces oiseaux caressants,
Et par degrés leur abandon exprime
Ce qui pour lors se passe dans leur cœur.
Sans y penser, Thaïs avec langueur,
Sur son ami nonchalamment penchée,
Prend une main qu'elle n'a point cherchée.

Sans y penser, le bras de cet ami
S'étend, se courbe, enveloppe à demi
Un corps charmant qu'avec douceur il presse.
« Bon ! dit le dieu, j'ai vaincu leur sagesse.
Dans un désert avant de s'exiler,
Il faut du moins apprendre à le peupler. »
Il se trompait ; d'une cloche voisine
Le son subit dans les airs retentit.
Ce bruit pour eux fut une voix divine,
Une leçon que leur cœur entendit.
Des voluptés ils repoussent l'image,
Et promptement s'éloignent du bocage.
L'Amour commande ; aussitôt l'aquilon
D'un voile humide a couvert l'horizon ;
La nuit survient, et la pluie avec elle.
Ce contre-temps afflige notre belle.
« Pour nous, hélas ! le ciel est sans pitié »,
Disait sa peur. Mais son guide fidèle
Rassure un peu son esprit effrayé :
De son manteau lui donne une moitié,
Conserve l'autre ; à son pied qui chancelle
Montre la route ; et pour les pas glissants,
Il l'enlevait dans ses bras caressants.
Pour eux enfin s'ouvre un gîte modeste.
L'hôte leur dit : « Une chambre me reste,
Elle est à vous. » Ils s'y rendent joyeux ;
Mais un seul lit se présente à leurs yeux.
Et de Thaïs l'innocence murmure.
« Ne craignez rien, pour vous sera le lit,
Dit Elinin ; un siège me suffit. »
Et de Thaïs la pudeur se rassure.
Des vêtements qu'elle avait usurpés,
Et que la pluie a sur elle trempés,
Elle ne peut débarrasser ses charmes.
Il fallut donc, malgré quelques alarmes,
A son ami confier ce travail.
Pour leur vertu quelle épreuve pénible !
Abrégeons-la du moins, s'il est possible,
En abrégeant cet amoureux détail.
La couche étroite a reçu notre sainte,
Et du sommeil elle attend les pavots.
Son compagnon, sans humeur et sans plainte,
Va sur un banc chercher quelque repos.
Mais Cupidon de nouveau les menace.

« A moi, Borée ! » Il dit ; avec fureur
Borée accourt des antres de la Thrace,
Et sans pitié souffle sur le dormeur.
Un simple lin le couvre, et la froidure
Saisit bientôt ses membres délicats :
Il grelottait, et gémissait tout bas.
Thaïs entend ce douloureux murmure.
« Qu'avez-vous donc vous souffrez, j'en suis sûre. »
Transi de froid, il ne pouvait parler.
« Ah ! sur ce banc j'eus tort de l'exiler ;
Sur les coussins tandis que je repose,
Il va mourir, et j'en serai la cause. »
Disant ces mots, du lit elle a sauté,
Et du jeune homme avec vivacité
Touche le front, prend la main engourdie,
Presse le sein, ensuite elle s'écrie :
« Oui, sous mes doigts je sens battre son cœur.
Viens, mon ami, des coussins la chaleur
En peu d'instants ranimera ta vie. »
Le même lit tous deux les a reçus.
L'humanité n'est-elle pas sagesse ?
La belle donc, dans ses bras demi-nus
Prend Elinin, et doucement le presse.
C'était ainsi qu'Abisag autrefois
Couchait auprès du plus sage des rois,
Et, sans pécher, réchauffait sa vieillesse.
Mais d'un ami réchauffer la jeunesse
Vaut mieux encor. Ce remède charmant
Sur le malade opéra promptement :
Il a repris sa force naturelle ;
Bientôt s'y joint une force nouvelle.
« Oui, dit Thaïs, j'ai tremblé pour tes jours.
J'eus tort ; le ciel nous devait son secours ;
Sa volonté traça notre voyage.
Dans le désert nous arrivons demain ;
Nous choisirons chacun notre ermitage,
Notre cellule, et notre humble jardin.
De ton réduit le mien sera voisin.
De me quitter aurais-tu le courage ?
— Jamais, jamais, lui répond Elinin.
Deviens ma sœur, et je serai ton frère.
A mon salut Thaïs est nécessaire.
La solitude a, dit-on, ses dégoûts
Et ses dangers ; contre eux unissons-nous ;

Sans peine alors nous vaincrons les obstacles.
Le même lieu, par nous sanctifié,
Verra toujours notre tendre amitié,
Notre ferveur, nos vertus, nos miracles.
Mourant ensemble, ensemble ensevelis,
Au ciel encor nous resterons unis. »

Ainsi parlant, nos deux anachorètes
Par amitié se tenaient embrassés ;
Par amitié leurs bouches indiscrètes,
Leurs fronts brûlants, et leurs seins oppressés
Se rapprochaient : une ivresse fatale
Dans tous leurs sens allume les désirs ;
Et de Thaïs l'haleine virginale,
Et d'Elinin les innocents soupirs,
Sont confondus : la volupté timide,
Et la langueur, et le baiser humide,
Ouvrent déjà leurs lèvres... Par bonheur
Pour eux, pour moi, pour le sage lecteur,
Un coq chanta : le fracas du tonnerre
N'eût pas produit un effet plus certain.
Ce triple cri leur rappelle soudain
Le reniement du coupable Saint Pierre,
Et le remords que porta dans son cœur
Du coq hébreu le chant accusateur.
Sautant du lit, à genoux sur la pierre,
Tous deux au ciel adressent leur prière,
Et prudemment répètent sur leurs fronts
Le signe heureux qui chasse les démons.
L'Amour chassé s'envole avec colère,
Et va gémir dans les bras de sa mère.
Muni d'un fer qu'il tourne adroitement,
Tel un filou qu'enhardit la nuit sombre,
Avec lenteur, sans bruit, tout doucement,
D'un riche avare ouvre l'appartement,
Ecoute, avance, et se glisse dans l'ombre :
Déjà sa main touche le coffre-fort,
Et va... Jamais l'avarice ne dort ;
Et tout à coup dans la chambre voisine
A retenti la sonnette argentine :
Le voleur fuit, abandonnant cet or
Qu'il crut saisir, et qu'il convoite encor.
Ou tel un loup sur la verte prairie
Voit deux agneaux nouvellement sevrés
Mêler leurs jeux, goûter l'herbe fleurie,

En folâtrant du troupeau séparés,
Et du taillis s'approchant par degrés ;
Du bois il sort, et sur eux il s'élance :
Mais aussitôt se montre le berger,
Branlant sa fourche, et que son chien devance.
Le loup surpris se dérobe au danger ;
Laissant l'agneau qui bondit avec joie,
Rapide il fuit dans les buissons touffus,
Entend de loin les bêlements confus,
Et sous sa dent mâche l'absente proie.
Veillez, bergers, veillez sur vos troupeaux.
Ne forcez point mes fidèles pinceaux
A retracer des images fâcheuses ;
Et que jamais dans mes rimes heureuses
Les loups adroits ne croquent les agneaux.

CHANT HUITIÈME

« Anges et Saints, vous tous dont le courage,
Exécutant le décret des mortels,
M'a des païens assuré l'héritage,
Dans cet Olympe élevez mes autels.
De Jupiter l'antique cathédrale
Du Paradis sera la succursale.
Nous passerons, pour éviter l'ennui,
De l'un à l'autre : et gardez-vous de croire
Que nos rivaux, quêtant un vain appui,
Pourront sur nous ressaisir la victoire.
De vos succès sans crainte jouissez.
L'homme nous veut, nos destins sont fixés.
De l'avenir pour moi la nuit est claire,
Noire pour vous ; par grâce singulière,
En ce moment je vous égale aux dieux.
Approchez donc, regardez sur la terre,
Et l'avenir va passer sous vos yeux. »
Du beau nuage où sa grandeur repose,
Ainsi parlait le Dieu fort et vengeur,
Et sur l'Olympe il planait en vainqueur.
Sa voix alors de trois tons se compose,

L'un grave et sourd, l'autre doux, l'autre aigu :
L'accord parfait fut au loin entendu.
Voir l'avenir ne se refuse guère.
Les curieux viennent de toutes parts ;
Sur notre monde ils fixent leurs regards.
Jésus reprend : « Toi dont la voix est claire,
Pure et sonore, approche, Gabriel ;
Choisis les faits ; en quelques mots explique
Ce qui là-bas intéresse le ciel ;
Et montre-leur la lanterne magique.

GABRIEL

De Constantin voyez les successeurs :
Voyez leur cour. Déjà d'habiles prêtres,
Souples, rétifs, menaçants, ou flatteurs,
Troublent l'empire, et de leurs lâches maîtres
Au nom du ciel dirigent leurs fureurs.
Grâce à leurs soins, de la théologie
Partout s'étend l'inquiète manie.
Ce goût bientôt se change en passion.
Chacun épluche, altère, embrouille, explique
Des livres saints le texte inauthentique.
D'in-folios quelle profusion !
Au sens commun quel déluge d'outrages !
On argumente ; et les antres du nord
Par millions vomissent des sauvages,
Dont la valeur et le subit effort
Sur tout l'empire étendent les ravages.
Mais pour qui donc, insouciants chrétiens,
Aiguisez-vous ces sabres et ces lances ?
Pour qui ces fers, ces bûchers, ces potences ?
Pour les Goths ? Non, pour les seuls Ariens.
Il faut du sang à leur pieuse rage.
Voyez ces murs sous l'herbe ensevelis ;
Voyez ces champs, ces fertiles pays
Livrés au meurtre, aux flammes, au pillage ;
De ces enfants contemplez le carnage :
C'est pour un mot que l'on massacre ainsi.

JÉSUS-CHRIST

Pour moi ce mot a beaucoup d'importance ;
Il compromet ma divine substance.

SAINT GUIGNOLET

Tuons ! tuons !

JÉSUS-CHRIST

Nestorius aussi
Invente un mot et double ma personne.
Par Eutychès il se voit réfuté.
Mais Eutychès, par son zèle emporté,
Sur ma nature aussitôt déraisonne ;
Car j'en ai deux.

LE PÈRE

Quel galimatias !

JÉSUS-CHRIST

Une est déjà bien difficile à croire ;
Mais j'en ai deux ; on ne se refait pas.

UN ÉVÊQUE

Tuons ! tuons ! L'hérésie est notoire.

GABRIEL

Ces disputeurs par d'autres sont suivis.

LE PÈRE

De leurs débats quel est le nouveau texte ?

GABRIEL

Toujours Jésus.

LE PÈRE

Conviens-en, mon cher fils,
Dans ta nature ils trouvent un prétexte :
Tu n'es pas clair.

JÉSUS-CHRIST

L'êtes-vous plus que moi ?

LE PÈRE

Non, mais enfin ils s'acharnent sur toi.

JÉSUS-CHRIST

Ils savent bien qu'en nous tout est mystère ;
Que prétend donc leur regard téméraire ?

GABRIEL

De vous comprendre ils se flattent en vain.
L'un d'eux s'écrie : Il est *autour* du pain.
On lui répond : c'est *à côté* du pain.
Non, dit un autre, il se tient *sous* le pain.

Vous vous trompez tous trois, c'est *sur* le pain
Qu'il est assis, ajoute un quatrième.

UN ARCHEVÊQUE

Tuez ! tuez ! Cela répond à tout.

LE SAINT-ESPRIT

Voulez-vous donc, ennemi de vous-même,
De la dispute anéantir le goût ?
L'opinion qui n'est pas contredite
A moins de force. Il nous faut des martyrs ;
Il faut de l'homme occuper les loisirs.
Que sur ma Bible il travaille et s'agite.
De mes écrits le sens mystérieux
Exercera son esprit curieux.
Disparaissez, petits auteurs de Grèce,
Disparaissez, petits auteurs romains,
Qu'étudiait la crédule jeunesse,
Et que l'erreur osa nommer divins ;
Seul je le suis, et l'humaine sagesse
Est sous mes pieds. Quoi ! le cèdre orgueilleux
Sur le Liban domine et touche aux cieux,
Et du chiendent l'on parlerait encore ?
Ils sont jolis ces tortueux ruisseaux
Qui sous les fleurs glissent leurs faibles eaux ;
Mais un torrent en passant les dévore.
J'ai mis un terme à la nuit de l'erreur :
Cachez-vous donc, allumettes, chandelles ;
L'astre du jour dans toute sa splendeur
Vient effacer vos pâles étincelles.

JÉSUS-CHRIST

Cher Saint-Esprit, vous avez de l'esprit ;
Mais cet esprit souvent touche à l'emphase ;
C'est un esprit qui court après la phrase,
Qui veut trop dire, et presque rien ne dit ;
Vous n'avez pas un psaume raisonnable.
L'esprit qui pense et juge sainement,
Qui parle peu, mais toujours clairement
Et sans enflure, est l'esprit véritable.

GABRIEL

Voyez comment avec rapidité
Des porte-frocs l'espèce multiplie !
Leur turbulence et leur oisiveté

Troublent l'Egypte et la mineure Asie.
Le capuchon se ligue avec les rois.
Puissant en Grèce, il convoite à la fois
Et l'Italie, et la Gaule, et l'Espagne.
Tantôt hardi, fier, et dictant des lois.
Tantôt timide, hypocrite et sournois,
Il suit son plan, et du terrain il gagne.

LE PÈRE

Tu ris, mon fils ?

JÉSUS-CHRIST

Oui, chaque nation
De notre foi prend le signe céleste :
Je l'avouerai, quoique simple et modeste,
J'ai quelques grains de noble ambition,
Et dominer sera ma passion.

LA VIERGE

A vos succès mon sexe contribue ;
Mais, du triomphe il n'a point à rougir.
Il convertit, en donnant du plaisir ;
Il persuade, et jamais il ne tue.
Voyez Clotilde : en sortant de ses bras,
L'heureux Clovis accepte le baptême.
Chez les Anglais nous triomphons de même.
Berte la brune et ses jeunes appas
Ont d'Ethelbert dissipé les scrupules.
Partout, en tout, les amants sont crédules.

GABRIEL

Leur jeune fils, au trône parvenu,
Porte la main sur le fruit défendu,
Et de sa sœur il fait une maîtresse.

LE PÈRE

Ah ! libertin !

GABRIEL

Un prêtre vertueux
Avec aigreur gourmande sa hautesse,
Et de l'enfer lui promet tous les feux.
« Quoi ! pour si peu ? dit-il... plus d'eau bénite :
Les dieux du nord ne sont pas si méchants. »
Il revient donc à ces dieux indulgents.
Son peuple entier et l'approuve et l'imite.
Le temps enfin refroidit son amour.

Un moine alors, au milieu de sa cour,
L'aborde et dit : « De votre apostasie
Le ciel s'irrite, et c'est moi qu'il châtie.
— Comment cela ? — Saint Pierre, cette nuit,
Dans ma cellule est decendu sans bruit ;
Un lourd bâton jouait dans ses mains sèches.
Des coups nombreux dont il m'a surchargé
Voyez, seigneur, les marques encor fraîches.
Je n'en puis plus, et le ciel est vengé.
— Tu ne mens point ? — Comptez les meurtrissures.
— Oui, je les vois. Rentre dans ton couvent,
Et de Saint Pierre apaisons les murmures.
Aux dieux du nord je tiens peu maintenant ;
Je les renie, et je cours à ta messe. »
Son peuple entier l'approuve, et se confesse.

LE PÈRE

Pendant la nuit aller briser un dos !
Rien n'est plus gai. Mais, dis-nous donc, Saint Pierre,
Est-ce bien toi dont la main familière
De ce vieux moine a fracassé les os ?

SAINT PIERRE

Oui, Seigneur Dieu.

LE PÈRE

Tu n'es pas raisonnable.
Le dos du roi me paraît seul coupable ;
C'était au roi qu'il fallait du bâton.

SAINT PIERRE

Un tel moyen semblera fort étrange ;
Mais le succès prouve qu'il était bon.

LE PÈRE

N'en parlons plus ; que le moine s'arrange.

GABRIEL

De Charlemagne admirez la valeur ;
Mieux que Saint Pierre elle fait des miracles.
Des fiers Saxons l'opiniâtre erreur
A l'évangile opposait mille obstacles ;
Impatient, il les aplanit tous.
Une moitié de ce peuple indocile,

En blasphémant expire sous ses coups.
A convertir le reste plus facile
Tombe à ses pieds, et les mord quelquefois.
Le sabre en main il fait baiser la croix,
Lève un tribut, de pillage s'engraisse,
Prend ce qu'il peut, et brûle ce qu'il laisse.
Mais vous voilà, malheureux Albigeois !

UN PAPE

Tuez ! tuez ! ils sentent l'hérésie.

GABRIEL

Dans les tourments ils perdront tous la vie.
Le bon Raimond pour eux s'arme et combat.
Vaincu par Rome, il vient en vrai coupable,
Couvert de cendre, aux genoux d'un légat,
De son péché faire amende honorable.
Prêché longtemps, et longtemps prosterné,
Il est absous enfin, et ruiné.
O de l'Espagne honneur ineffaçable !
C'est là surtout que la religion,
Dans ses fureurs tranquille, inexorable,
Des curieux fixe l'attention.
Des zélateurs ce n'est plus le courage
Armé du glaive, et bravant le trépas ;
Ce ne sont plus des guerres, des combats,
Où le danger commande le carnage.
Ici l'on tue avec sérénité,
Le meurtre y prend un air de majesté.
Du doux Jésus les ministres tranquilles
En longs surplis se rangent sur deux files.
Jugés par eux, de riches Musulmans,
De riches Juifs, leurs femmes, leurs enfants,
Et des chrétiens soupçonnés d'hérésie,
Chargés de fers se traînent à pas lents.
On les enchaîne avec cérémonie
Sur des bûchers par l'évêque allumés.
Du *Te Deum* l'hymne joyeux commence.
Le roi, la cour, et les dévots charmés,
De leurs pareils, rôtis et consumés,
Offrent l'odeur au Dieu de la clémence.

LE PÈRE

Permettons-nous qu'ainsi l'on nous encense ?

JÉSUS-CHRIST

Avec l'ami qui prend nos intérêts
Il ne faut pas regarder de si près.

GABRIEL

Ceux que l'on brûle enrichissent l'église ;
Rien d'aussi juste ; et Rome favorise
D'autres moyens plus vastes et plus prompts,
Qui, de l'Europe assurant l'esclavage,
Doivent donner aux simples moinillons
Fermes, châteaux, fiefs, et droit de cuissage.
Un pauvre ermite arrive de Sion ;
Du saint sépulcre il vante la puissance ;
Du saint sépulcre il prouve l'importance ;
Du saint sépulcre il peint l'oppression ;
Du saint sépulcre il fait naître l'envie,
Et pousse enfin l'Europe sur l'Asie.
Braves, poltrons, citadins, villageois,
Femmes, enfants, maîtresses, tous arborent
Sur leurs habits la guerroyante croix.
Du signe heureux les fripons se décorent.
Il rompt les fers, absout le malfaiteur,
De ses serments dégage un débiteur,
Dans l'avenir les péchés il efface,
Au ciel enfin il assure une place
Bonne et brillante, une place d'honneur.
Mais aux Croisés l'argent est nécessaire :
Le riche donc au moine offre sa terre
Pour quelques sous ; et le moine rusé,
Cédant enfin à sa vive prière,
En le volant se dit encore lésé.
Adieu, maisons, châteaux, tours et tourelles,
Etangs, forêts, villes et citadelles ;
L'église avide engloutit tout cela.
Mais tout cela devenait inutile.
L'Asie entière, à vaincre si facile,
Leur appartient de droit ; ils auront là,
Non pas des fiefs, mais de vastes provinces
Où de l'Europe ils porteront les lois ;
Les officiers y seront tous des rois,
Et les soldats y deviendront des princes.
Les jeux bruyants, les danses, les festins,
Des troubadours les couplets libertins,
Suivaient partout cette pieuse armée.

Que devançait au loin la renommée.
On s'enivrait après avoir jeûné ;
On priait Dieu, qu'on blasphémait ensuite ;
On éventrait le peuple israélite,
On rançonnait le chrétien consterné :
Chaud de luxure on entendait la messe,
Puis de la messe au pillage on courait :
Et sans égard pour l'âge ou pour l'espèce,
On violait tout ce qu'on rencontrait.
Jérusalem est prise ; autre pillage.

LE PÈRE

Voilà, je pense, un assez beau carnage.
Ces femmes-là, malgré leurs caleçons,
Doivent trembler. On force les maisons ;
Par la fenêtre on jette ce qu'on tue
Sur les coquins expirants dans la rue.

SAINT CARPION

Se pourrait-il qu'on épargnât les Juifs ?

SAINT GUIGNOLET

Non, dans leur temple on les brûle tout vifs.

GABRIEL

De nos chrétiens voyez le cimeterre
Chercher l'enfant dans le sein de sa mère.

LA VIERGE

Quelles horreurs !

LE PÈRE

Je les blâme, entre nous ;
Mais des dévots c'est assez là l'usage.

GABRIEL

Sur la beauté tremblante à leurs genoux
De leurs désirs ils contentent la rage,
Puis dans son cœur enfoncent le couteau,
Offrent à Dieu cette victime impure,
Et, tout souillés de sang et de luxure,
Ils vont pleurer sur le divin tombeau.

JÉSUS-CHRIST

Ah ! je triomphe enfin. L'Europe entière
De bras et d'or pour longtemps s'appauvrit ;
Mais mon sépulcre est libre, il me suffit.

LE PÈRE

Déjà nos gens veulent à leur manière
Organiser ce royaume nouveau.
Partout des fiefs ; de Cana le hameau,
S'ennoblissant, devient châtellenie ;
Capharnaüm est titré baronie.
Bonjour, bonjour, vicomte de Bethsem,
Comte d'Hébron, marquis de Bethléem.

LE SAINT-ESPRIT

O Mahomet ! quel soufflet sur ta joue !
Du fier turban la tiare se joue.

GABRIEL

Elle fait mieux ; de la religion
Sa politique agrandit le domaine.
Troublant l'Europe en prêchant l'union,
Semant la guerre et la confusion,
Des souverains elle est la souveraine.
Le serviteur des serviteurs de Dieu
Commande en maître, et ce maître a des nièces,
De grands bâtards, des mignons, des drôlesses,
Dont l'entretien au peuple coûte un peu.

JÉSUS-CHRIST

Plaisant contraste ! autrefois sur la terre
J'étais sans pain, et riche est mon vicaire.

SAINT PIERRE

Je me croyais habile ; mais, ma foi,
Mes successeurs en savent plus que moi.

GABRIEL

Remarquez-vous ce fameux Alexandre
Qui, de sa fille immolant tour à tour
Les trois époux, dit : « Je serai mon gendre. »

LE PÈRE

L'amour d'un pape est un terrible amour.

GABRIEL

A ces façons Rome est accoutumée.
Mais ses deux fils deviennent ses rivaux.

LE PÈRE

Voilà du neuf.

LA VIERGE

De crimes quel chaos !

GABRIEL

Entre eux déjà la guerre est allumée.
L'un était duc, et l'autre cardinal ;
Le cardinal empoisonne son frère,
Et sagement partage avec son père.

LE PÈRE

Cette coquine est-elle bien ?

GABRIEL

Pas mal.
Or de Jésus la milice fidèle,
Prélats, abbés, chanoines, prestolets,
Moines cloîtrés, tous, jusqu'aux frères lais,
Imitent Rome, et s'amusent comme elle.

JÉSUS-CHRIST

Et quels sont donc leurs plaisirs ?

GABRIEL

Des palais,
Ces vins exquis, ces fringantes maîtresses,
Le jeu, la chasse, et des courses fréquentes,
Et des enfants à faire ou déjà faits.
Ces vins exquis, ces fringantes maîtresses,
Coûtent bien cher ; et, malgré leurs richesses,
Nos beaux messieurs sont gênés quelquefois.
Sur les péchés leur fertile génie
Lève un impôt, et quelques menus droits.
Leur bourse donc est de nouveau garnie.
Mais par malheur des commerçants tondus
Courent à Rome avec quelques écus
Accaparer les papales sentences,
Tous les *agnus*, toutes les indulgences ;
Puis aux pécheurs qu'épouvante l'enfer,
Dans leur pays les revendent fort cher.
A cette fraude, à cet agiotage,
Martin Luther pousse des cris de rage.

TOUT LE CLERGÉ

Tuons, morbleu ! voici les protestants ;
Point de quartier, tuons !

GABRIEL

Il n'est plus temps.

TOUT LE CLERGÉ

Tuons toujours !

GABRIEL

Deux cents ans de carnage
Doivent, je crois, suffire aux amateurs.

TOUT LE CLERGÉ

Oui, c'est assez, si nous sommes vainqueurs.

GABRIEL

Pas tout à fait ; l'Europe se partage
Entre le Pape, et Luther, et Calvin.

LA VIERGE

Nous coûtons cher au pauvre genre humain.

UN CARDINAL

De ces dégoûts un seul jour me console.

UN AUTRE CARDINAL

Oui, je t'entends : la Saint-Barthélemy ?

TOUT LE CLERGÉ

O le beau jour !

GABRIEL

La ferveur espagnole
De ces revers vous dédommage aussi.
Pour mieux tuer, on cherche un nouveau monde.
De vous jamais ce monde n'a parlé,
Il vous ignore ; ô malice profonde !

JÉSUS-CHRIST

Convertissons.

GABRIEL

Le voilà dépeuplé.
Par vous le sang coulera dans la Chine,
Plus loin encore ; et jusques au Japon
Par vous l'on meurt, par vous l'on assassine,
En maudissant la croix et votre nom.

LA VIERGE

O de la croix innombrables victimes !
Quel long amas de fraudes et de crimes !
Quels flots de sang ! Hélas ! il valait mieux,
Pour votre honneur, ne jamais être dieux.

LE PÈRE

Seriez-vous pas quelque peu philosophe ?

LE SAINT-ESPRIT

Vous auriez tort. Les gens de cette étoffe
Seront un jour nos plus grands ennemis.
Sur notre autel alors moins affermis,
Nous tremblerons au seul nom de déiste.
Le traître adore un dieu qui n'est pas nous...

JÉSUS-CHRIST

Parlez plus bas.

LE SAINT-ESPRIT

Par lui-même il existe
Ce dieu réel, et rien n'est aussi doux.
Mais nous, hélas ! mensonge que nous sommes,
Notre existence est un bienfait des hommes.
Leur doute seul nous replonge au néant.

JÉSUS-CHRIST

A bas le doute, à bas le mécréant,
Le raisonneur, enfin tout ce qui pense ;
Et pour régner enseignons l'ignorance. .

LE SAINT-ESPRIT

Ou bien la Bible.

LE PÈRE

Et malgré ce moyen,
Si la raison sapait notre puissance,
Quel parti prendre ?

LE SAINT-ESPRIT

Allons, il faudra bien
Redevenir ce que nous étions, rien.

CHANT NEUVIÈME

Durant le jour, frileux et sédentaire,
Au coin du feu qu'ont attisé mes mains,
Contre l'hiver j'exhale mes chagrins,
Et mon ami sourit de ma colère.
Le temps se passe en frivoles discours.
Mais quand la nuit au milieu de son cours
Entre deux draps sagement me rappelle,
Quand du sommeil la tranquille douceur
Dans tous mes sens se glisse avec lenteur,
Un songe heureux m'emporte sur son aile :
Je pars, je vole au bout de l'univers ;
De Tavernier j'achève les voyages ;
Ainsi que lui, de vingt peuples divers
Je fais les mœurs, j'invente les usages ;
Otaïti me retarde un moment,
Sur le Japon je passe brusquement,
Je vois la Chine, et, traversant l'Asie,
Avec le jour j'arrive en Géorgie.
Arrêtons-nous un peu : *femme* et *jolie*
Ne font qu'un mot dans ce pays charmant ;
J'y veux rester : mais mon guide m'entraîne,
Et dans Paris son aile me ramène.
C'était au ciel qu'il fallait me porter.
J'aurais suivi Minerve dans sa course ;
Et, du midi voyageant jusqu'à l'ourse,
J'aurais pu voir ce que je vais conter.
Voilà Minerve ; elle parle, on écoute :
« Grand Jupiter, et vous, dieux immortels,
Ou qui du moins jadis passiez pour tels,
A votre avis j'ai bien tardé sans doute ;
L'impatience allonge les instants :
Vous jugerez si j'ai perdu mon temps.
Vers le midi d'abord j'ai pris ma course.
Les dieux du Nil, que j'ai vus les premiers,
M'ont fait accueil, mais ils sont peu guerriers.
Dans un combat quelle faible ressource
Qu'un bœuf Apis, des poireaux, un faucon,
Une cigogne, une chienne, un oignon !
Au Sénégal je trouve une rivière,
Un arbre antique aux rameaux étendus,

Et des serpents de venin dépourvus.
Ces immortels n'étaient pas mon affaire.
Je tourne à gauche, et soudain j'aperçois
Un ridicule et grotesque assemblage
D'objets mêlés sans dessein et sans choix.
D'un peuple noir ils se disent l'ouvrage.
Dans ce pays chaque homme est créateur.
Lorsqu'au matin, d'une main diligente
Ouvrant sa hutte, il reprend son labeur,
Ce qui d'abord à ses yeux se présente
Devient son dieu, son *gris-gris*, son sauveur :
Durant le jour dans le ciel il le niche ;
La fin du jour est celle du *fétiche*.
Le lendemain autre opération,
Nouveau *gris-gris*, même adoration.
Pendant la nuit tout ce peuple est athée.
D'un prompt succès je m'étais trop flattée.
Cherchant partout, ne trouvant jamais rien,
Enfin j'arrive à l'olympe Indien.
Je comptais peu sur l'aîné des trois frères,
Le grand Brama : l'emploi de créateur
Ne permet point les combats sanguinaires.
Le bon Vistnou, dont le soin protecteur
Conserve tout, déteste aussi les guerres.
Au seul Shiven j'adresse mes prières.
« De mon métier, moi, je suis destructeur,
Me répond-il, et je m'en fais honneur.
Mais de Brama je connais l'insolence :
Tout irait mal ici dans mon absence.
Tu sais sans doute, ou bien tu ne sais pas,
Qu'au temps jadis il épousa sa mère ;
A lui permis : d'une fille il fut père.
Un jour qu'au loin j'avais porté mes pas,
A cette fille il trouve des appas,
Et la surprend dans un lieu solitaire.
Elle s'enfuit : pour mieux courir après,
Il prend d'un cerf la forme et la vitesse ;
Il la poursuit à travers les forêts,
La joint, l'arrête, et, forçant sa faiblesse,
Il la viole. Il fallait le punir,
Et de ma nièce au moins venger l'injure.
Le bon Vistnou n'y pouvait consentir ;
Tout châtiment répugne à sa nature.
Je m'en chargeai. Le drôle en ce temps-là

Dressait en l'air cinq têtes bien comptées.
J'en arrache une, et dûment souffletées
Je lui laissai les quatre que voilà.
Si je quittais les Indiens domaines,
Monsieur Brama ferait encor des siennes ;
Vitsnou pourrait travailler avec fruit,
Et réparer tout ce que j'ai détruit :
Je reste donc. Mon chagrin est extrême
(Et cet aveu ne doit pas t'étonner)
De ne pouvoir ensemble exterminer
Tes ennemis, tes amis, et toi-même. »
D'un tel discours je ne m'offensai pas :
Il était juste et dans son caractère.
Je repris donc ma route solitaire ;
Vers le Japon je dirigeai mes pas.
Mon espérance y fut encor trompée.
De ce pays des singes sont les dieux.
De leur laideur je fus d'abord frappée ;
Mais, à leurs traits accoutumant mes yeux,
Je saluai ces confrères étranges,
A leurs beautés je donnai des louanges,
Et je finis par leur parler de nous.
Avec sang-froid ils m'écoutèrent tous.
Au dernier mot ils firent deux grimaces,
Une gambade, et trois sauts périlleux ;
Puis, reprenant un air majestueux,
Le plus âgé me dit : « Dans vos disgrâces
Aucun de nous ne peut vous secourir.
Nous n'avons pas un instant de loisir.
Dès le matin au temple il faut descendre,
Et rester là cloués sur notre autel
Jusques au soir : c'est un ennui mortel.
Par le sommeil nous laissons-nous surprendre ?
On nous secoue, on nous force d'entendre
Des oraisons le refrain éternel.
Le dîner vient ; de plats on nous entoure,
Et de bonbons sans pitié l'on nous bourre,
Il faut manger, ou le peuple dévot
Aux médecins livrerait aussitôt
Notre santé qu'il croirait affaiblie.
Voyez un peu quelle chienne de vie ! »
En finissant, la cabriole il fait,
Et d'un seul saut il descend sur la terre.
Je m'en allai répéter ma prière

A d'autres dieux, mais toujours sans effet.
Dans un recoin laissant les deux principes
Vieillis par l'âge et de faim languissants,
Je vis ailleurs deux objets indécents.
Tout enfumés de la vapeur des pipes,
L'un masculin et l'autre féminin,
Enormes, noirs, velus, affreux enfin,
Droits sur des pots ainsi que des tulipes.
Je ne pouvais rien offrir au dernier;
L'autre s'offrait à moi : je passai vite,
Et, traversant un hémisphère entier,
Au grand Odin je fis une visite.
Là le succès surpassa mon espoir.
Odin nous aime, il prend notre défense
Suivi des siens sur mes pas il s'avance,
Avec honneur il faut le recevoir. »
  Elle achevait ces paroles flatteuses;
Et tout à coup des phalanges nombreuses,
Fondant du nord, couvrent le firmament.
Le vif Heimdall les devance et les guide.
De cet Argus l'œil perçant et rapide
Devant Odin veille éternellement.
Du haut des cieux il voit, dit-on, sans peine
Au fond des mers la perle se former;
Sa fine oreille entend l'herbe germer,
Et des brebis croître la douce laine.
  Au large fer qui pend à son côté,
A son front calme où siège la fierté,
A ses sourcils, à sa haute stature,
A sa démarche, à sa brillante armure,
Au foudre énorme allumé dans sa main,
On reconnaît le redoutable Odin.
Son vaillant fils, Thor, commande aux nuages;
Son doigt puissant dirige les orages.
Il monte un char de panaches orné,
Et par deux boucs rapidement traîné.
Ses gants de fer et sa lourde massue
Des plus hardis épouvantent la vue.
Par lui lancée ainsi qu'un javelot,
Dans le combat toujours l'arme terrible
Frappe le but, et revient aussitôt.
Le loup Fenris, des loups le plus horrible,
Qui doit enfin dévorer l'univers,
Pour un seul jour a vu briser ses fers.

Admirez-vous les trois filles chéries
Du fier Odin, les belles Valkyries ?
Des lances d'or arment leurs blanches mains ;
Blanc est leur casque, et blanche leur armure,
Et blancs encor sont leurs coursiers divins :
Leur bras toujours porte une atteinte sûre.
Voyez plus loin, voyez ces autres dieux,
Dont l'air féroce épouvante les yeux.
Voyez aussi cette foule innombrable,
Robuste, étrange, altière, infatigable,
De combattants unis sous leurs drapeaux.
De ces guerriers le moindre est un héros.
Le faible a tort chez ces durs Scandinaves :
Leur paradis ne reçoit que des braves.
On en bannit la grâce et les attraits
D'un sexe tendre et formé pour la paix.
Là n'entre point le soldat sans courage
Qui recula dans le champ du carnage,
L'infortuné que la fièvre vainquit,
Ni le vieillard qui succomba sous l'âge :
Malheur et honte à qui meurt dans son lit !
Au son guerrier des brillantes fanfares,
Les dieux païens en bataille attendaient.
Humiliés, entre eux ils répétaient :
« Puisqu'il le faut, honorons ces barbares. »
Mais Jupiter fit un signe ; on se tut.
Odin approche ; on remplit son attente ;
Aux champs l'on bat, les armes on présente,
Et des drapeaux on donne le salut.
Très satisfait, poliment il s'avance
Vers Jupiter qui s'avançait aussi ;
Et lui serrant la main : « Sois mon ami,
Je suis le tien ; marchons en diligence ;
Point de discours : demain, je t'en réponds,
Dans ton palais ensemble nous boirons. »
Ce Scandinave oubliait que le sage
Boit sobrement, et ne répond de rien.
Il se repose en vain sur son courage.
De notre foi digne et nouveau soutien,
A ses serments Priape était fidèle.
Un prompt succès a couronné son zèle.
Sa voix prêchait l'obéissance aux grands,
Aux chefs, aux rois, fussent-ils des tyrans :
Aussi les rois, et les chefs, et les grands,

Favorisaient ses vastes entreprises.
De toutes parts s'élèvent des églises,
De saints châteaux, et de riches couvents.
Sur son autel tranquille et recueillie,
La Trinité, dans un repos flatteur,
S'applaudissait de l'humaine folie,
Et contemplait sa future grandeur.
Ce sont plaisirs que l'on nomme ineffables.
Avec Panther et quelques Saints aimables
La Vierge alors discourait à l'écart.
Sur l'avenir on parlait au hasard.
Leurs yeux voulaient et ne pouvaient y lire
Les lois, les mœurs, et les goûts clandestins,
Et les secrets des couvents féminins.
« Facilement je pourrai vous instruire,
Leur dit Panther : de ces secrets piquants,
Que votre zèle à deviner s'applique,
Un joli songe, un songe prophétique,
M'a cette nuit occupé très longtemps.
Je crus entrer chez les Visitandines.
Minuit sonnait ; sans doute après matines
Les jeunes sœurs ont repris leur sommeil.
Je vais sans bruit de cellule en cellule.
« Vous soupirez, belle et dévote Ursule ?
Qui peut ainsi causer votre réveil ?
Avez-vous vu le démon dans un songe ?
Non, le démon ne fait pas soupirer.
C'était un ange, et je n'ose assurer
Que vous preniez quelque goût au mensonge :
Mais ces yeux bleus qui s'ouvrent à regret,
Cet abandon, cette molle attitude,
Parlent assez ; de la béatitude
L'ange à coup sûr vous a dit le secret. »
« N'écartez point, jeune et modeste Hortense,
Le voile épais dont le poids vous offense ;
Il est utile. Où va donc votre main ? »
« D'un sein de neige effleurant le satin,
Négligemment s'égare l'inconstante.
Moins sage encore... « Arrêtez, imprudente,
Et n'ôtez rien au trésor de l'amour :
De ce trésor vous rendrez compte un jour. »
« Là sur l'albâtre on voit naître l'ébène,
Et sous l'ébène une rose s'ouvrir ;
Mais jeune encore elle s'ouvrait à peine.

Un joli doigt, qu'assouplit le désir,
En l'effeuillant y cherche le plaisir.
« Plus loin je vis la fervente Cécile.
Un long roman charmait sa longue nuit.
Des voluptés ce brûlant évangile
La fait rêver, et l'enflamme, et l'instruit.
« Dans les ennuis d'une sainte clôture,
L'art peut du moins remplacer la nature.
Certain bijou, qui d'un sexe chéri
Offre l'image et le trait favori,
Sert de Zoé la langueur amoureuse.
Sur l'oratoire où Jésus est présent
Fume déjà le lait adoucissant.
« Poursuis, Zoé ; sans risque, sois heureuse.
Ces amants-là ne sont point indiscrets,
Point négligents, et ne trompent jamais. »
« Vous écrivez ! à qui donc, jeune Claire ?
Lisons : « En vain mon inflexible père
De mon bonheur interrompit le cours ;
Je fus à toi ! j'y veux être toujours.
Au fond du cœur je garde ton image :
De tes baisers j'y conserve le feu.
Esclave ou libre, aimer est mon partage ;
Tu seras seul et ma vie et mon dieu. »
Infortunée ! au moment où ton âme
Sur le papier épanche ses soupirs,
Une autre Claire à l'objet de ta flamme
Vient d'accorder d'infidèles plaisirs. »
« Combien Agnès de ces vierges diffère !
Un sommeil pur va fermer sa paupière ;
Elle a fini sa nocturne oraison.
Du monastère Agnès est le modèle.
Tous les huit jours cette sainte nouvelle
De ses péchés fait la confession ;
Mais quels péchés ! un innocent mensonge,
Durant la messe une distraction,
Le mot d'amour prononcé dans un songe,
Quelques regards jetés sur le miroir,
Quelques soupirs échappés au parloir,
Pensers confus touchant le mariage
A ses attraits pour jamais interdit,
Et quelque trouble, alors que son esprit
De ce bonheur veut se faire une image.
Le confesseur, de ses doigts paternels,

Forme le signe au démon redoutable :
Puis en latin il absout la coupable
De ses péchés qu'elle croyait mortels.

« Dans ce couvent, s'il faut être sincère,
Toutes les sœurs ne sont pas des Agnès ;
Mais à confesse on ne redit jamais
Certains péchés ; c'est assez de les faire.

« A l'amitié cependant on peut bien
Les avouer ; et trois jeunes professes,
Que j'entendis, dans un libre entretien
Se confiaient leurs goûts et leurs faiblesses.
L'une commence : « Hélas ! pour mon malheur
J'aimais Florval ; et comme l'hyménée
Dut à la sienne unir ma destinée,
Je cachais peu le penchant de mon cœur.
Il est si doux d'avouer que l'on aime !
Ce joli mot échappe de lui-même,
Et sur la bouche il vient à chaque instant ;
Il plaît surtout à celui qui l'entend.
Oui, de Florval il redoubla l'ivresse.
A mes genoux tout à coup prosterné,
Il s'écria d'un ton passionné :
« O de mon cœur l'épouse et la maîtresse !
Dans le désir je languis et je meurs.
Me faudra-t-il, pour complaire à l'usage,
Du seul devoir attendre ces faveurs
Qui de l'amour doivent être le gage ? »
Je l'avouerai, je ne répondis rien ;
Et son discours me parut sans réplique.
De mon silence il profita trop bien.
Ingrat Florval ! Imprudente Angélique !
Plaisir trompeur, et pourtant regretté !
Je m'enchaînai par ces mêmes caresses
Qui préparaient son infidélité.
Bientôt Florval retira ses promesses :
Il me laissa l'amour et les remords.
Pour l'oublier je fis de longs efforts,
Mais sans succès. De larmes abreuvée,
Je pris le monde et moi-même en horreur,
Et dans ce cloître où je fus élevée
Je vins cacher ma honte et ma douleur.
Hélas ! j'eus tort. On dit que sur son aile
Le temps emporte et nos biens et nos maux ;
Oui, le temps seul m'eût rendu le repos :

Et j'aurais pu remplacer l'infidèle. »
« Quelques soupirs terminent ce récit.
Thècle à son tour prend la parole, et dit :
« Mon aventure est assez singulière.
J'aimais aussi, car on aime toujours ;
A dix-sept ans qu'a-t-on de mieux à faire ?
Rien, si ce n'est d'épouser ses amours.
Ce mieux pourtant déplaisait à mon père.
Pour le fléchir mes pleurs coulaient en vain.
De sa rigueur je ne sais point la cause,
Mais à Nelson il refusa ma main.
Moi, je jurai qu'il aurait autre chose.
Je tins parole. « Il nous reste un moyen,
Dis-je à Nelson, un seul ; que ton amante
Devienne mère ; alors il faudra bien
Qu'à nous unir ma famille consente. »
D'un tel discours il parut enchanté ;
Et ce projet soudain exécuté,
Le fut si bien, qu'une taille moins fine
Trahit bientôt ma flamme clandestine.
A cet aspect, mon père furieux,
Loin de hâter un hymen nécessaire,
Avec dépit m'éloigna de ses yeux.
Cinq mois après vainement je fus mère :
Dans ce cachot son injuste courroux
Ensevelit mes penchants trop faciles,
Mes dix-huit ans désormais inutiles,
Et ces attraits dont l'empire est si doux. »
« Des miens encor je n'ai pu faire usage,
Dit sœur Inès ; mais mon jeune cousin
Y pourvoira, peut-être dès demain.
Beau comme un ange, il en a le langage.
Pour lui souvent je descends au parloir ;
J'aime à l'entendre, et surtout à le voir.
Ses yeux charmants, où le désir pétille,
Semblent toujours se plaindre et demander ;
Et quelquefois j'ose tout accorder.
Vaine faveur ! l'inexorable grille
S'oppose à tout, et défend le plaisir.
Nous y touchons, sans pouvoir le saisir.
Mon ami veut... mais il veut l'impossible.
Enfin hier, en déplorant son sort,
Cet insensé me dit avec transport :
« A mes tourments si vous étiez sensible,

Si vous m'aimiez? — Eh bien, si je t'aimais?
— Non, chère Inès, vous n'oserez jamais;
Tout vous étonne, et vous craignez sans cesse.
— Voyons. — Un mur entoure le jardin;
Pour le franchir il faut un peu d'adresse;
J'en ai beaucoup. — Imprudent! quel dessein!
— Et vous m'aimez! — Peux-tu bien entreprendre...
— Oui, je peux tout pour aller jusqu'à toi.
— Mais au jardin je ne saurais descendre;
Et les verroux qui se ferment sur moi
T'arrêteront. — Laisse de la fenêtre
Tomber deux draps attachés bout à bout.
— Risquer tes jours! — L'amour est un grand maître,
Charmante Inès, et je réponds de tout. »
Par ce discours, par sa persévérance,
Il a vaincu ma longue résistance,
Et j'ai dit oui. Demain donc il viendra.
Dieu! quel moment! De tout ce qu'il fera
Je vous promets l'entière confidence. »

« A demain donc, Inès; car je prétends
Du rendez-vous entendre aussi l'histoire.
J'avais pensé que la jeune Victoire
Plus sagement occupait ses instants.
J'entre et je vois une cellule étroite,
Un oratoire élégamment orné,
Un Christ à gauche, une Vierge à la droite,
Un bois grossier en table façonné,
Un lit sans plume au sommeil destiné,
Au sommeil seul; Victoire est si modeste!
Un homme arrive; ô vengeance céleste!
Anges discrets, Vierges du Paradis,
Détournez-vous, fermez vos yeux bénis.
A femme jeune et sûre de ses charmes
La nudité ne cause point d'alarmes.
Le voile tombe; il laisse dispersés
De longs cheveux bouclés par la nature,
Et que le fer n'a jamais offensés.
Dieu! que d'attraits sous la toile et la bure!
Jamais Vénus dans les bras d'un amant
Ne fut plus tendre et plus ingénieuse.
La volupté, tranquille et paresseuse,
Prend chez Victoire un air d'emportement.
L'entendez-vous? « Innocentes faiblesses!
O de l'amour ineffable douceur!

Ange du ciel, ange de mon bonheur,
Le paradis ne vaut pas tes caresses. »
« Dans ce couvent c'est en vain qu'il fait nuit,
Et de vingt sœurs pas une ne sommeille.
Luce dormait, la voilà qui s'éveille,
Et chez Thérèse elle arrive sans bruit.
Pour quel dessein? Ces compagnes fidèles
Veulent sans doute échanger leurs secrets?
Non, le silence est observé par elles;
Mais un seul lit a reçu leurs attraits.
L'une à la fois et se tait et soupire;
D'un sexe absent l'autre usurpe l'empire.
Voilà leurs corps dans un groupe charmant,
Leurs jolis bras enlacés mollement,
Leurs seins pressés qui s'enflent avec peine.
Le fol espoir, la vive émotion,
De leurs baisers la douce illusion,
Hâte ou suspend leur amoureuse haleine.
La volupté les trompe tour à tour;
De vains désirs leur âme est consumée;
Et quelquefois d'une bouche enflammée
Sortent ces mots : Change mon sexe, Amour!
Couple insensé! puisque dans la retraite
Avec ses sens on emporte son cœur,
Puisqu'on soupire, et puisque du bonheur
On cherche encore une image imparfaite,
Brisez vos fers, cherchez loin des autels
Le bonheur même, et des baisers réels.
« C'est sous mes yeux ce que fit Célestine.
Depuis deux ans elle est Visitandine.
Le jeune Elmon, qui la chérit toujours,
Par ses écrits à la fuite l'engage.
Belle, sensible, au matin de ses jours,
De sa prison elle hait l'esclavage :
Elle fuit donc. De sa chambre elle sort,
Pâle de crainte, et retournant la tête.
Au premier pas elle tremble, et s'arrête
Pour écouter : « Non, dit-elle, tout dort. »
Puis elle avance et retient son haleine.
Dans la longueur du corridor obscur
Pour s'appuyer sa main cherche le mur,
Et sur l'orteil son pied se pose à peine.
Elle descend l'escalier tortueux.
Ce fer léger que l'art industrieux

Façonne exprès pour aider le mystère,
Ce fer proscrit est souvent nécessaire.
De la serrure il tourne les ressorts
Sans aucun bruit, sans bruit on le retire,
Sur ses deux gonds la porte roule alors.
L'amour triomphe, et la pudeur soupire.
Un mur épais entoure le verger :
Elmon y place une échelle propice ;
Jusqu'au sommet il parvient sans danger,
Puis du sommet adroitement il glisse,
Et l'espalier qui s'étendait sous lui
Prête à ses pieds un favorable appui.
A terre il saute et cherche son amante.
Elle arrivait incertaine et tremblante.
En revoyant l'objet qu'elle a pleuré,
Elle rougit et jette un cri timide,
Tombe sans force, et sur la terre humide
Penche aussitôt son front décoloré.
Le jeune Elmon la prend évanouie,
Et la soutient dans ses bras caressants.
Ses pleurs, sa voix, ses baisers renaissants,
Avec lenteur la rendent à la vie.
Par des soupirs faiblement entendus
Elle répond à cette voix chérie,
A ces baisers si doux et si connus.
Son sein baigné de larmes étrangères
S'enfle et palpite ; elle ouvre ses paupières,
Lève les yeux, regarde son amant,
Et dans ses bras retombe mollement.
« Ne tardons plus, dit Elmon, le temps presse. »
Puis vers le mur il conduit sa maîtresse,
Sur l'espalier place son pied tremblant,
Guide ses mains et soutient sa faiblesse,
Jusqu'au sommet l'enlève avec adresse,
Fixe l'échelle, et sans risque descend.
Leurs pas alors deviennent moins timides.
Un char traîné par six coursiers rapides
Les attendait ; ils y montent joyeux.
Tout en rêvant, je les suivais des yeux.
Le char s'éloigne, et roule vers la Suisse :
Dans ce pays l'hymen les unira.
« Que Dieu vous garde, et qu'Amour vous bénisse ! »
Criai-je alors ; ce cri me réveilla. »

CHANT DIXIÈME

Divin pigeon, ma piété tremblante
Se plaint à vous de vos propres bienfaits.
Pourquoi toujours à mes pinceaux discrets
Présentez-vous quelque image galante ?
Je l'ai quitté ce pays des amours,
Pays charmant malgré tous ses orages :
Pays des fous envié par les sages,
Où j'ai perdu la moitié de mes jours.
Il part ainsi l'homme qu'un sort contraire
Force à voguer vers un autre hémisphère :
Un vent léger que le nord a produit
Vient arrondir la voile déployée ;
La mer écume, et la terre qui fuit
A l'horizon semble déjà noyée ;
En soupirant il lève encore sa main
Pour saluer le rivage lointain,
Et gardera dans son âme attendrie
Un doux regret pour la douce patrie.
Au seul repos je restreins mon bonheur.
Voudriez-vous réveiller dans mon cœur
Des souvenirs que ma raison redoute ?
Voudriez-vous me tenter ? Non, sans doute :
Dictez-moi donc de plus sages accords :
Laissons en paix les vestales chrétiennes ;
Et, pardonnant à leurs saintes fredaines,
Du sombre Odin repoussons les efforts.

Notre avant-garde occupait la frontière,
Et du matin récitait la prière,
Quand les païens lui tombent sur les bras.
A leur retour on ne s'attendait pas.
Chacun pourtant fait bonne contenance ;
Au pas de charge on s'ébranle, on avance.
Mais à l'aspect de ces fiers ennemis,
De ces géants que le nord a vomis,
Aux longs sourcils, à l'œil creux et sauvage,
Nés dans les bois, durcis par les hivers,
Et d'acier brut grossièrement couverts,
Nos gens en vain rappelaient leur courage.
Surpris, tremblants, et pâles de terreur,
Ils se disaient : « Allons, n'ayons pas peur. »

Bientôt après on fuit à toutes jambes ;
Jamais poltrons ne furent plus ingambes.
De notre armée ils rejoignent le gros,
Font volte-face, et semblent des héros.
Le grand Michel sourit de leur vaillance ;
Odin arrive, et l'action commence.
Or, dites-nous, esprit inspirateur,
Qui le premier sut renverser son homme ?
Ce fut Joseph. Pourquoi rire, lecteur ?
Ce fut Joseph lui-même, et voici comme.
On le voyait, de son rabot armé,
Sortir des rangs, montrer son poing fermé,
Puis sur ses pas reculer au plus vite.
Un Scandinave, à la fin irrité
De son audace et de sa lâcheté,
Sur le pauvret court et se précipite.
Le bon Joseph s'était apparemment
Laissé conter, et croyait fermement
Que l'on échappe à l'ours le plus farouche
Lorsque par terre à plat ventre on se couche :
Il s'y jeta, disant ce fameux *han*
Qui n'est qu'à lui, qu'on a mis en bouteille,
Et dont l'Eglise honore la merveille.
L'autre emporté par son rapide élan,
Du pied le heurte, et trébuche, et culbute
Dix pas plus loin : Joseph pendant sa chute
Se relevant, sur lui fond aussitôt,
Et sur ses reins promène le rabot.
L'ange Uriel, dont la voix l'encourage,
S'écrie alors : « Ce début glorieux
De la victoire est pour nous le présage.
Marchons, chétiens, exterminons ces dieux. »
Il marche donc, et sur sa tête altière
L'Olympien lance un foudre vengeur.
Ce foudre est vieux ; de sa flamme première
A peine il reste une faïble chaleur ;
Mais cependant divine est sa nature ;
Mais il partait d'une main ferme et sûre ;
Mais il est lourd ; et s'il ne brûle pas,
Il peut du moins casser têtes et bras.
L'ange étendu sur la céleste arène
Sans mouvement, sans pouls, et sans haleine,
A l'hôpital fut soudain emporté.
Cet incident, ici-bas ordinaire,

Des fanfarons rabattit la fierté.
Un *oremus* leur semble nécessaire ;
Et Raphaël s'écrie avec humeur :
« Vous faites bien d'invoquer le Seigneur ;
Mais le Seigneur, qui vous croyait plus braves,
Vous répondra : « Païens et Scandinaves
Seront vaincus, si vous avez du cœur. »
Comme il parlait, un second foudre arrive ;
Ses yeux il rase, et de clarté les prive.
Voilà nos gens qui tremblent derechef.
Quelqu'un alors leur dit : « La chose est triste ;
Mais un moment nous rendra notre chef.
Vous savez tous qu'il est bon oculiste. »
  A l'aile droite on se défendait mieux.
De Gabriel la bravoure tranquille
Y soutenait un combat difficile.
Thor sur son char se dresse furieux,
Et fait voler sa massue invincible :
L'Ange l'évite en inclinant son front ;
Elle revient, mais notre Ange est plus prompt :
Son bras nerveux décharge un coup terrible
Sur l'un des boucs au timon attelés.
Le feu jaillit de sa corne divine ;
Saisi d'effroi, de douleur il piétine,
Heurte le char dans ses bonds redoublés,
Se jette à gauche, et toussant à voix forte,
Son compagnon et son maître il emporte.
  Le loup Fenris, l'aigle de Jupiter,
Dans ce combat d'éternelle mémoire
A nos dépens se couvrirent de gloire.
L'un dévorait. L'autre plane dans l'air ;
De temps en temps il fond comme un éclair
Sur nos héros ; son adresse est extrême,
Et vainement on voudrait regimber ;
Puis il remonte, et laisse retomber,
Sur chaque tête, à l'endroit du baptême,
Les casques lourds qu'il enleva lui-même.
  Sur leurs coursiers les trois filles d'Odin
D'une aile à l'autre allaient avec vitesse,
Caracolant et combattant sans cesse.
Malheur à ceux qui barrent leur chemin !
Les lances d'or à dix pas les renversent.
Les bataillons sous leurs pas se dispersent.
Mais Gabriel de loin s'offre à leurs yeux :

Tranquille et fier, beau, brillant, radieux.
Cet ennemi leur paraît digne d'elles.
Un triple coup frappe son bouclier;
Un autre suit; de l'élastique acier,
Qui retentit, sortent mille étincelles.
L'Ange étonné recule quelques pas,
En souriant remarque leurs appas,
Et dit ensuite : « Avec trop d'avantage
Vous m'attaquez, et de votre courage
En ce moment d'autres pourraient douter.
Sur ces chevaux vous n'avez rien à craindre;
Je suis à pied, je ne peux vous atteindre.
A vos efforts si je sais résister,
Que dira-t-on? que devient votre gloire?
Si vos coursiers vous donnent la victoire,
Un tel triomphe a-t-il de quoi flatter?
Voyons pourtant, et gardez-vous de croire
Qu'ici je tremble : on ne refuse pas
D'être battu par d'aussi jolis bras.
— Non, attendez, et nous allons descendre »,
Dit Gondula, sensible à ce propos.
Et les trois sœurs sautent de leurs chevaux,
Et Gabriel songeait à se défendre;
Mais tout à coup il s'arrête et reprend :
« Ce sacrifice, entre nous, n'est pas grand.
Je n'ai sur moi qu'une robe très fine;
Un dur acier couvre votre beau corps.
Pourquoi gêner cette taille divine?
Dégagez-la, nous combattrons alors. »
Ces mots adroits qu'il prononce avec grâce,
Et dont le sens est écrit dans ses yeux,
Font beaucoup rire, et n'en valent que mieux :
La grâce est tout, avec elle tout passe.
« Il a raison », dit la vive Rista.
On rit encore, et l'armure on ôta.
Quel doux moment! la transparente gaze
Laisse admirer à l'Ange connaisseur
De mille attraits la forme et la blancheur.
Muet, l'œil fixe, il semblait en extase.
Filles d'Odin, redoutez ce lutteur.
« Mais allons donc, et mettez-vous en garde »,
Dit Gondula, d'un air malin et doux.
L'Ange répond : « Dès lors qu'on vous regarde,
Il faut céder, la victoire est à vous.

Comment peut-on lever sur tous ces charmes
Un fer tranchant, les blesser, les meurtrir,
Lorsqu'on voudrait de baisers les couvrir ?
Point de combat, ou prenons d'autres armes ;
Luttons plutôt. » Nouvel étonnement,
Nouveaux coups d'œil, nouveaux éclats de rire ;
Et Gondula répète : « Il est charmant.
A sa demande il faudra bien souscrire.
Je veux le vaincre, il n'importe comment. »
A l'aile droite à lutter ou s'apprête ;
A l'aile gauche on criait au secours ;
Et vers le centre on se battait toujours.
Le grand Michel avait Odin en tête,
Et résistait ; c'est tout dire en deux mots.
Ce général monte un coursier rapide.
Son fier maintien, son courage intrépide
De ses soldats font presque des héros.
Odin frémit de honte et de colère ;
Et, brandissant un long épieu pointu,
Qui lui paraît une paille légère,
Sur son rival il fond comme un tonnerre
Dont le fracas au loin est entendu.
L'Ange s'incline, et l'arme meurtrière.
De son beau casque emportant le cimier,
Frappe à l'épaule un innocent guerrier,
Qui par malheur se trouvait là derrière :
C'est Saint Thomas. Sur le parquet d'azur,
Le ventre en l'air, ce vénérable apôtre
Tombe aussitôt, disant : « Il est bien dur
Dans un combat de payer pour un autre ! »
Au même instant le redoutable Odin
Tire son glaive ; et Michel qu'il menace,
D'un coup heureux entamant sa cuirasse,
De sa peau dure écorche le chagrin.
Le dieu sourit, et sa riposte est prête.
Si rudement tomba l'acier fatal,
Qu'il pourfendit et le casque et la tête,
Le chevalier, la selle, et le cheval.
Les deux moitiés séparément tombèrent ;
Les deux moitiés soudain se rajustèrent ;
Mais la douleur fait succomber Michel,
Et d'un pas faible il rejoint Raphaël.
Quel contretemps ! sa chute et sa retraite
De ses soldats annonçaient la défaite.

Pour s'échapper chacun formait son plan.
« Sauve qui peut ! » crie alors un quidam.
Tous le pouvaient ; la déroute est complète.
Du paradis observant tout cela,
Le saint Trio craignit pour son empire.
« Va, dit soudain le vénérable Sire,
Cours, mon cher fils, et prends ces foudres-là. »
En rechignant Jésus prit le tonnerre,
Et dépouilla d'un mouton débonnaire
Les traits heureux. Sur ses membres bénis
De blanc linon il déploie un surplis ;
Son cou divin s'entoure d'une étole ;
Il élargit sa brillante auréole,
Grossit sa voix, raffermit son maintien,
Marche à grands pas ; bref, il était très bien.
Ce nouveau chef, qui doit être invincible,
Rend aux chrétiens l'espoir et la valeur ;
Le plus poltron se croit déjà vainqueur.
Jésus, armé de la foudre terrible,
Tourne la tête, et lance au hasard ;
Soudain Heimdall est couché sur l'arène.
Ce premier coup l'anime ; un autre part ;
Du grand Odin il brise l'étendard
Et de héros renverse une douzaine.
Le dieu piqué se retourne vers Thor :
« Cours, et punis cet abbé téméraire.
Son père ici ne s'offre pas encor ;
Fils contre fils, tu vaincras, je l'espère.
Entre tes mains je remets mon tonnerre. »
Le vaillant Thor, de plaisir transporté,
Vole au combat ; et d'un autre côté
L'on voit aussi Jupiter qui s'avance.
Des attributs de leur triple puissance
Ces fiers rivaux s'entourent à la fois.
Les vents fougueux accourent à leur voix ;
De toutes parts s'assemblent les nuages,
Les tourbillons précurseurs des orages,
Et les frimas enfants des noirs hivers.
En même temps se heurtent dans les airs
Le chaud, le froid, et le sec, et l'humide,
La blanche neige, et la grêle rapide,
Les flots de pluie, et le givre perçant,
L'obscurité, l'éclair éblouissant,
Les feux follets errants dans l'atmosphère,

Et les éclats de ce triple tonnerre
Que prolongeait l'écho retentissant.
L'homme, étonné d'un désordre semblable,
Se cache et dit : « Il fait un temps du diable. »
  Jésus alors, certain de son pouvoir,
Se croit vainqueur, et dans ce doux espoir,
Par un sourire aux païens il insulte.
Mais au milieu de cet affreux tumulte,
Qui dans le ciel ramenait le chaos,
Sur lui soudain fondent ses deux rivaux ;
Et déjà même aux foudres insensible,
L'Olympien, impétueux, terrible,
Tendait le bras pour le prendre au collet :
Notre Sauveur à ce geste frissonne ;
Son front pâlit, la force l'abandonne ;
Il fuit : que dis-je ? en fuyant il volait.
Près de son père il retourne au plus vite ;
Et reprenant sa forme favorite,
Triste, honteux, de chagrin il bêlait.
Lorsque son Dieu prend la fuite, sans doute
L'homme chétif a droit d'en faire autant.
Gabriel seul aurait pu d'un instant
De nos soldats retarder la déroute ;
Mais autre part on a su l'arrêter.
Vous occupiez le plus beau de nos Anges,
Filles d'Odin ; et sans vous en douter,
En l'occupant vous battiez nos phalanges.
  Tout fuit, tout cède au vainqueur courroucé.
D'un saut rapide il franchit le fossé
Que fraîchement avait creusé la crainte ;
Du Paradis il inonde l'enceinte ;
Le sanctuaire en est aussi forcé.
O honte ! ô crime ! on rosse les Puissances,
On jette à bas six mille Intelligences
Qui figuraient dans les processions,
De leur gradins les Trônes on renverse,
On foule aux pieds les Dominations,
Et des Vertus le troupeau se disperse.
Du saint Trio les gardes résistaient ;
Et d'une main tenant la balustrade,
Par de grands coups de l'autre ils écartaient
Les insolents qui tentaient l'escalade.
Mais l'on empoigne et l'on jette à leurs nez,
Devinez quoi ! les têtes chérubines

Aux frais mentons, aux lèvres purpurines,
Que dans un coin trouvent ces forcenés.
La garde fuit, à l'autel on fait brèche,
Et l'on arrive à ces esprits divins
Qui jour et nuit brûlent sur leur bobèche :
Dessus l'on souffle, adieu les Séraphins.
En attendant, lecteur, qu'on les rallume,
L'aigle s'abat sur leur tendre pigeon
Qui s'enfuyait, le grippe sans façon,
Et dans les airs il fait voler sa plume.
Le Saint-Esprit, qui m'inspire, prétend
Qu'il eut grand'peur dans ce critique instant.
  Le loup Fenris du beau mouton s'empare :
« Assez souvent tu te laisses croquer »,
Criait le monstre ; et sous sa dent barbare
Les os divins commençaient à craquer.
  Il faut tout dire. Odin, qui sur son siège
Voyait la Vierge immobile de peur,
Vers elle étend une main sacrilège,
Jure par F, et pour comble d'horreur,
Il ajoutait : « C'est le droit du vainqueur ;
Et vous cachez en vain, belle Marie,
Ce que vos Saints nomment *l'ignominie*. »
  Voici bien pis. Le Père en pâlissant,
Pour s'échapper de son trône descend ;
Mais Jupiter l'arrêtant par la manche,
Saisit de plus sa barbe longue et blanche.
« N'arrachez pas, n'arrachez pas, morbleu !
Dit le Pater. Ecoutez, je tiens peu
A mon autel, à l'encens qu'on me donne,
Et sans regret je vous les abandonne ;
Mais laissez-moi ma barbe, au nom de Dieu ! »
L'autre sourit, et d'un effort coupable,
Il secouait ce menton adorable.
  A cet excès d'abomination,
Complète fut la désolation.
Tous les chrétiens prosternés en silence,
A demi-morts, attendaient leur sentence.
Mais un *bravo* mille fois répété
Se fait entendre ; on voit soudain paraître
Un animal que l'on croit reconnaître,
Coiffé d'un froc, de laine empaqueté,
Les reins serrés d'une blanche ficelle,
Montant à pic vers la voûte éternelle,

Et dans les airs par six Anges porté :
C'était Priape. Il dit d'une voix forte :
« Paix là, faquins ! à quoi bon ces combats ?
Ici l'on plaide, et l'on juge là-bas.
L'homme a jugé ; bien ou mal, il n'importe.
De Constantin voici l'édit fatal.
Dès aujourd'hui, païens, on vous supprime.
Cédez l'Olympe à cet heureux rival,
De tous vos droits héritier légitime.
N'en croyez point au reste mon rapport ;
Baissez les yeux, et voyez votre sort. »
  Il n'avait pas menti ; sur notre terre
S'exécutait la sentence sévère.
En ce moment de ces pauvres païens
On renversait les temples, les statues ;
Au préalable on confisquait leurs biens ;
On insultait leurs prêtres dans les rues ;
Et ce seul cri retentissait dans l'air :
« Vive la croix ! au diable Jupiter ! »
  A l'évidence il fallait bien se rendre.
Le dieu du nord, l'aigle et le loup Fenris,
Au même instant lâchent ce qu'ils ont pris,
Ce qu'ils serraient. Odin, sans plus attendre,
En les sifflant rappelle ses soldats,
Et fier encor marche vers ses Etats.
La forte main, cette main si coupable
Qui secouait le menton du Seigneur,
Du moindre effort tout à coup incapable,
Mollit et s'ouvre, et tombe avec langueur.
Des autres dieux semblable est l'aventure :
Paralysés, faibles, tremblants et doux,
Sans résistance, et même sans murmure,
Sur le Parnasse ils dégringolent tous.
  Ainsi finit cette guerre funeste.
Elle avait mis nos bons Saints sur les dents.
La paix revint au Charenton céleste,
Et les mortels disaient : « Il fait beau temps. »

ÉPILOGUE

Mon cœur est pur, et ma bouche est sincère.
En vérité, frères, en vérité,
Ce qu'on m'a dit je vous l'ai répété.
Or maintenant qu'au dessus du tonnerre
J'ai fait asseoir nos Saintes et nos Saints.
Du Paradis je quitte les gradins,
Et satisfait je descends sur la terre.
Qu'y vois-je ? ô crime ! ô désolation !
Fille du ciel, romaine Sulamite,
Toi, du Français l'antique favorite,
Il te repousse ; et la confusion
Règne aujourd'hui dans la triste Sion.
Tout est changé : tes rivales impies,
D'un long exil brusquement affranchies,
Auprès du tien élèvent leur autel.
Que dis-je ? hélas ! leur encens criminel
Insolemment parfume tes églises,
Que des ingrats au partage ont soumises.
Tu ne peux plus promener dans Paris
Ta riche croix, tes bannières pesantes,
De tes Stentors les voix retentissantes,
Tes encensoirs, tes choristes fleuris,
Ta mitre d'or, et tes mains bénissantes.
On a dans l'ombre exilé ton soleil ;
On a brisé de tes cloches fidèles
L'airain sacré si fatal au sommeil,
Tes gros serpents, et tes aigres crécelles.
Les temps prédits sont pour nous arrivés :
Voici la fin de ce coupable monde.
De l'Antéchrist la malice profonde
Des justes même a fait des réprouvés.
Pour égarer la française sagesse,
Ce monstre adroit prend de la liberté
Le nom chéri, la voix enchanteresse,
Les traits, le geste, et la mâle beauté.
Sans peine alors il séduit, il entraîne.
Par lui l'Europe a soulevé sa chaîne.
De nos couvents il brise les verroux.
On voit du Christ les amantes pudiques,
De cet hymen rompant les nœuds mystiques,

Leur préférer de palpables époux.
De nos autels le coupable ministre,
Laissant du deuil le vêtement sinistre,
Ose former un profane lien :
Il devient homme, et père, et citoyen.
On a permis à cette infortunée,
Que tourmentait un maître impérieux,
De renoncer à ce joug odieux,
Et de chercher un plus doux hyménée.
Mais l'heure approche, ô mortels corrompus !
Par ces forfaits, dont frémit la nature,
Race d'Adam, tu combles la mesure ;
Tu vas périr, tu péris, tu n'es plus.
Ainsi finit l'humaine impertinence.
Quel calme alors ! quel vaste et beau silence !
Mais tout à coup un Ange dans les airs
Fait retentir la trompette éclatante.
Ce son terrible ébranle l'univers ;
Dans les tombeaux il porte l'épouvante.
« Morts, levez-vous ! » A ces mots chacun d'eux,
Se dégageant du linceul qui le presse,
Montre à demi son visage terreux,
En clignotant au jour ouvre les yeux,
Etend les bras, et sur ses pieds se dresse.
Mais quelques-uns, du sommeil amoureux,
Ou devinant leur prochaine sentence,
Dans leur réveil mettent plus d'indolence.
L'Ange leur crie : « Allons donc, paresseux !
A vos tombeaux vous preniez goût, je pense. »
Voici leur juge : ô spectacle effrayant !
Dans un orage ainsi l'on voit la foudre
Avec l'éclair partir de l'orient,
Et tout à coup embraser l'occident.
« Eh bien ? tonnez, réduisez-nous en poudre »,
Disent alors les pécheurs. Vain désir !
On peut revivre, on ne peut remourir.
« Puisqu'on refuse à nos vœux le tonnerre,
Ajoutent-ils, ouvre tes flancs, ô terre !
Etna, Vésuve, Alpes, tombez sur nous ! »
Mais pour si peu vous n'en serez pas quittes ;
Un tel chapeau sur vos têtes proscrites
Serait encore un supplice trop doux.
Un morne effroi saisit le juste même ;
Le cœur lui bat : mais l'Arbitre suprême

Parle en ces mots : « Innocentes brebis,
Qui du salut prîtes la route étroite,
Venez enfin, placez-vous à ma droite ;
Séparez-vous des boucs, je les maudis. »
A cette voix, chaque brebis docile
Fait ses adieux, vers la droite elle file,
Et nous bêlons un cantique à Jésus.
Tout en bêlant je compte des élus
Le petit nombre : ô sagesse ineffable !
Hélas ! des boucs la foule est innombrable.

Mais quel fracas ! quelle confusion !
Du mouvement et de l'attraction
La loi n'est plus ; nos fidèles planètes,
Notre soleil si fixe jusqu'alors,
Et notre lune, et nos folles comètes,
Et Sirius, et ces immenses corps,
Ces millions de mondes et d'étoiles
Qui de la nuit enrichissent les voiles,
Par la tangente aussitôt s'échappant,
A droite, à gauche, à grand bruit se heurtant,
Viennent du Christ seconder la colère,
Et s'abîmer sur notre pauvre terre.
Vaincu trop tard, l'incrédule docteur,
Qui n'avait pas calculé ce miracle,
Blême et tremblant, contemple avec stupeur
De l'Univers l'effroyable débâcle.

Moi qui, plus sage, ai cru sans examen,
Au ciel je monte en frissonnant encore ;
J'entre, et tandis qu'auprès d'Eléonore
Je suis assis dans le céleste Eden,
L'enfer reçoit nos soldats téméraires
Qui de Jésus houspillent les vicaires,
Les persifleurs du culte de nos pères,
Et les amants des filles de nos mères,
Et les frondeurs de mes rimes sincères.
In sæcula sæculorum, amen.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHOIX DE TEXTES

Société Générale d'Impression, 21, rue Ganneron, Paris [illegible]

